

Jean Juste LANSPERGE

ENTRETIENS DE  
**JÉSUS-CHRIST**  
AVEC L'ÂME FIDÈLE



ENTRETIENS DE  
**JÉSUS-CHRIST**  
AVEC L'ÂME FIDÈLE

Jean Juste LANSPERGE

ENTRETIENS DE  
**JÉSUS-CHRIST**  
AVEC L'ÂME FIDÈLE

*(pour lui apprendre à se connaître  
et à devenir parfaite)*

Traduction par le R. P. POSSOZ, s.j.



**Reconquista Press**

*Entretiens de Jésus-Christ avec l'âme fidèle*

Le texte présenté est celui de l'édition publiée en 1900 par la Chartreuse Notre-Dame-des-Prés à Neuville-sous-Montreuil.

Réédition numérique réalisée et mise gracieusement à disposition par les éditions Reconquista Press (2023).

[www.reconquistapress.com](http://www.reconquistapress.com)

## JEAN JUSTE LANSPERGE<sup>1</sup>

Né à Landsberg en Bavière en 1489, Jean Juste Lansperge<sup>2</sup> étudia la philosophie à la faculté des arts de Cologne. Il fut admis à faire profession à la chartreuse de cette ville en 1509. Après sa formation théologique, il reçut la prêtrise à une date inconnue. Il fut probablement nommé sacristain vers 1520, puis, à partir de 1523 environ, exerça les fonctions de vicaire et maître des novices. En 1530, il devint prieur de la chartreuse de Cantave (Vogelsang) près de Juliers. Il occupa en outre le poste de prédicateur et de confesseur à la cour du duc Jean III, ainsi que temporairement celui de covisiteur de la province rhénane de son ordre. Le climat malsain de cette région, ainsi que les fatigues résultant de ses continuels travaux littéraires et de ses austérités excessives, ruinèrent sa santé, déjà altérée par diverses maladies, au point qu'il dut en 1534 abandonner toutes ses fonctions et retourner à la chartreuse de Cologne. Il y fut nommé après quelque temps vicaire, fonction qu'il occupa jusqu'à sa mort, survenue le 11 août 1539.

Lansperge était convaincu que le seul remède efficace aux maux de son époque consistait à allumer, préserver et augmenter le feu de l'amour divin dans l'âme des hommes. Ses écrits, nombreux, s'adressaient à un

---

<sup>1</sup> Présentation ajoutée par Reconquista Press.

<sup>2</sup> Son nom de famille était Gerecht dont Justus n'est que la traduction latine. L'appellation sous laquelle il est généralement connu, Lanspergius (« le landsbergeois »), fait référence à sa ville natale.

public varié. Il a notamment rédigé un traité sur la perfection des âmes intérieures, des sermons et des homélies, des conseils aux gentilshommes chrétiens, des lettres aux religieuses, des exhortations aux pécheurs et des méditations. Il fut assurément l'un des meilleurs auteurs spirituels de son temps et occupa, par l'ampleur et le nombre de traductions et de réimpressions de ses publications, une place importante parmi les figures de la première Réforme catholique. Il est également connu pour avoir été un éloquent apôtre de la dévotion au Sacré-Cœur dont personne avant lui n'avait expliqué aussi clairement les principes ni développé autant leur application pratique<sup>3</sup>.

---

<sup>3</sup> Sur ce sujet, nous recommandons la lecture du livre du Père Dom Cyprien Boutrais *Lansperge-le-Chartreux et la dévotion au Sacré-Cœur* (Auguste Cote, 1878) disponible sur [archive.org](http://archive.org).

## AVANT-PROPOS



Jean Juste, surnommé Lansperg, naquit à Landsberg, en Bavière, vers la fin du XV<sup>e</sup> siècle. Prévenu, de bonne heure, des grâces de Dieu, il entra, jeune encore, dans l'Ordre vénérable des Chartreux, après avoir terminé, à Cologne, son cours de philosophie. Il se distingua, entre tous ces anges du désert, par sa grande piété et par sa doctrine : les religieux les plus parfaits le regardaient comme leur modèle. En effet, son amour pour la pauvreté était extrême ; les austérités de la pénitence faisaient ses délices. Il épargnait si peu son corps, qu'il portait habituellement sur sa chair une haire armée de pointes de fer. Son obéissance était parfaite ; jamais il ne raisonnait sur le commandement qui lui était fait par ses supérieurs, et il exécutait avec ponctualité ce qui lui était ordonné. Ainsi mettait-il lui-même en pratique ce qu'il dit, dans ses ouvrages, de la *bonne volonté*, qui tient continuellement son œil attaché sur celle de Dieu, pour l'accomplir sans retardement, quelle qu'elle soit, et de quelque manière qu'elle nous soit manifestée.

Devenu prieur de la Chartreuse de Cantave, près Juliers, il subit, par amour de la stabilité religieuse, tous les inconvénients d'un climat funeste à sa santé. Outre de fréquents vomissements de sang, il eut beaucoup à souffrir de plusieurs maladies, par lesquelles Dieu éprouva sa patience. L'altération survenue dans ses poumons lui causa une toux violente, et bientôt, à cette

première infirmité, vinrent se joindre les douleurs cuisantes de la pierre<sup>4</sup>. Au milieu de tous ces maux, il sut conserver une grande égalité d'esprit, et lorsqu'on lui demandait des nouvelles de sa santé, il répondait qu'il se portait bien, ou il disait avec Job : *Je suis comme il plaît à Dieu ; que son saint Nom soit béni !*

Mais si l'amour des souffrances le rendait comme insensible à ses maux, son zèle le faisait profondément gémir des afflictions de l'Église, et des ravages causés par l'hérésie dans l'héritage du Seigneur. Souvent il demandait à Jésus-Christ la grâce de l'appeler bientôt à lui, pour qu'il ne fût plus témoin de tant d'apostasies et de profanations. Il mourut l'an 1539, le onzième jour d'août, avec une grande réputation de sainteté ; il avait vécu trente ans dans son Ordre.

Jean Lansperg, que les auteurs ascétiques, à cause de la tendre piété et de la douce onction qu'il a répandues dans ses ouvrages, nomment toujours le *dévoit Lansperg*, a laissé des sermons et dix-neuf livres d'opuscules. Ses principaux ouvrages sont : 1<sup>o</sup> *Enchiridion militiæ christianæ*, qu'il opposa au *Miles Christianus* du fameux Érasme ; 2<sup>o</sup> *Divini amoris pharetra, ignitis aspirationibus referta*. Les *Entretiens de Jésus-Christ avec l'âme fidèle* se trouvent à la suite de ce dernier ouvrage ; ils ont été réimprimés séparément à Louvain, en 1572, et traduits en français dans le courant de 1657. Cette traduction eut autrefois une grande vogue ; l'édition de Lyon, en 1686, est la huitième.

Cet ouvrage, composé principalement pour les personnes qui ont embrassé la vie religieuse, peut être aussi d'une très grande utilité pour les personnes pieuses qui vivent dans le monde ; car, comme le dit notre pieux auteur, les vertus sont les mêmes pour tous les hommes, bien que la manière de les pratiquer soit différente.

---

<sup>4</sup> Calculs rénaux.

La traduction française de cet opuscule ne se trouve plus que difficilement aujourd'hui : la meilleure est sans doute celle du R. P. Possoz, de la Compagnie de Jésus, imprimée à Nantes en 1858 ; c'est celle-là que nous avons choisie de préférence pour la réimpression de cet excellent opuscule de dévotion. Espérons que ce livre produira encore quelques-uns des fruits abondants qu'il a opérés par le passé ; ce sera la plus précieuse récompense que nous puissions recueillir de notre travail.



## ÉPÎTRE DÉDICATOIRE



À LA VÉNÉRABLE MÈRE PRIEURE DES RELIGIEUSES  
DE PRÉMONTRÉ, À HENSBERCH, ET À SES FILLES, JEAN  
LANSBERG, PRIEUR DES CHARTREUX, PRÈS JULIERS,  
LA GRÂCE ET LA PAIX DU SEIGNEUR.

**P**ERSONNE, sans aucun doute, n'aura la simplicité de croire que ces Entretiens ont été tenus par Jésus-Christ, pendant les années qu'il a passées au milieu des hommes ; mais j'ai donné ce beau titre à mon livre, parce qu'il ne contient que les enseignements qui nous sont donnés intérieurement par la voix de la grâce, et que vous y lirez ce que Jésus-Christ vous dit journellement au cœur, comme s'il vous parlait réellement lui-même, ou qu'il eût lui-même composé pour vous cette Épître.

N'est-il pas vrai que rien ne nous dispose mieux à écouter et à goûter un enseignement que de le recevoir comme venant, non pas de l'homme, mais de Dieu, qui nous parle effectivement par la bouche de l'homme ? La dignité du maître ajoute plus de poids à ses paroles, et nous sommes d'autant plus portés à suivre les avis qui nous sont adressés, que nous avons une plus haute idée du mérite de celui qui nous les donne. Or, désirant, par-dessus tout, que ceux qui liront ce petit Traité soient éclairés de l'esprit de Jésus-Christ, nous les prions, s'ils veulent en retirer plus de fruit, de le recevoir comme venant de Jésus-Christ même. Tandis que nous vivons

dans ce corps mortel, notre cœur est tellement appesanti, qu'il a besoin, pour s'élever à Dieu, de formes sensibles et appropriées à sa faiblesse. C'est pour cela, si je ne me trompe, que l'Église, dans le culte divin, a tant varié les cérémonies, les ministères et les décorations de ses temples. Elle ne manque pas, non plus, de multiplier les images de Jésus-Christ et des Saints ; c'est toujours pour la même raison : ce sont là autant de moyens qu'elle emploie pour réveiller la piété des fidèles ; elle veut qu'ils soient avertis, par ces objets sensibles, de se rappeler ou les bienfaits du Sauveur, ou l'obligation d'imiter les exemples de vertu qu'ont donnés les Saints : elle veut au moins certainement, qu'élevant, à cette occasion, leur cœur vers Dieu, ils honorent, non pas le bois ou la pierre, mais celui dont ils voient l'image. Car, bien que nous sachions que l'image n'est pas Jésus-Christ même, cependant celui qui prie avec dévotion, témoigne à l'image le même respect qu'à celui qu'elle représente ; parce qu'alors son esprit se reporte sur celui qui est représenté, et non pas sur l'image elle-même.

Qu'il en soit donc ainsi de cette Épître et de ces Entretiens de Jésus-Christ ; lisez-les, non pas parce qu'ils vous viennent directement de Jésus-Christ, mais comme s'ils venaient directement de lui. Après tout, vous n'y trouverez que les enseignements et les recommandations qu'à chaque instant Jésus-Christ fait intérieurement à l'âme qui lui est dévouée, et à sa fidèle épouse.

Ô vous donc, vierges de Jésus-Christ, qui lui êtes consacrées, et vous, âmes pieuses qui aimez Dieu véritablement, ne prêtez aucune attention aux vains bruits du siècle : laissez-là toute étude profane ; fermez l'oreille aux entretiens frivoles, et lisez ces enseignements, qu'à toute heure, si vous y faites attention, Jésus-Christ vous adresse du fond de votre cœur ; car, encore une fois, pour peu que vous rentriez en vous-même,

vous reconnaîtrez que ce livre ne contient que cela. Il vous offre une règle qui vous aidera à mener une vie sainte, pieuse, spirituelle et toute en Dieu. J'ai voulu dédier cet opuscule à votre Congrégation, pour imiter notre bienheureux Père Denis de Ruremonde<sup>5</sup>, qui, non moins illustre par sa sainteté que par sa science, a composé, pour les vierges consacrées à Dieu, et en particulier pour les Religieuses de votre institut, ses traités qui ont pour titre : *De l'état monastique* ; *De la mortification qui donne la vie*, et *De la réforme intérieure* ; *De l'avancement spirituel*, et *De la garde du cœur* ; j'y ai été porté aussi par l'attachement dont vous voulez bien m'honorer, et dont vous m'avez donné tant de preuves. Comme vous n'aimez rien tant que de recevoir quelque instruction qui vous excite à mener une vie conforme à votre saint état, et que c'est là le motif qui vous porte à entretenir des rapports avec ceux qui s'occupent tant soit peu des voies spirituelles, j'ai voulu satisfaire ce désir, et j'espère l'avoir satisfait complètement en vous invitant à la pratique du renoncement absolu, pour ne laisser régner en vous que Dieu seul. Lisez donc cette Épître, mais lisez-la comme si elle vous était adressée par Jésus-Christ ; prêtez l'oreille à ces Entretiens, mais en vous figurant que c'est Jésus-Christ lui-même qui vous parle. Adieu !



---

<sup>5</sup> Denys le Chartreux (1402-1471).

## ÉPÎTRE DE JÉSUS-CHRIST À L'ÂME FIDÈLE



JÉSUS-CHRIST, Sauveur de tous les hommes, Roi du ciel et de la terre, toujours prêt à recevoir dans ses bras paternels ceux qui soupirent après sa grâce en vérité ;

*À son épouse, c'est-à-dire à l'âme aimante dont il a recherché l'union jusqu'à vouloir mourir pour elle, FÉLICITÉ VÉRITABLE.*

ILLE bien-aimée, je vous parle souvent au cœur par des inspirations secrètes, et vous faites semblant de ne pas m'entendre. Néanmoins, quoique vous ne répondiez nullement à ce que je vous dis, et que vous n'y prêtiez, ce semble, aucune attention, le grand amour que je vous porte me presse de vous écrire. Si vous négligez d'écouter ma voix intérieure, au moins serez-vous obligée, par la lecture de cette Épître, de connaître ce que je veux de vous. Car la même charité qui autrefois m'a poussé à faire pour vous le sacrifice de ma vie ne souffre pas que j'omette rien de ce qui peut contribuer à votre salut. Votre cœur, je le sais, incline de tout son poids aux choses extérieures, à tout ce qui est fragile et passager ; et il est tellement possédé de l'amour des créatures que j'ai peine à y trouver place. Toutefois, mon affection pour vous surpasse infiniment celle du plus tendre des pères ; je ne puis vous le cacher. Aussi je ne vous offre pas seulement ma grâce et mon amitié, mais je vous désire pour épouse, et je veux

chaque jour vous enrichir de plus en plus de mes biens les plus précieux : je demande seulement que vous y consentiez.

Vous ne prenez point garde à mes visites ; vous fermez votre cœur aux impressions de ma grâce ; de là il arrive qu'étant le plus souvent répandue au dehors, vous ne voyez pas ce qui se passe en vous-même, et vous demeurez insensible aux dommages spirituels que vous en éprouvez. Hélas ! dans cet état, vous êtes d'autant plus à plaindre, que vous vous plaignez moins vous-même. Que vous dirai-je, ma fille ? Vous devriez être la maîtresse des âmes ; vous devriez corriger, par l'exemple de votre vie, ceux qui ne vivent pas saintement ; l'odeur de vos vertus devrait être le remède des infirmes ; vos paroles, comme un feu dévorant, devraient enflammer les cœurs de ceux qui vous écoutent, et cependant vous êtes toujours languissante au milieu des vanités et des bagatelles, préoccupée d'une foule de choses inutiles ; vous n'êtes pas même entièrement dégagée des passions dangereuses, et votre cœur partagé se souille par l'impression de mille images étrangères. L'amour de vous-même est encore aussi vivace que jamais, et pourtant, si vous n'y renoncez absolument, vous ne pouvez prétendre à la qualité de mon épouse. Au lieu d'enseigner les autres, comme vous en avez l'obligation, vous avez donc besoin d'être enseignée vous-même. En vous écrivant ceci, mon intention n'est pas de vous décourager ; je veux seulement vous avertir combien vous êtes déchue de votre premier état ; je désire que vous réfléchissiez sur les périls qui vous environnent et sur les pertes que vous faites chaque jour, et je ne vous invite pas seulement à quitter ce chemin si plein de dangers, mais je vous presse d'en sortir.

En quelque lieu que vous soyez, à quelque chose que vous vous appliquiez, en quelque endroit que vous vous

retiriez, je ne vous perds jamais de vue : je connais tous vos projets, je découvre les mouvements de votre cœur, je pénètre vos plus secrètes pensées. S'il arrive que votre cœur ne me garde pas la fidélité qu'il me doit, n'ai-je pas sujet de m'en offenser, d'en concevoir une juste indignation, moi qui vous suis si fidèle, moi qui, avec tant de joie et de constance, ai souffert pour votre salut mille injures, mille opprobres, mille tourments, mille supplices ? Où est l'ami, ô ma fille, qui accepte pour son ami, je ne dirai pas des souffrances aussi cruelles, mais seulement, tant et de si profondes humiliations ? Moi, au contraire, lorsque vous étiez encore mon ennemie, que vous n'aviez fait aucun bien, que vous ne me connaissiez pas, et que vous étiez incapable de m'aimer, j'avais déjà de l'amour pour vous ! Que dis-je ? Vous n'étiez pas même au monde, et déjà, pour vous, je souffrais des douleurs sans nombre ! Pourquoi donc vous détournez-vous de moi ? Pourquoi prétendez-vous établir votre repos hors de moi ? Vous êtes infirme et toujours errante ; si je vous laisse, qui vous cherchera ? qui vous guérira ? Ô ma fille, pourquoi vous abusez-vous de la sorte ? Sachez-le bien : de quelque côté que vous vous tourniez, à quelque objet que votre esprit s'arrête, vous ne trouverez la paix, la joie, le repos nulle part qu'en moi. Vos sens vous trompent ; les vains objets qui captent votre cœur vous trompent ; et en préférant, comme vous faites, le venin à l'antidote, vous vous trompez aussi vous-même. Ô ma fille, ô mon épouse, je sais par quels artifices le monde cherche à vous séduire ; je connais le pouvoir que ses faux appas exercent sur vos sens ; je n'ignore pas la douce violence qu'ils font à votre cœur pour l'attirer et le soustraire à mon amour. Mais souvenez-vous que vous êtes mon épouse, que vous ne devez aimer que moi, et n'avoir qu'un seul désir, celui d'être belle pour moi seul, de ne plaire qu'à moi seul, de n'être chérie que de moi seul. Je suis là, je

vous appelle et je vous attends. Oh ! rentrez en vous-même, renoncez à tout ce qui est vain, embrassez une solide dévotion, appliquez-vous à la pratique de l'humilité chrétienne. C'est alors que je vous favoriserai de mes entretiens les plus familiers, et que, dans mes visites, je vous inonderai de mes plus pures délices. Je n'exige pas que vous vous surchargiez de beaucoup d'œuvres de piété : je demande seulement que votre cœur soit pur, chaste, fidèle, et qu'il ne cherche que moi seul. Je veux un amour sincère, une dévotion fervente, c'est-à-dire une volonté prompte qui court sans contrainte dans la voie de mes commandements, avec une intention pure et véritable de me plaire en toute chose. Je désire votre cœur dans toute sa pureté et dégagé de tout amour étranger. Donnez-le-moi en cet état, et je répandrai sur vous des grâces et des consolations si grandes, que vous n'oseriez en demander de pareilles, ni ne pourriez en désirer d'aussi abondantes. Je suis un Époux timide ; et lorsque je vous vois attachée à des choses vaines, ou éprise de ce qui n'est pas moi, je n'ose m'approcher de vous. Il est nécessaire que je vous trouve séparée de tout. Je me tiens à votre porte, et j'y frappe. Je tremble de froid, je chancelle de faiblesse, comme autrefois lorsqu'on me détacha de la colonne à laquelle j'avais été garrotté, et où, par amour pour vous, j'ai été horriblement meurtri par les fouets et les verges. Je prends cette attitude pour imprimer mes plaies sur votre cœur, être pressé dans vos bras, et réchauffer votre cœur à la chaleur de mon sang tout brûlant d'amour pour vous. Oh ! si vous me reconnaissiez pour votre Époux ; si vous m'aimiez, différeriez-vous de m'introduire ? Au lieu de me faire attendre, ne m'attendriez-vous pas vous-même avec une sainte impatience ? Ne me revêtiriez-vous pas lorsque je suis nu, ne me réchaufferiez-vous pas lorsque j'ai froid, afin de vous rendre encore une fois digne de mes tendres embrassements, et

de ces douceurs ineffables que goûtent, dans une grande pureté, ceux qui sont animés de mon esprit ?

Quelle joie pour mon cœur, si vous aviez une véritable confiance en moi, et si je vous voyais aussi désireuse d'être toujours avec moi que je le suis de converser sans cesse avec vous : car je trouve mes délices parmi les enfants des hommes. Par ce moyen vous posséderiez bientôt une merveilleuse force d'esprit, et vous jouiriez d'un doux et véritable repos. Mais cette confiance ne peut subsister que par la défiance de vous-même, et ni l'une ni l'autre ne peut naître que de la pauvreté d'esprit, qui est plus précieuse que les perles les plus fines. Je vous dirai ce qui vous empêche de goûter un si grand bien. Votre cœur est tellement infatué de l'amour du monde, il est si froid qu'il ne reçoit qu'avec dégoût la parole de Dieu. Cependant cette parole est la véritable nourriture de l'âme ; vous devriez la prendre avec avidité, la digérer et la faire passer en votre substance. Ce serait le seul moyen de croître en vertu et d'acquérir de jour en jour une plus grande vigueur spirituelle ; mais ne soupirez qu'après les conversations du monde et toutes ses vanités, comment seriez-vous affamée de ma justice ? Aussi rien de ce qui a trait à la dévotion et à la piété ne vous touche ; vous n'avez que du dégoût pour la simplicité ; vous regardez comme perdu le temps consacré à la méditation des choses saintes. Une âme appesantie de la sorte par les affections terrestres ne saurait s'élever jusqu'à moi. Pressez-la tant qu'il vous plaira, pour lui faire quitter la terre ; après les premiers efforts, elle y retombera par sa propre pesanteur. Faut-il s'étonner après cela qu'elle ne puisse ni dormir sans inquiétude, ni veiller sans ennui ? Qu'attendre autre chose de la dissipation de son cœur, de l'inconstance de son esprit, de l'égarément de ses pensées, et de cette affection si vive pour les choses de la terre ?

Tel est votre état, ma fille ; et vous osez bien, après cela, vous plaindre de ce que, privée de mes consolations, vous ne trouvez en vous que sécheresse et stérilité ! Sans doute si cela vous arrivait comme à plusieurs de mes amis, par une pure disposition de mon bon plaisir, sans nulle négligence de votre part, vous n'auriez pas sujet de vous troubler pour ce délaissement sensible de ma grâce. Mais c'est bien par votre paresse et par votre propre faute que vous languissez ainsi toute sèche et toute stérile ; et si vous voulez que je vous console, si vous désirez que je vous visite et que je m'unisse à vous, il faut que méprisant ce qui, hors de moi, peut vous charmer, vous n'ayez d'autre soin que de m'être agréable, recherchant, en toute chose, mon bon plaisir et ma volonté parfaite. Il faut que vous soyez si jalouse de me plaire que vous épuisiez tout ce que vous avez d'industrie pour que ma volonté s'accomplisse dans toutes les créatures. Enfin, comme c'est là l'unique moyen de gagner mes bonnes grâces, ainsi faut-il que toute votre application soit de vous attacher à moi seul. Alors, vous jouirez plus souvent de ma présence ; quelquefois même vous expérimenterez ce que c'est que la sainte ivresse de l'esprit, la paix de la bonne conscience, la joie du cœur, et le doux sommeil de la contemplation. Oh ! si une fois je vous avais donné entrée dans ce cellier délicieux, vous ne perdriez jamais le goût d'un vin si exquis, et plus vous goûteriez ce breuvage, plus vous éprouveriez le besoin de vous désaltérer. Mais personne ne peut être introduit dans ce lieu de délices, à moins que je ne lui sois extrêmement cher, qu'il ne fasse de moi l'objet de tous ses désirs, et qu'il ne me préfère à ce qu'il y a de plus précieux dans le monde. Celui-là seul peut y entrer, à qui je suis tout en toute chose, qui ne connaît pas de consolations hors de moi, et qui se juge en même temps indigne de mes consolations. Il estime qu'il n'a aucun droit aux consolations sensibles que je

lui donne, et il montre la même égalité d'esprit dans les désolations et les faveurs. C'est pour lui un tourment de se réjouir hors de moi ; il me fait le dépositaire de son esprit et de toutes ses pensées, et il ne se repose qu'en moi seul. Voilà ceux que je considère comme mes plus intimes amis : je frappe volontiers à la porte de leur cœur, j'y entre avec liberté, je me présente devant eux avec joie, et je leur révèle mes secrets. Cependant je ne les visite pas d'une même façon ; mais je traite avec chacun d'eux en la manière la plus avantageuse à leur piété, et au degré de leur amour. Quelquefois je me glisse jusque dans leur cœur, tout couvert de plaies, dépouillé, déchiré de coups, et, pour consoler davantage leur dévotion, je souffre qu'ils touchent mes plaies, qu'ils les lavent et les essuient, qu'ils y collent leurs lèvres et qu'ils les réchauffent de leur pieuse haleine. Cette dévotion paraît ridicule à tous les amateurs du siècle, parce qu'elle leur est inconnue ; mais elle m'est très agréable : de plus, elle est fort utile à l'âme qui la pratique, parce qu'alors ne me souvenant plus des péchés de mon épouse, ni des douleurs que j'ai endurées pour les effacer, j'applique tout mon esprit à l'inonder de mes lumières et de mes consolations. Je n'ai besoin de personne ; toutefois, durant ces visites, je crois gagner beaucoup lorsque je rencontre en mon épouse une fidélité si grande, que non seulement elle me chérit plus que toute chose, mais encore plus qu'elle-même. Mais autant la fidélité m'est agréable, autant l'ingratitude me blesse ; rien au monde ne m'est aussi odieux. Car c'est l'ingratitude qui renouvelle, autant qu'il lui est possible, les douleurs et les angoisses de ma Passion. Ne vois-je pas alors l'inutilité de mon immense charité et de mes rudes travaux ? Dans vos afflictions extérieures ou intérieures, n'ayez donc jamais recours à de petites consolations humaines, adressez-vous directement à moi dans toutes vos tribulations ; représentez-moi votre

douleur ; plaignez-vous à moi et non pas aux hommes : les hommes ne vous donneraient que des paroles. Si vous avez un directeur ou un confesseur capable, je ne vous défends pas de le consulter sur ces peines, je veux même que vous lui découvriez tous les secrets de votre cœur, mais que ce soit pour vous conduire par son conseil, et non pas simplement pour satisfaire à votre impatience, ni pour chercher un soulagement extérieur, ni pour vous rendre intéressante. Dites-moi, sans bruit et dans le silence, les plaintes que vous avez dessein de faire aux hommes ; remettez-moi le soin de votre personne, et généralement de tout ce qui vous regarde : demeurez libre de tout souci en vous abandonnant complètement à moi ; et alors vous rencontrerez une bonne paix et un véritable repos, bien que souvent ce sera par des voies que vous n'avez ni prévues ni recherchées. Votre consolation sera parfaite, parce que, venant de moi, elle conformera en tout votre volonté à la mienne.

Si, par votre propre expérience et pour en avoir contracté l'habitude, vous saviez ne jeter les yeux que sur moi dans toutes vos afflictions, ne recourir qu'à moi, n'établir votre espérance qu'en moi, ne vous appuyer que sur moi ; et si en même temps vous pouviez comprendre que je vous envoie toutes ces adversités par une affection vraiment paternelle, dans le désir le plus vif de votre bien, et afin que vous en fassiez un usage profitable, vous iriez amoureusement au-devant de celles qui se rencontreraient sur votre chemin, vous les recevriez avec allégresse, et vous les estimeriez plus que toutes les joies de la vie, et même plus que toutes les consolations spirituelles. Quand les traverses, qui vous surviennent, n'auraient pas d'autres avantages que de vous faire voir ma volonté qui s'accomplit en vous, cela seul devrait bien suffire pour vous résigner, et même vous réjouir. Car une âme qui m'est fidèle recevra toujours plus de consolation de l'accomplissement de ma volonté que de

son utilité propre, si toutefois ma volonté peut s'accomplir dans une âme sans lui être fort profitable. Un puissant moyen pour conserver la paix et la tranquillité de votre cœur au milieu des adversités, serait d'avoir continuellement devant vos yeux les actions de ma vie et mes souffrances, et d'en porter partout en vous une vive image. Car si ce souvenir s'imprime en vous, toutes les amertumes se changeront en douceurs. Méditez donc fréquemment sur ma Passion ; demandez-moi sans cesse par de grands gémissements la grâce de la contempler avec fruit. Je graverai mes plaies et la mémoire de mes souffrances si profondément et si efficacement dans votre cœur, qu'en tout temps et en tout lieu vous concevrez une vive compassion de me voir crucifié, et cette image effacera de votre cœur toutes les autres images. Quittant de la sorte les choses extérieures pour vous appliquer uniquement aux objets intérieurs et spirituels, rentrez en vous-même, et établissez-y votre demeure. Regardez-moi au dedans de vous-même, attaché à la croix ; considérez toutes mes douleurs ; voyez-moi rempli de tristesse et accablé sous le poids des tourments. Entendez-moi, privé de toute consolation de la part même de mon Père, exhalez cette plainte : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé ?* Et alors échauffée par la grâce toute divine de ma Passion, vous concevrez à l'instant le désir de m'imiter, de souffrir pour l'amour de moi, et de me servir sans intérêt propre, c'est-à-dire, en préférant le mépris et le délaissement aux consolations sensibles. Ceux qui me servent dans cet esprit, qui s'unissent à moi par la seule charité, qui n'ont point d'autre intention, en persévérant dans cet amour désintéressé, que celle de me plaire, de me garder en toute chose une fidélité parfaite et de me donner sur eux un plein pouvoir et un empire absolu, ceux-là sont mes véritables élus et les plus fidèles de tous mes amis. Au milieu même de leurs désolations intérieures les plus

grandes, de leurs tentations les plus violentes, lorsque l'on croit que je les rejette et que je les abandonne, ah ! c'est alors qu'ils m'appartiennent à meilleur titre, parce qu'à cette heure, ils combattent pour moi à leurs dépens et sans recevoir de solde, et qu'ils ne me quittent pas, lors même que je semble les accabler de mes coups. Mais je ne les laisse pas toujours dans cet abandon : car justement parce qu'ils se sont dépouillés de toutes leurs affections pour l'amour de moi, qu'ils ont renoncé à tous leurs désirs, qu'ils se sont quittés en toute manière pour se donner entièrement à moi et se soumettre à mon bon plaisir, je ne saurais m'empêcher de me répandre moi-même au sein de leurs âmes, et de les combler de mes faveurs, qui sont bien plus pures, bien plus douces et plus désirables que les consolations humaines qu'ils ont méprisées. Comme je l'ai déjà dit, et comme je ne cesse de le répéter, cela ne peut être compris de ceux qui cherchent ou qui reçoivent d'autres consolations que les miennes. Car celles-ci sont si délicates que je ne puis les donner à ceux qui en admettent d'étrangères : elles sont extrêmement pures, et aussi elles ne sauraient souffrir le mélange de celles qui viennent des créatures. — Mais pourquoi donc répéter tant de fois la même chose ? — C'est afin que vous deveniez plus prudente, plus vigilante, plus circonspecte. C'est pour vous empêcher de vous laisser prendre aux vaines joies de la terre ; c'est afin que vous ne m'oubliiez pas : car moi, je ne puis vous oublier, quoique je n'aie aucun besoin de vous ; mais vous, comment vous passeriez-vous de moi ?

Je désire que vous soyez avec moi, et que vous jouissiez en ma compagnie d'une félicité pleine et entière. — Mais pourquoi, me direz-vous, pouvant me gratifier perpétuellement des mêmes faveurs, ne le faites-vous pas ? — C'est pour votre bien que j'en use ainsi ; c'est afin que vous croissiez en vertus et en mérites, et que vous vous rendiez digne d'une plus grande gloire : car à

chaque moment, vous pouvez croître et devenir plus riche en mérites, par le moyen de ma grâce.

Oh ! qu'ils sont donc aveugles et bien dignes de compassion, ceux qui non seulement n'emploient pas à mon honneur ou à leur avancement spirituel le précieux temps de la grâce, mais qui, à leur plus grande condamnation, consomment cet heureux moment à vivre mal. Oh ! plutôt à Dieu que vous sussiez combien vous pourriez croître spirituellement et mériter à mes yeux par le moyen de ma grâce, à quelque heure que ce soit. Si vous connaissiez bien le prix du temps, si vous soupçonniez seulement combien on se rend coupable en le perdant, vous apporteriez plus de soin à en faire bon profit ; vous craindriez qu'il ne s'écoulât inutilement et sans aucun fruit. Dès le matin, au lever du soleil, vous ressentiriez en vous-même une nouvelle joie, en considérant le prêt que je vous fais de ce jour, pour l'employer à me servir et à me rendre le culte qui m'est dû. Méditez donc là-dessus à toute heure, et ne cessez de vous dire à vous-même : « Le Seigneur qui me gratifie de son amour, me donne encore cette heure, ce moment. Il a prolongé ma vie jusqu'à ce jour afin qu'au moins dès cet instant, je commence de me convertir tout à fait à lui et que je tâche de lui plaire. »

Croyez toujours, ma fille, que vous ne faites que commencer, et comptez pour rien ce que vous avez fait jusqu'ici. Quelque occasion, quelque occupation, quelque loisir qui se présente, songez comment vous le tournerez à ma gloire et à l'avancement de votre perfection.

Je termine, car je vous ai suffisamment exhortée à renoncer aux choses vaines, à leur fermer la porte de vos sens, à rentrer en vous-même et à revenir à moi. Il ne me reste plus qu'à joindre à ces instructions une règle pour vivre chrétiennement. Cette règle vous l'avez souvent souhaitée ; je le sais, puisque c'est moi qui vous en

ai inspiré le désir. Car vous avez conservé jusqu'à ce jour cette honte que j'approuve, qui vous porte à rougir de vos faiblesses, de vos chutes, de vos erreurs et de vos négligences, lorsqu'on vous les reproche, et à témoigner une grande douleur d'avoir si longtemps, et même à l'heure qu'il est, si indignement usurpé le nom de mon épouse. Mais puisque vous désirez recouvrer mes bonnes grâces, je puis vous affirmer que le plus grand de tous mes désirs est aussi de vous rendre toute mon amitié. Ma joie la plus vive, parmi les hommes, n'est-elle pas de voir revenir à moi les pécheurs ? Comment donc pourrai-je ne pas rappeler mon épouse lorsqu'elle s'égare au milieu des ronces et des épines ? Oui, je désire si ardemment de vous posséder, que je daigne vous tracer moi-même le chemin dans lequel vous marcherez à l'avenir, si vous avez dessein de me suivre. Venez donc à moi, ô mon épouse, et comblez ma joie par votre retour.



## CHAPITRE I

### RÈGLE POUR VIVRE SELON L'ESPRIT

**D**UISQUE vous commencez, ma fille, à prêter à mes discours une oreille attentive, je continuerai à vous parler de ce qui vous manque. Écoutez-moi, je vous prie, et revenez à moi si pleinement que je vous trouve prête à m'obéir en toute chose. Revêtez-vous d'un esprit nouveau, et soumettez-vous à ce que je désire. Si je demande plus que vous ne pouvez par vous-même, ayez recours à la prière, pour obtenir de moi tout ce qui vous est nécessaire. Dites avec le Psalmiste : « Seigneur, délivrez-moi de mes ennemis ; je me réfugie à l'ombre de vos ailes, parce que vous êtes mon Dieu. Apprenez-moi à faire votre volonté. Mon Seigneur et mon Dieu, ne me délaissez pas, ne vous éloignez pas de moi, et ne me traitez pas avec mépris, puisque vous êtes mon Sauveur. Ô Dieu, qui êtes l'auteur de mon salut, Seigneur, soyez toujours prêt à me secourir. Je désire de retourner à vous ; tirez-moi après vous, et ne permettez pas qu'à l'avenir je me sépare ou que je me détourne encore de vous. »

Ma fille, voici la recommandation que j'ai faite, il y a longtemps, à l'un de mes serviteurs, écoutez-la aujourd'hui, à votre tour, avec la résolution d'y être fidèle. Je lui disais :

*Parle peu, repens-toi, sois doux, humble et content.*

Sans doute ce vers n'est pas des plus poétiques : mais mon intention n'est pas de faire de la poésie ; je veux vous offrir un remède propre à vous guérir. Je vous le dis aussi :

*Parle peu, repens-toi, sois douce, humble et contente.*

J'ai renfermé sommairement dans ce vers tout ce qui vous est nécessaire, afin que vous le reteniez plus facilement, en répétant souvent la même chose.

Je désire donc que vous acquériez la sainte componction, et que vous conversiez sans cesse intérieurement, afin que, détachée de tout objet extérieur, vous vous recueilliez en vous-même et ne sortiez pas de votre cœur. Gardez le silence et la pureté intérieure. Soyez humble et pleine de mansuétude. Dans tous vos rapports avec le prochain, soyez bienveillante, et que votre visage respire toujours la paix et la sérénité.

Commencez cette vie spirituelle par un examen sévère de vos fautes passées ; cherchez jusqu'au fond de votre cœur ce qui est capable d'empêcher ma grâce, c'est-à-dire, ce qui me déplaît en vous, afin de vous en corriger et de l'éviter à l'avenir.

Examinez non seulement la nature, mais encore la source de vos tentations, et opposez une résistance plus vigoureuse à celles que vous savez être les plus fortes et les plus fréquentes. Lorsque vous sentez votre faiblesse, recourez à des remèdes plus énergiques. Si certaines occasions vous portent au péché, ou s'opposent à votre avancement dans la vertu, évitez-les comme autant de pierres d'achoppement.

Soyez généreuse, afin de m'offrir un cœur pur, parfaitement dégagé de l'amour déréglé des créatures ; car je ne veux point de partage avec le monde. Votre soin unique et continu doit être de ne vous attacher qu'à moi seul. Dans ce but il faut vous exercer avec persévérance au repentir de vos fautes : ce sera là votre sauvegarde ; sachez pourtant que vous n'obtiendrez jamais le don de componction, si vous n'avez un esprit recueilli, et que, cet esprit recueilli, vous ne l'aurez qu'en menant une vie retirée et tout intérieure. Veillez donc sur les vices qui vous font la guerre ; observez vos mauvais penchants ; poursuivez-les à outrance, ne vous laissez

jamais de les combattre ; mourez à vos désirs désordonnés et à toutes vos affections déréglées.

Plusieurs se plaignent de n'être pas propres à la vie spirituelle et à la contemplation : mais ils ne doivent accuser que leur défaut de courage et leur propre négligence. Car ils ne veulent pas se faire violence pour dépouiller le vieil homme et pour mourir à leurs passions qu'ils fomentent au contraire et qu'ils caressent. Ils font semblant de ne pas voir en eux-mêmes ce qu'ils devraient y détruire, et marchent toujours chargés d'un lourd fardeau et embarrassés d'un joug intolérable.

Pour vous, ma fille, si vous désirez me posséder, n'accordez à vos vices ni paix ni trêve. Retranchez les distractions, les inquiétudes, les vaines sollicitudes, et généralement tout ce qui ne contribue pas à votre avancement spirituel. Que toute votre occupation soit de vous entretenir seule avec moi seul, et n'appliquez jamais votre esprit qu'aux choses qui peuvent tourner à ma gloire, à votre perfection, ou à l'avantage du prochain.



## CHAPITRE II

### IL FAUT MORTIFIER SES DÉSIRS, ET MOURIR AUX INCLINATIONS DÉRÉGLÉES.

**N**E prêtez jamais volontairement ni vos yeux, ni vos oreilles aux nouvelles qui se publient, aux bruits qui courent, ni aux récits plaisants qu'on peut vous faire. Défendez-vous généralement de toutes ces choses qui, au lieu de porter l'âme à la componction, ne sont propres qu'à donner d'abord quelque vaine satisfaction à la curiosité de l'esprit, pour imprimer ensuite dans le cœur une multitude d'images étrangères, et en souiller la pureté par d'inutiles désirs.

Fuyez la familiarité, l'affection, et la conversation des mondains, c'est-à-dire, de ceux qui aiment les choses du siècle : ne vous liez point avec ceux dont les paroles et les actions ne vous édifient pas ; et mourez à l'amour sensuel de tout bien créé.

Commandez absolument à votre corps, et ne lui donnez que le nécessaire : ne cherchez pas à flatter votre goût, mais soutenez seulement la nature pour l'amour de moi, c'est-à-dire, dans l'unique but de ne pas manquer de force pour me servir. Lorsque vous serez obligée de prendre votre nourriture, renoncez à tout ce qui n'est ni nécessaire, ni utile au corps, surtout lorsque cela se peut sans blesser la charité fraternelle.

Ainsi rejetez, fuyez, ayez en horreur toutes les délicatesses et les délices de la chair ; sans détruire la nature, ne faites aucune concession à la sensualité. Usez pourtant en cela de modération ; que la discrétion<sup>6</sup> ait l'œil sur toute chose : c'est à elle de régler la charité, la mortification et les soulagements donnés aux infirmités de

---

<sup>6</sup> C'est au sens de « discernement » que le terme est employé tout au long de l'ouvrage.

la nature. Il suffit de ne pas chercher le plaisir dans les choses nécessaires, bien qu'on ne puisse en user sans plaisir ; mais comme je vous recommande le soin de votre corps, acquittez-vous de cette obligation pour l'amour de moi, et par le seul principe de l'obéissance que vous me devez. N'ayez pas d'autre motif que de pratiquer en cela ce que je désire de vous, lorsque je vous ordonne de pourvoir à la faiblesse de votre chair. Supportez de telle sorte cette nécessité naturelle que sans vous attacher au plaisir, vous ne l'admettiez que comme une chose que vous ne souhaitez pas véritablement, mais qui ne peut être séparée de ce qui est indispensable à l'entretien de la vie.

Enfin, réglez vos sens avec tant de retenue que vous ne leur permettiez pas de se porter, par le moindre mouvement, à ce qui est inutile et vain.

Soyez attentive à ne voir, à ne toucher, à ne goûter quoi que ce soit, qui ne puisse contribuer à l'utilité de votre âme et à ma gloire.

Toutes les fois que l'homme suit son appétit et qu'il le satisfait, parce qu'il le veut et qu'il le désire ainsi, comme lorsqu'il prend plaisir au boire et au manger ou à quelque autre exigence de la nature, ou même lorsqu'il s'arrête à goûter les consolations spirituelles, il ne peut être exempt de faute, parce que dans toutes ces choses, il se rencontre une certaine recherche de lui-même qui sépare son âme de moi.

Ne faites rien, quelque bien que vous y voyiez, par l'amour de vous-même et pour suivre votre volonté. Mais dépouillez-vous de tout motif naturel et humain, afin que la charité toute nue, toute simple, et la pure intention de me plaire soient le principe de tous les mouvements de votre cœur, et le mobile unique de toutes vos actions.



## CHAPITRE III

### IL FAUT GARDER SA LANGUE.

**V**EILLEZ fort attentivement sur vous-même, ma fille, pour retenir votre langue. Ne dites rien que de nécessaire, et après réflexion. Exprimez vos sentiments avec beaucoup de modestie et de douceur, sans éclat de voix, et le plus brièvement que vous pourrez.

Fuyez, comme la mort, tout discours pernicieux, toute médisance, toute conversation trop libre, toute contention et toute dispute. Abstenez-vous avec soin des paroles de plaisanteries, des entretiens vains et inutiles ou qui font rire avec excès : ne le proférez point, et, s'il est possible, ne les écoutez jamais.

Évitez la médisance, en prenant pour règle de ne rien dire des absents qui ne soit de nature à édifier ceux qui vous écoutent. Ainsi, accoutumez-vous, lorsqu'on parle des absents, à détourner adroitement la conversation, avant que les langues de ceux qui conversent avec vous se laissent emporter au blâme du prochain ou à la médisance.

Ne parlez jamais, et ne souffrez pas que l'on s'entretienne en votre présence de ceux qui vous ont offensée, ou pour lesquels vous ne vous sentez pas une parfaite affection. Car la médisance se glisse bientôt dans ces entretiens, et le dessein de vous flatter et de vous plaire peut porter ceux qui vous parlent à dire du mal des personnes dont vous avez reçu quelque déplaisir. Ne souffrez donc pas que l'on accuse, en votre présence, ceux qui ne vous aiment pas, ou pour qui vous sentez de l'éloignement.

Demeurez autant que possible dans le silence, et principalement dans celui du cœur, afin de ne pas sentir en vous le bruit tumultueux des passions, l'inquiétude

des affections vicieuses, et le trouble des inclinations désordonnées. Défiez-vous également de votre imagination ; ne vous entretenez jamais en vous-même avec les représentations des objets extérieurs : mais vivez dans un oubli général de toutes ces choses ; et retirée dans la solitude intérieure et dans la paix, comme si vous n'apparteniez pas à ce monde, ne parlez qu'à moi seul, et ne prêtez l'oreille qu'à ma voix.

Renoncez à toute contestation : ne cherchez jamais à imposer votre sentiment à personne ; mais lorsqu'après l'avoir exposé d'une manière douce et tranquille, vous reconnaissez que vous ne faites pas impression sur ceux qui vous écoutent, laissez chacun à son jugement ; puis, vous reposant sur ma sagesse, vivez sans préoccupation et dans le silence.



## CHAPITRE IV

### DE LA VIE INTÉRIEURE

**E**UYEZ le commerce et les familiarités des hommes ; et, à moins que la nécessité n'exige le contraire pour mon honneur ou pour le salut du prochain, demeurez dans la solitude : c'est là que je me découvrirai tout entier à vous.

La solitude, le silence, le dépouillement et la simplicité du cœur, voilà ce qui prépare ma demeure dans une âme. Habituez-vous à vivre retirée en vous-même et silencieuse, n'accédant jamais, ne prêtant pas même l'oreille aux inclinations de votre volonté, aux pensées inutiles et aux vains désirs. Un penchant naturel vous porte à vouloir jouir toujours de quelque consolation ; alors vous cherchez votre joie au dehors, ou dans la dissipation intérieure, et de là beaucoup de distractions et des inquiétudes continuelles. Faites donc violence à toutes vos inclinations sensuelles, tenez-vous seule, dans un détachement complet de toutes les créatures, selon que la discrétion, l'obéissance et la charité due au prochain le peuvent permettre, et demeurez, autant qu'il sera possible, dans la solitude extérieure et intérieure.

Évitez avec un égal soin d'admettre le prochain dans votre familiarité, et ne recherchez pas celle des autres. Elle apporte un très grand obstacle à la vie spirituelle, qui se maintient et se fortifie surtout dans la séparation des hommes et des affaires.

Au reste, en quelque lieu que vous vous trouviez, parmi les hommes ou loin de leur commerce, sachez toujours rester dans votre intérieur. Détachez-vous de toutes les créatures, sans vous excepter vous-même, et efforcez-vous d'arriver à cette abnégation parfaite, en

bannissant loin de vous tout amour-propre et toute inquiétude particulière.

Figurez-vous que vous êtes seule au monde, et qu'il n'y reste personne sur qui vous ayez à arrêter vos pensées. N'occupez votre esprit d'aucune créature, et n'en parlez qu'avec moi.

N'examinez pas ce que font les autres, et ne vous embarrassez pas de leurs affaires. Si vous voyez une bonne action, ne cherchez pas, dans votre malice, à en diminuer le mérite, mais tirez-en, pour vous-même, du fruit et de l'édification. Si vous en voyez une mauvaise, n'en portez aucun jugement.

Gardez-vous bien de rechercher, d'observer, d'examiner, de condamner, d'écouter même ou de vouloir connaître les entretiens, les actions et les habitudes des personnes dont la vie ne vous édifie pas ; mais fuyez plutôt la connaissance de toutes ces choses, et si elles viennent jusqu'à vos oreilles, rejetez-les aussitôt de votre cœur et de votre mémoire, surtout lorsqu'il y a danger que la charité se trouve blessée en vous, ou que la bonne réputation du prochain diminue dans votre estime.



## CHAPITRE V

### IL NE FAUT JUGER PERSONNE.

**N**'AYEZ mauvaise opinion de personne ; mais quand vous voyez commettre une mauvaise action, pensez que je permets cette faute par un ordre de ma Providence, afin que l'auteur de ce péché s'humilie davantage et profite de sa chute. Ne le condamnez pas ; au lieu de le mépriser, gémissiez intérieurement sur votre propre ingratitude, puisqu'en effet c'est ma grâce qui vous retient dans le bon chemin, comme par une espèce de violence ; hélas ! sans elle, il n'y aurait pas de chute comparable à la vôtre. Dites alors : si cette personne avait reçu autant de grâces que moi, elle servirait Dieu avec beaucoup plus de fidélité, et elle lui serait bien plus agréable que je ne suis. Pensez aussi que, quand j'aurai regardé cette personne des yeux de ma miséricorde, elle rentrera aussitôt en elle-même, et réparera la faute qu'elle vient de commettre ; peut-être même s'en est-elle déjà repentie, et est-elle devenue plus sainte que ceux qui la méprisent. S'il vous arrive de ne juger pas favorablement de votre prochain, reprenez-vous vivement, et condamnez votre propre témérité.

L'animosité, la haine, l'indignation et l'envie se couvrent très souvent de l'apparence du zèle. Alors ne considérant les actions d'autrui qu'avec des yeux troublés par la passion, non seulement on condamne avec rigueur les défauts et les négligences du prochain, mais on regarde ses vertus mêmes comme des vices.

Gardez-vous surtout de reprendre votre prochain, de l'accuser ou de lui parler, lorsque vous vous sentez émue. En cet état, abstenez-vous d'expressions propres à le piquer, ou de gestes méprisants. Ne lui adressez aucun reproche qui soit capable de l'humilier ; ne laissez point paraître en quoi vous l'avez reconnu digne de

blâme. Aussi longtemps que vous conservez dans le cœur du déplaisir, de l'indignation ou de l'envie, et que vous sentez en vous le désir que ces défauts soient remarqués, abstenez-vous de le reprendre. Car le zèle de la charité et la pureté de l'intention ne se rencontrent guère avec de pareilles dispositions. Si vous agissiez alors en vue du bien, vous seriez touchée de compassion, et vous chercheriez des excuses pour dissimuler la faute de votre frère. Son péché fut-il considérable, vous ressentiriez en vous une vive douleur d'être contrainte de lui faire la correction en secret, et vous prieriez pour lui avec un cœur plein d'affection et de miséricorde.

Ma fille, pour vous rendre digne d'être mon épouse, soyez, quand il s'agit des péchés d'autrui, sans yeux, sans langue et sans oreilles, attentive seulement à vos propres misères. En quelle attitude, dites-moi, se tiendrait une vierge pleine de pudeur devant un roi, si elle voyait qu'il eut continuellement les yeux sur elle ? C'est ainsi, ne l'oubliez pas, que je vous suis toujours présent ; et, en quelque lieu que vous cachiez, vous ne pouvez vous dérober à mes regards. J'ai toujours l'œil ouvert sur vos actions, je connais toutes vos pensées, toutes vos inclinations. Il n'est rien qui m'échappe de vos paroles et de vos intentions ; je pénètre sans cesse dans les secrets de votre cœur : jugez donc à quelle parfaite modestie vous êtes obligée, et avec quelle innocence de vie, avec quel respect il faut vous tenir en ma présence.

N'ayez pas la hardiesse de faire devant moi ce que vous n'oseriez en présence d'un homme d'un rang élevé ou d'une grande sainteté. Vous devez ne jamais perdre de vue mon infinie majesté, mais la révérer toujours, et ressentir continuellement sa présence ; afin qu'elle vous inspire l'amour et le respect qui me sont dus, et qu'elle vous rende plus soigneuse de me plaire en toute chose.

N'établissez pas votre paix, cette paix qui est la matière continuelle de vos désirs, dans les applaudissements des hommes. Il vous faut la chercher en moi et dans le témoignage secret d'une bonne conscience. Enfin vous devez mortifier ce trop grand désir que vous avez d'être aimée, et cette satisfaction excessive que vous éprouvez, lorsqu'on vous aime effectivement. Laissez les hommes tels qu'ils sont, et vous, en m'aimant, rendez-vous digne d'être aimée de moi. Rendez au prochain ce que vous lui devez par justice, et ne l'aimez qu'en moi seul. Ne vous mettez pas en peine s'il vous aime, ou s'il ne vous aime pas : abandonnez cela à ma conduite et à ma disposition, et fuyez toute espèce de familiarité, principalement avec les personnes d'un autre sexe.

Si vous aviez autant de soin de me plaire que vous avez de crainte de déplaire aux hommes, vous auriez plus de satisfaction dans le fond de votre conscience, que si toutes les créatures recherchaient votre amitié.



## CHAPITRE VI

### DU COMBAT CONTRE LES VICES



CONTREZ-VOUS généreuse et prudente à combattre vos imperfections, quelque légères qu'elles soient. Si vous avez pour moi un parfait amour, tout ce qui m'offense vous apparaîtra considérable ; souvenez-vous de l'attachement dont vous m'avez donné autrefois la preuve : il vous fit quitter généreusement parents, frères, sœurs, amis, richesses, honneurs, tout ce que le monde a coutume d'admirer ; que dis-je ? il eut encore le pouvoir de vous faire renoncer à vous-même, à la fleur de votre âge. Comment donc aujourd'hui cédez-vous à la tentation la plus légère ? Comment me préférez-vous une jouissance passagère, un rien ? Car vous le savez par votre propre expérience, quelle n'est pas votre faiblesse habituelle ! Combien n'êtes-vous pas négligente et lâche à combattre vos imperfections, à éviter les périls que vous pouvez courir, à fuir les occasions et les attraits du péché, à renoncer à votre sentiment et à votre volonté propre, enfin à vous corriger de vos défauts ! Renouvelez donc, par une volonté ferme et constante, la résolution de ne consentir à rien de ce qui me déplaît, et de poursuivre vos mauvais penchants à outrance. Décidez-vous, avec la même vigueur, à ne pas négliger les choses que vous savez m'être agréables, et à ne différer pas celles qui sont de votre vocation et que j'exige de vous. Au contraire, entreprenez-les avec tout le soin et tous les efforts possibles ; acquittez-vous-en promptement et avec courage ; portez-y beaucoup de vigilance, de fidélité et de dévotion.

Ainsi, toutes les fois que vous vous sentirez agitée intérieurement par des mouvements de colère, de convoitise, d'impureté, d'orgueil, ou de tout autre vice, n'en

donnez aucun signe au dehors ; mais résistez fortement à ces tentations ; usez de violence contre vous-même, afin de les étouffer dès leur naissance.

Un remède fort efficace contre les vices, c'est de vous jeter humblement à mes pieds pour reconnaître votre néant, de vous tourner vers moi avec une entière confiance, de faire monter sans cesse jusqu'à moi les gémissements de votre prière, et de vous persuader qu'il ne faut attendre de secours que de moi seul. Fortifiez-vous ainsi à toute heure, renouvelez continuellement votre résolution, et qu'il vous semble toujours que vous ne faites que commencer.

Plus la sensualité ou la nature aura de répugnance à travailler, à combattre, à se soumettre à ce qui lui est contraire dans l'exercice des vertus, plus la paresse en murmurerait et plus vous devez déployer de vigueur pour vous vaincre et pour vous mortifier. Ne vous laissez pas, travaillez sans cesse, si vous voulez que je ne tarisse pas pour vous la source de mes grâces.

En rendant les armes dans cette lutte, et en succombant à la lassitude par défaut de courage, craignez que ma grâce ne vous abandonne, et que, vivant au gré de vos vains désirs, dans une fausse paix qui serait déjà un effet de ma colère, vous ne ressentiez plus le ver de la conscience et les remords salutaires. Les âmes de cette trempe se trouvent dans un grand péril ; car s'imaginant être en pleine paix, elles méprisent le danger, et elles périssent au moment qu'elles y pensent le moins.

Combattez donc toujours généreusement, ma fille, et faites-vous violence à vous-même. En vous soumettant volontairement et avec courage à toutes ces peines qui, après tout, sont peu considérables, prouvez-moi votre reconnaissance de toutes celles que j'ai endurées pour vous, pendant ma vie et à ma mort. Ne faiblissez pas sous le nombre des tentations, ne vous montrez ni

lâche, ni tiède ; ne vous laissez pas vaincre faute de courage ou par désespoir ; mais poursuivez constamment en vous tous les vices. Toutes les fois que vous vous serez relâchée de votre première ferveur, relevez-vous aussitôt, et formez de nouveau le ferme propos de vous combattre.

Je veux vous avertir d'une chose qui me déplaît en vous et qui vous est funeste : vous tombez parfois dans un si grand abattement de cœur à cause de vos chutes et de vos négligences, que vous commencez aussitôt à douter du succès et presque à désespérer de votre sainte entreprise. C'est alors que, vous retirant seule à l'écart, vous vous laissez accabler et sécher de tristesse, comme si tous vos efforts précédents étaient perdus, au lieu de recourir à moi par vos gémissements et par vos cris, afin que je vous relève. Ce sont là les marques d'un secret orgueil : par cette conduite vous faites voir que quand vous vous imaginez être ferme et constante vous avez trop de confiance en vos forces et en votre propre industrie. De là il arrive que, votre espérance étant déçue et l'événement ne répondant pas à vos désirs, vous tombez aussitôt dans le trouble et dans la tristesse.

Sans doute je veux que, dans cette guerre contre vos vices, vous vous serviez de vos propres ressources ; mais c'est à condition que vous n'y aurez pas plus de confiance qu'en vous-même. Aussi, tant que vous serez dans un autre sentiment, vous ferez des chutes fréquentes, et vous ne vous en relèverez qu'après avoir reconnu que compter sur soi-même, c'est s'appuyer sur un frêle roseau à demi brisé.

Il n'en est pas ainsi de mon secours, dont vous ne devez jamais désespérer. Appuyez-vous donc sur moi seul, avec une ferme espérance et une confiance inébranlable. Sans doute je suis loin de vous interdire l'usage de votre industrie. Je veux, au contraire, que

vous ne négligiez rien de ce que vous suggère votre prudence : il faut de votre part de la peine et des efforts ; vous devez employer, dans la lutte contre vos vices, tous les dons naturels que vous avez reçus de moi. Mais, encore une fois, ne vous bornez point à cela ; n'y placez pas toute votre confiance ; n'en attendez pas un succès infaillible : car il est certain que, si en même temps vous n'êtes pas assistée de ma grâce, vous êtes impuissante à déraciner le moindre défaut, vous, et tous vos efforts, et toutes vos industries.

Pour un simple gémissment que vous aurez poussé, pour un combat que vous aurez soutenu, ne vous imaginez pas non plus que vous deviez aussitôt être enrichie de toutes les vertus, ni que je sois tenu de répandre sur vous toutes mes grâces, ni que vous deviez à l'instant même faire un grand progrès dans l'œuvre de votre perfection, ou de recevoir, comme par infusion, le don de la sainteté la plus sublime.

J'exige de vous le travail, la conscience de votre misère, une fidélité assidue, une constance invincible et infatigable dans le combat, une entière confiance en ma bonté. Je veux qu'à tout cela vous joigniez une profonde humilité, qui, vous faisant rentrer sérieusement en vous-même, et vous découvrant votre néant, vous porte à n'attribuer rien à vos forces, ni à votre zèle, à vous avouer que vous n'avez fait aucun bien, et à protester que je suis seul l'auteur de toutes vos bonnes œuvres. Si vous n'êtes pas pénétrée de toutes ces choses, vous ferez souvent des chutes, jusqu'à ce que vous reconnaissiez ce que vous êtes par vous-même et ce que vous pouvez être par ma grâce.

Faites donc tous vos efforts, employez toutes vos forces, agissez de toute l'étendue de votre pouvoir ; et après tout cela, ne vous confiez ni dans les moyens dont vous vous servez contre le péché, ni dans aucune de vos

industries, mais seulement en moi. Je ne vous manquerai jamais dans votre isolement, non pas en considération de vos mérites, mais par la pure charité que j'ai pour vous ; et comme je vous ai donné la volonté et la force de combattre, je couronnerai l'issue du combat, et vous en ferai sortir glorieuse et triomphante : voilà ce que vous devez me demander, ce que vous devez espérer, ce que vous devez croire fermement.

Ainsi, ma fille, que vous soyez en guerre ou en paix, attendez à la porte de ma miséricorde, ne cessez d'y crier par l'ardeur de vos prières, soit au moment d'engager le combat, soit qu'il s'agisse de le soutenir. Votre prière ne demeurera jamais sans récompense. Cependant vous ne ressentirez pas toujours vous-même quelle a été exaucée, parce qu'il vous est plus souvent utile de me prier avec humilité et avec persévérance que d'obtenir et de recevoir ce que vous me demandez, et qu'il vous est plus avantageux de vous confier en moi et d'attendre ma miséricorde que d'en éprouver les effets à l'heure même.

Usez donc, en ceci, d'une longue patience ; que vous avanciez dans le bien et dans l'amour de la vertu, ou que vous soyez tombée et que vous ayez peine à vous relever, attendez mon secours et ma grâce ; ne quittez point le champ de bataille que le temps de combattre ne soit passé, afin de recevoir les glorieux fruits de vos efforts. Au reste, vos ennemis diminueront dès cette vie ; la puissance de ceux qui vous attaquent s'affaiblira. En même temps l'assistance de ma grâce et votre assiduité à combattre fortifieront votre volonté, et bientôt un souffle de votre bouche effacera ce qu'autrefois le travail de la lime ne pouvait détruire qu'avec des peines incroyables.

Enfin, pour ce qui regarde vos fautes, souvenez-vous toujours de cette règle : quelque lourdes et quelque fréquentes qu'elles soient, ayez aussitôt recours à moi ;

prosternez-vous à mes pieds, pleurez et gémissiez en ma présence ; ne croyez jamais pouvoir vous relever qu'en vous appuyant sur moi ; et, en prenant de nouveau la résolution de vous amender et de ne plus commettre cette faute à l'avenir, ne mettez votre confiance qu'en ma grâce. Sans doute il faut une malice diabolique pour ne vouloir pas demeurer dans le bien, et pour se plaire à vivre dans le péché. C'est là une chose abominable et sans excuse, et ceux qui agissent de la sorte se rendent indignes de pardon et s'engagent dans une damnation effroyable. Mais je connais aussi la fragilité humaine et la vôtre en particulier ; je sais avec quelle facilité l'homme, par suite de sa faiblesse, succombe à une tentation. Je ne désire de vous que de la bonne volonté ; vous ne sauriez, en effet, m'offrir rien de plus précieux. Ainsi lorsque les forces, le pouvoir ou le temps vous manquent pour faire quelque bonne œuvre, n'en perdez pas courage ; car alors je suis satisfait de votre seule bonne volonté. Conservez-la toujours au fond du cœur ; par elle vous suppléerez à tout, vous remédieriez à tout, toutes les fois que vous ne pourrez rien de plus. Lorsque vous pensez être loin de moi, c'est alors que je suis plus près de vous. Ainsi, ma fille, aussitôt que votre conscience vous reproche quelque faute, ayez recours à moi, reconnaissez hautement que vous êtes coupable, et plaignez-vous à moi de vous-même. Il n'y aura pas d'intervalle entre votre repentir et l'assurance du pardon que vous attendez de moi. Pourquoi différeriez-vous de revenir à moi, ô mon épouse ? C'est en vous approchant de moi, et non pas en fuyant que vous trouverez le salut. M'avez-vous plus grièvement offensé, êtes-vous tombée plus souvent que de coutume, vous trouvez-vous plus éloignée que jamais du chemin de la vertu ? C'est alors qu'il faut redoubler vos cris, vos gémissements et vos larmes, et si vous désirez obtenir le pardon de vos offenses et ressentir les effets de ma protection, il faut

que cette grâce que vous attendez de moi soit la matière continuelle de vos soupirs.

Résistez aux tentations sans vous lasser, et empêchez de tout votre pouvoir qu'elles vous surmontent et vous réduisent en servitude. Tant que vous combattrez et que vous opposerez de la résistance, vous ne serez pas vaincue. Je ne vous imputerai pas tout ce que vous ressentez, ni ce que vous souffrez par violence, pourvu, comme je l'ai déjà dit, que vous le subissiez malgré vous et que vous y résistiez de toutes vos forces. En effet, ce n'est pas du sentiment qui peut être excité en vous, mais de votre seul consentement que je vous demanderai compte. Le sentiment est dans la chair, le consentement seul passe jusque dans la volonté. Le démon peut faire violence à la chair et aux sens, mais la volonté ne peut être forcée à consentir.

Il faut distinguer deux choses dans la tentation : premièrement, les péchés auxquels elle vous porte ; bien loin d'y consentir, vous êtes obligée d'y résister de tout votre pouvoir ; secondement, la peine, l'affliction, le tourment produit par la lutte ; et ces impressions, il faut les souffrir avec calme, aussi longtemps qu'il me plaira de prolonger l'épreuve. Car bien loin de résister à mes volontés, vous êtes obligée de vous y soumettre, et vous ne devez user de résistance que pour vous opposer aux suggestions de la tentation.

Je sais, ma fille, ce que vous vous dites en vous-même, et je n'ignore pas ce que vous souffrez et de quoi votre cœur s'afflige. Je le dirai donc, puisque vous avez honte de le dire vous-même, afin que vous attendiez de moi avec une pleine confiance le remède et la consolation que vous pouvez espérer. Les tentations de la chair vous donnent beaucoup de peine non seulement tous les jours, mais presque à chaque instant. Oui, il est extrê-

mement douloureux pour vous d'avoir à résister continuellement à de tels assauts ; mais il vous est impossible d'y échapper sans combattre.

Même après avoir longtemps combattu, vous vous figurez qu'il est très difficile d'en sortir sans blessure. Votre ennemi, dites-vous, est un ennemi domestique : bien loin de pouvoir l'anéantir, vous êtes contrainte de le nourrir, et vous le portez partout avec vous. Ses armes, ajoutez-vous, sont aussi différentes que ses attaques sont multipliées et ses assauts violents. Tantôt vous sentez, dans votre chair, des mouvements, des ardeurs, des troubles qui tiennent quelque chose des fureurs de l'enfer. Tantôt ce sont des fantômes, des imaginations, des délectations presque forcées qui assiègent la plupart de vos sens. Quelquefois l'instabilité de votre cœur est si grande et votre fermeté si peu assurée qu'au moment même où vous vous préparez à une résistance généreuse, vous vous trouvez emportée tout de nouveau hors de vous-même, et, comme si vous ne vous souveniez plus de ce que vous êtes, vous pensez à des choses que vous venez de repousser avec horreur. Qui donc, demandez-vous, échappera à tant de dangers ? qui sortira, sans péché, d'un combat si périlleux et si terrible ? Ma fille, l'homme qui est humble et qui est armé de la bonne volonté : car il n'y a pas de violence qui puisse forcer et contraindre la bonne volonté. Quelques mouvements que vous sentiez dans la chair, la chasteté ne peut être souillée que par le consentement du cœur, et tous ces mouvements involontaires ne vous seront pas imputés à péché. Tout ce qui est péché doit être volontaire ; il n'y a de péché qu'à cette condition. Ainsi quelque violentes que soient les tentations qui vous pressent, quelque plongée que vous soyez dans la chair, quels que soient les assauts que vous livrent les sens, quelque plaisir sensuel que vous éprouviez, pourvu que la partie supérieure de vous-même où résident la raison

et la volonté ne consentent pas à ce qui se passe dans la partie inférieure, rien de tout cela ne vous fera perdre ma grâce. Faites paraître par vos cris et par des termes qui expriment l'aversion de votre âme, que ces honteuses imaginations vous sont odieuses, que vous les détestez dans le fond de votre cœur, que vous les avez même en exécration. Tournez-vous vers moi avec toute la ferveur dont vous êtes capable ; répétez souvent cette courte prière : *Aidez-moi, mon Dieu ; miséricordieux Jésus, secourez-moi ; je ne veux pas consentir à toutes ces abominations.*

Si après cela, la tempête ne s'apaise point, n'en perdez pas courage ; mais contraignez le démon de sortir par la même porte par laquelle il est entré, et d'emporter encore avec lui le mal et les impuretés qu'il a rencontrés chez vous, de telle sorte que ses efforts retombent sur lui-même, et qu'ils n'aient d'autre résultat que de vous laisser dans une plus grande pureté. C'est ce qui arrivera infailliblement, si vous vous abaissez profondément dans la connaissance de vous-même et si vous m'invoquez avec une confiance entière et une grande humilité, sans vous épargner et sans cesser de poursuivre vos ennemis à outrance.

Toutes les fois que vous sentirez en vous-même le penchant qui vous incline au mal, envisagez aussitôt votre néant et votre impuissance ; ayez recours à moi de tout votre cœur ; ne cherchez pas de refuge ou d'abri ailleurs que dans mes plaies qui sont la terreur et l'effroi de l'ancien ennemi ; ce remède est le plus efficace contre toutes les tentations.

Croyez-moi, ma fille, ne vous troublez pas de ce qui se passe dans la chair et dans les sens, dans la pensée et dans l'imagination, si la partie supérieure y résiste. Car dès lors que la volonté ne se détermine point par son choix et sa délibération à ce que vous ressentez en vous-même, vous conservez toujours mon amour et ma

grâce. Cette gêne, dont votre cœur est tourmenté dans le combat, est une preuve que vous ne donnez pas un plein consentement à la tentation, et cette pensée doit vous consoler. Évidemment si vous consentiez à toutes ces choses, si vous les sentiez volontairement, si vous vous déterminiez à vous entretenir avec les pensées que le démon vous inspire, il n'y aurait plus de lutte dans votre cœur, et au lieu de ces inquiétudes et de ces déchirements, vous éprouveriez cette fausse paix qui accompagne l'acquiescement à la tentation.

Écoutez, ma fille, cet exemple que je vous donne pour votre consolation. Je suppose un homme qui, attaqué par son ennemi, se voit saisi de force, étroitement garrotté, maltraité rudement et accablé de coups. Bien qu'une violence étrange, en lui ôtant le libre usage de ses membres, le mette hors d'état de se défendre, si toutefois il ne s'abandonne point à la merci de son ennemi, et si au lieu de reconnaître qu'il est captif, il résiste autant qu'il lui est possible, on ne peut pas dire pour cela qu'il soit vaincu. Ainsi, dans vos tentations, je ne vous regarderai pas comme vaincue par la chair ou par le démon, si vous n'y consentez pas, et si vous ne cessez d'y résister. Votre nature vous oblige à sentir en vous-même plusieurs choses, mais votre devoir est seulement de ne pas y consentir, c'est-à-dire, de ne pas les sentir volontairement.

Il est fâcheux, dites-vous, d'être sans cesse en guerre et de combattre toujours ; il est fâcheux de se refuser à soi-même la jouissance de ce que l'on désire, de s'interdire la pensée de ce que l'on aime, et de courir après les choses pour lesquelles on n'éprouve que du dégoût. N'oubliez pas, ma fille, que vous êtes composée de chair et d'esprit ; voilà la source de la diversité de vos désirs, car ce qui est agréable au corps est insupportable à l'âme. Si la chair ne peut qu'avec beaucoup de peine se faire violence à elle-même, s'il lui est impossible de se

hair, qu'alors l'esprit se serve du pouvoir qu'il a sur elle ; qu'il entre dans l'exercice de sa domination, qu'il use absolument de ses droits en qualité de souverain ; qu'il ne répugne point à vaincre son ennemie, à réprimer ses mouvements et à la tenir sous le joug. À force de vous faire la guerre, ce qui d'abord vous paraissait difficile, deviendra supportable et aisé. Plus vous résisterez à l'ennemi, plus vous acquerrez de force, et plus il s'affaiblira ; ne savez-vous pas que le royaume du ciel souffre violence, et qu'il faut s'en faire une très grande à soi-même pour s'assurer cette conquête. Combattez donc généreusement, et souvenez-vous que vous combattrez toujours avec d'autant moins de fatigue que vous aurez déployé plus de constance et de vigueur dans la lutte. Et puis la tentation et le combat ne dureront pas toujours. La couronne vous sera donnée, si vous remportez la victoire ; et vous la conserverez pendant toute l'éternité. Cette couronne qui vous est destinée sera d'autant plus glorieuse que le combat dont elle sera la récompense aura été plus rude et plus opiniâtre. Ainsi vous aurez une récompense double pour avoir été victorieuse de la tentation ; vous n'en receviez qu'une toute simple, si vous n'aviez pas été tentée.

Remarquez encore que vous deviendrez plus pure par l'exercice et la fatigue que vous aura occasionnés la tentation. Il est vrai que, dans ces combats, surtout lorsque la tentation sévit avec violence dans la chair, on commet ordinairement plusieurs péchés, qui sont comme des blessures légères que reçoivent les combattants ; mais la peine que l'on souffre en résistant efface la peine due à ces fautes vénielles. La charité même par laquelle vous combattez pour la justice, cette charité qui repousse les coups mortels de l'antique serpent, cette charité, dis-je, qui embrasse le parti de la vertu contre le vice, ne guérit pas seulement ces petites blessures, mais

elle en fait le sujet de vos mérites et de votre gloire, lorsqu'enfin votre victoire est décidée. Ainsi un soldat victorieux montre ses cicatrices avec orgueil ; elles sont autant de marques glorieuses de l'acharnement avec lequel il a soutenu la lutte. Ne vous effrayez donc pas, ma fille, de la longueur du combat, et ne concevez pas d'inquiétude de la persistance de la tentation ; seulement ne relâchez rien de votre constance et de votre vigueur. Ne vous étonnez pas, si vous ne parvenez point à dompter tellement la sensualité qu'elle soit tout à fait soumise à la raison ; mais résistez toujours, mais ne lui cédez jamais ; ne faites jamais de paix avec elle. Ces luttes et ces combats vous tiendront lieu de victoire. Car la vertu ne consiste pas seulement à vaincre le mal, mais encore à lui résister de toutes ses forces. Quelquefois même il est plus utile et plus glorieux de demeurer ferme dans le combat, de soutenir avec constance les assauts de l'ennemi, de supporter longtemps les travaux et les incommodités de la guerre, que de vaincre si promptement, surtout lorsque la lutte se prolonge, non par votre négligence et votre lâcheté, mais par l'ordre seul de ma Providence, qui a toujours soin de vouloir ce qui vous est plus avantageux. Car je suis juste et sage ; je pèse exactement le travail et la vertu de mes soldats, et je fais plus de cas de leur volonté que de leur pouvoir. C'est en effet de moi seul que vous avez le pouvoir de vaincre, tandis que vous ne pouvez en avoir la volonté sans que le libre arbitre y coopère, quoiqu'il n'agisse pas sans ma grâce. Ainsi bien que, dans l'un comme dans l'autre, le concours de ma grâce soit absolument nécessaire, cependant il se trouve plus de votre libre arbitre dans la volonté que vous avez de faire le bien, qu'il ne s'en trouve dans la puissance qui vous est donnée de l'opérer ; et, pour cette raison, j'estime plus ce que vous voulez que ce que vous pouvez.

Il est donc juste qu'ayant longtemps combattu, et avec beaucoup de peine, vous receviez une récompense proportionnée à vos travaux, non seulement en l'autre vie, mais encore dès celle-ci, où j'entends vous donner grâce pour grâce.



## CHAPITRE VII

### IL FAUT FUIR CE QUI EST OCCASION DE TENTATION.

**V**ILLEZ attentivement sur vous-même, pour n'être pas à vous-même une source de tentations et une pierre de scandale. Prenez garde de fortifier votre ennemi en lui fournissant les occasions de vous perdre. Dans ce but, évitez tout ce qui provoque les tentations ; ne donnez pas à vos sens toute la liberté qu'ils réclament. Renoncez aux familiarités et aux amitiés particulières avec les personnes de l'un et l'autre sexe. Le démon vous cache souvent ce piège sous les apparences de la dévotion et d'un amour spirituel. Mais ces sortes d'amitiés suscitent d'ordinaire des tentations fâcheuses, comme de soupçons, d'inquiétudes, de distractions, d'impatience et de jalousie. Si l'ennemi était à votre porte pour vous ôter la vie, l'introduiriez-vous dans votre maison ? ne lui en disputeriez-vous pas l'entrée ? ne lui opposeriez-vous pas une vigoureuse résistance ? et lorsque des images, des pensées, des affections naturelles ou coupables cherchent à s'insinuer dans votre cœur, vous pourriez le souffrir ! Oh ! gardez-vous bien de les admettre ; repoussez-les avec vigueur et exécution, et ne me chassez pas pour les introduire. Tournez votre cœur vers moi, et si vous sentez quelque révolte dans votre chair, détournez-en votre pensée.

Corrigez les insolences de la chair, et réprimez ses fougues par la pratique de l'abstinence, ne mangeant et ne buvant qu'avec beaucoup de sobriété. Fuyez les lieux et les personnes qui seraient pour vous des occasions de m'offenser : tout ce qui serait capable de vous porter au péché, retranchez-le. Surtout ne permettez pas que vos membres deviennent par votre propre trahison des armes d'iniquités, et ne vous en servez pas pour vous perdre. Tenez plutôt votre corps sous une discipline si

étroite et dans une si parfaite modestie, que par l'amour de la pudeur et de la chasteté, vous n'osiez pas même voir ou toucher la nudité de vos pieds et de vos mains. Enfin repoussez les mauvaises pensées par de saintes méditations, et par le souvenir de ma vie et de ma Passion : c'est ainsi que l'on repousse un clou par un autre clou. La pensée de mes tourments et de mes plaies donne à l'âme une force merveilleuse. Car si j'ai attaché à des herbes, à des pierres et à des racines, la vertu de guérir les maux du corps, quelle efficacité, dites-moi, n'ai-je pas dû donner à mes plaies et à mes souffrances pour éloigner les maladies spirituelles, pour guérir les âmes et les sanctifier !



## CHAPITRE VIII

### COMMENT IL FAUT VAINCRE LES TENTATIONS DE L'ESPRIT



'IL s'élève dans votre esprit de mauvaises pensées ou des imaginations contre moi ou contre mes Saints, ou bien s'il survient en vous des mouvements d'infidélité et de blasphème, vous ne devez ni vous en troubler, ni vous abattre, pourvu que, de propos délibéré, vous n'y donniez pas de consentement. Il ne faut pas même vous préoccuper de la confession de semblables choses : car toutes ces misères vous affligent et vous déplaisent ; vous les souffrez plutôt malgré vous que vous ne les admettez par un agrément volontaire. Une bonne âme ne doit pas les craindre, ni s'en confesser, c'est comme de la boue qui tombe sur elle sans qu'elle le veuille, et non pas des souillures qui proviennent d'elle. Une âme dévote est quelquefois poursuivie de ces pensées importunes ; elle ressent une affliction extrême, quand elle se voit obsédée de ces imaginations détestables qui feraient horreur aux plus grands pécheurs. Considérez alors que cette affliction vous est utile, et qu'elle vous arrive plutôt pour vous purifier que pour vous faire contracter quelque souillure. Car le démon, voyant que vous vous détachez de toute sorte d'objets pour ne vous attacher qu'à moi seul, se sert malicieusement de ces artifices, afin de troubler votre paix et de vous empêcher de vous unir à moi. Aussi dans les fêtes les plus solennelles, lorsque vous vous appliquez avec plus d'ardeur aux exercices de piété, et que vous vous efforcez de vous unir plus étroitement à moi, ces pensées deviennent plus importunes et redoublent de fureur ; le démon les fait naître dans votre esprit : la crainte excessive que vous en avez les provoque, et vous prédispose à recevoir les impressions de toutes ces images fâcheuses.

Un autre motif qui porte le démon à jeter en vous toutes ces pensées, c'est qu'il veut vous détourner des délices de mon amour par la résistance que vous opposez à ces tentations. Il cherche à vous consterner, afin de vous ôter la hardiesse de vous approcher de moi. Il se plaît à vous inquiéter, à vous embarrasser de scrupules et à troubler votre repos. Ne vous arrêtez pas à la considération de ces objets ; ne répondez pas à ces suggestions, ne les craignez pas, ne vous y opposez pas avec effort. Au contraire, persévérez constamment dans votre dévotion, comme si rien ne fut venu dans votre esprit ; méprisez toutes ces distractions ; ne luttez pas plus avec elles qu'avec des chiens à l'attache qui aboieraient après vous ; ne vous en souciez pas plus que du souffle irrité d'une oie qui fait mine de vous poursuivre. Par là vous échapperez facilement aux pièges de l'ennemi, et ses images s'évanouiront bientôt d'elles-mêmes ; elles s'imprimeraient au contraire de plus en plus dans votre esprit et vous jetteraient dans un plus grand trouble, si vous vous arrêtiez à les considérer de près, à les écouter, à les craindre, à disputer avec elles et à les repousser par des efforts violents. Ce n'est point en les combattant qu'on les surmonte ; on en triomphe par le mépris.

Prenez garde aussi que la tentation ne vous abatte par son importunité et par l'ennui que produit une longue résistance. Le démon se sert de cet artifice pour vaincre par la continuité de la tentation ceux qu'il n'a pu surprendre par ses ruses, ni attirer par l'amorce du plaisir.

En cette occasion vous avez besoin de longanimité et d'une patience persévérante. Car, si d'une part vous êtes obligée de détester les pensées de blasphème que le démon vous suggère, d'une autre, l'affliction que je permets, l'ordre de ma Providence qui veut que vous éprouviez ces peines spirituelles, et l'ennui que vous

avez à combattre la tentation, ne doivent pas vous déplaire, et au lieu d'en recevoir une si grande aversion, vous devez supporter tout cela pour l'amour de moi avec patience et sans murmure.

Au reste, vous n'ignorez pas que les tentations charnelles, comme les tentations de gourmandise et d'impureté, se surmontent plutôt par la fuite que par le combat ; mais les tentations de l'esprit ne peuvent être vaincues que par une forte résistance et par les actes des vertus opposées. Ainsi tant que vous éviterez les occasions de vous humilier, votre orgueil ne perdra rien de sa force, et vous ne triompherez jamais de ce vice qui fuit les humiliations, aussi longtemps que vous craindrez d'être tentée. Il faut faire de puissants efforts pour le vaincre, et vous ne le vaincrez qu'en vous humiliant. Il en est de même de l'envie ; vous ne la surmonterez que si vous faites promptement le contraire de ce qu'elle vous inspire, c'est-à-dire, si vous parlez à votre frère, si vous lui rendez service, si vous vous humiliez devant lui. Enfin vous dompterez la paresse, non par l'aversion du travail, non en vous dispensant des devoirs qui concernent le culte divin, non en évitant les commandements de vos supérieurs lorsqu'ils pourraient vous appliquer au travail, mais en vous excitant à accomplir généreusement toute sorte de bonnes œuvres.



## CHAPITRE IX

### IL FAUT SE PRÉMUNIR CONTRE L'ENVIE.

**S**VITEZ avec grand soin le péché d'envie ! C'est l'envie qui vous rendrait moins favorable au prochain, qui vous porterait à en avoir moins d'estime, à vous préférer à lui, à lui causer quelque déplaisir, à vous attrister de ses avantages, des honneurs qu'on lui rend, des louanges qu'on lui donne, de son avancement spirituel, lorsqu'il vous est préféré en quelqu'une de ces choses.

Pour vaincre cette tentation, ma fille, parlez à votre prochain avec plus d'affabilité, et joignez les bons offices à la douceur et à la civilité de vos paroles. Ne parlez jamais de lui en son absence, et ne souffrez pas que l'on en parle jamais devant vous d'une manière défavorable. Réglez vos gestes, vos paroles et vos actions, de telle sorte qu'on n'y découvre rien qui ait même la moindre apparence d'envie, ou qui soit le fruit de cette malheureuse racine.



## CHAPITRE X

### IL FAUT ÉVITER LA SINGULARITÉ.

**N'**APPORTEZ pas dans la conversation un visage triste, et qui accuse au dehors l'agitation de votre âme ; qu'il exprime, au contraire, la joie et la tranquillité de votre esprit, afin de n'être à charge à personne.

Évitez la singularité dans les cérémonies, dans les pratiques et les signes extérieurs de dévotion, qui ne demandent pour témoins que les yeux de Dieu. Mais lorsqu'il s'agira des choses que votre caractère de chrétienne et la sainteté de votre état exigent de vous, que vous êtes tenue de pratiquer sous peine de péché, ou qui sont nécessaires pour acquérir les vertus, oh ! dans ces occasions, ne craignez pas de paraître singulière. Si d'autres méprisent ces pratiques au détriment de leur salut, vous ne les imitez pas. Supportez plutôt humblement et avec patience leurs railleries : embrassez ouvertement le parti de la vertu, et ayez plus d'égard à votre sanctification et à mon bon plaisir qu'à toute autre considération.



## CHAPITRE XI

### DU CULTE ET DE LA DÉVOTION ENVERS LA MÈRE DE DIEU



AYEZ une profonde vénération et une dévotion toute particulière pour ma Mère ; honorez-la par de pieuses et de fréquentes prières ; imitez surtout la sainteté de sa vie et les exemples de vertu qu'elle vous a laissés. Je l'ai donnée au monde comme un modèle de perfection, d'innocence et de pureté ; comme une avocate puissante et une protectrice assurée. Elle est pour tous les malheureux, un asile et un lieu de refuge : tous peuvent recourir à elle sans crainte et s'en approcher avec une entière confiance. C'est pour cela que je l'ai douée d'une si grande douceur, d'une miséricorde si rare, d'une clémence et d'une bonté si extraordinaire. Elle ne rebute personne, elle se donne à tous, elle ouvre à tous le sein de sa tendresse maternelle ; et jamais elle ne souffre que celui qui l'approche s'éloigne d'elle sans joie et sans consolation. J'ai mis en elle tant de grâces et des attraits si doux qu'elle est aimable aux pécheurs même les plus désespérés et les plus obstinés dans le mal ; et je l'ai choisie comme un hameçon et un puissant appât pour prendre ces âmes criminelles. Les grands pécheurs rompent d'ordinaire mes autres filets, et je ne trouve guère de moyen plus efficace pour les attirer à moi et amollir leurs cœurs, que de leur inspirer des sentiments d'amour et de respect envers ma très sainte Mère. J'excite en ces âmes rebelles, toujours si dures pour moi, des mouvements de tendresse et de confiance qui les portent à l'invoquer, et bientôt je les trouve plus aptes à recevoir ma grâce et une lumière plus grande. C'est ainsi que je les dispose à corriger leurs mauvaises mœurs, et souvent ils en viennent à mener une vie très sainte et très parfaite.

Implorez donc tous les jours l'assistance de ma Mère, afin que, par son entremise, je vous enrichisse de mes grâces et que j'augmente en vous mon amour. Car je lui ai laissé la distribution des trésors de ma miséricorde, lorsqu'en la personne de saint Jean je lui ai recommandé tous mes enfants, mais particulièrement les pécheurs pour qui je souffrais en ce moment. Elle ne l'ignore pas ; aussi se montre-t-elle si empressée et si attentive à accomplir mes volontés, qu'elle ne laisse périr, autant qu'il est en elle, aucun de ceux que j'ai placés sous sa protection, surtout s'ils sont fidèles à implorer son intercession, et qu'elle s'efforce, par tous les moyens possibles, de procurer leur réconciliation avec moi.

Ne conviendrez-vous pas, ma fille, que j'ai fait un bon choix en la chargeant de ce ministère ? Aurais-je pu trouver une personne plus propre à cet emploi ? Ceux qui gémissent sous la pesanteur de leurs péchés, ceux qui sont accablés de tristesse et dénués de toute consolation, peuvent-ils désirer auprès de moi un médiateur qui leur soit plus fidèle, qui les reçoive avec plus de bienveillance, qui me les présente avec plus d'amour que cette Vierge très humble, très miséricordieuse, très clémente et très aimable ; qui répand sur les autres, par un excès de plénitude, la compassion et la douceur ; qui est revêtue d'un pouvoir immense ; qui m'est si agréable, et qui, étant ma Mère, est la mère de celui qu'elle a mission de fléchir.

Oh ! qu'ils se trompent grossièrement, et qu'ils sont ingénieux à trouver les moyens de s'endurcir dans le mal et de se perdre sans ressource, ceux qui ne parlent pas avec respect de cette trésorière de mes grâces, et qui refusent de la reconnaître pour leur avocate auprès de moi, comme je suis leur avocat auprès de mon Père ! En se mettant mal avec celle dont les prières ont si souvent

arrêté mon bras et forcé ma miséricorde, ne se précipitent-ils pas en enfer par la voie la plus courte ? N'ayant personne auprès de moi qui s'interpose pour eux et qui retienne ma main, quand elle sera étendue pour frapper, pensent-ils se soustraire à mes coups ? Mais quel châtiement plus terrible puis-je infliger aux pécheurs, que de ne pas les châtier en ce monde comme mes enfants, et de les livrer à leur sens réprouvé comme mes ennemis, afin qu'étant frappés d'aveuglement, ils ne voient pas le chemin qu'ils tiennent, jusqu'à ce qu'ils se trouvent enveloppés des ténèbres éternelles, et plongés dans des douleurs qui ne finiront jamais.

Je vous donne ces instructions comme à ma fidèle épouse, afin que jamais vous ne vous sépariez des enseignements et de la tradition de mon Église, qui est régie par mon esprit. Ne vous laissez donc pas surprendre par ces faux docteurs que le démon séduit et aveugle, et qui, par une usurpation criminelle, se sont donné à eux-mêmes le nom d'*Évangéliques*.



## CHAPITRE XII

### DE LA DÉVOTION SENSIBLE

 I vous n'éprouvez pas une dévotion sensible, n'en soyez ni plus triste, ni plus abattue ; mais au milieu des plus grandes aridités, animez-vous d'un nouveau courage, et accomplissez, d'un cœur généreux et dans la mesure de vos lumières, ce qui peut tourner à ma gloire.

Il en est qui répandent des larmes et qui semblent être touchés d'une dévotion ou d'une consolation purement spirituelle. Mais cette dévotion n'est souvent que l'effet naturel d'une tendresse de cœur assez ordinaire aux femmes et à tous ceux qui, par le tempérament, sont portés à la compassion. Elle ne rend pas la vie plus sainte, et elle se rencontre quelquefois avec le péché mortel. N'y mettez donc pas votre confiance, puisqu'elle ne sanctifie pas ceux qui la ressentent.

Ne voit-on pas des personnes pleurer amèrement la mort d'un homme de cœur, au récit de ses belles et généreuses actions, bien que cet homme illustre ait été un païen et un infidèle ? Ne les voit-on pas pleurer avec la même facilité, lorsqu'elles lisent la séparation ou la mort de deux personnes qui s'aimaient passionnément ? Faut-il donc s'étonner si elles ne peuvent retenir leurs larmes, à l'occasion du culte qu'elles me rendent ? Car, soit que ces larmes proviennent d'un sentiment de compassion à la vue de tout ce que j'ai souffert, soit qu'elles proviennent d'un sentiment de joie à la pensée de ce qui procure mon honneur et ma gloire, il est certain qu'une émotion du cœur purement naturelle en est la source, et qu'elles n'ont ni mérite, ni efficace, puisque ceux qui les répandent ne font pas ma volonté.

Si donc vous ne goûtez pas les douceurs de cette sorte de dévotion, appliquez-vous à en acquérir une

autre qui est véritable, c'est-à-dire, cette volonté prompte et raisonnable qui vous porte aux choses qui regardent mon culte, mon bon plaisir et ma gloire. Quant à la dévotion sensible, ne vous en mettez pas beaucoup en peine ; cependant lorsque vous n'en goûterez plus les douceurs, vous pouvez chercher en vous-même la cause de cette privation. Vous découvrirez quelquefois que cet état est l'effet d'une vie moins régulière, de la dissipation de l'esprit, d'un amour désordonné ou d'une joie excessive. Peut-être aussi êtes-vous privée de ces saintes délices, parce que vous vous êtes trop occupée des choses de la terre, ou à cause de votre orgueil, ou à cause d'une trop grande recherche de vous-même, ou à cause de quelque autre souillure. Dans tous les cas, au lieu de pleurer la perte de cette dévotion sensible, déplorez la cause de votre aridité, et gémissiez plutôt pour les péchés qui vous réduisent à cet état, que pour l'absence de vos premières consolations.

Au milieu de ces sécheresses, unissez-vous à moi ; attachez-vous à votre Sauveur par une volonté généreuse et par un esprit parfaitement dégagé de la recherche de tout intérêt propre. Saisissez fidèlement toutes les occasions d'accomplir ce qui m'est agréable : n'omettez rien du bien que vous avez coutume de faire ; n'abandonnez aucun de vos saints exercices ; demeurez avec patience dans ce délaissement, et attendez sans inquiétude, avec une résignation parfaite à l'ordre de ma Providence, le terme de cette épreuve.

S'il s'élève soudain dans l'homme extérieur, dans la partie sensible, quelque mouvement peu convenable, ou bien si vous sentez en vous-même quelque trouble et quelque tristesse, ou bien encore si vous vous trouvez dans un accablement, dans des résistances, dans des pensées de murmure qui vous obsèdent, au moins que l'homme intérieur et raisonnable me soit soumis, qu'il

demeure dans la paix et le calme, et qu'il se soumette à ma volonté avec amour.



## CHAPITRE XIII

### COMMENT IL FAUT S'APPROCHER DE LA SAINTE EUCHARISTIE

**L**ORSQUE vous devez vous approcher de ma Table sainte, ma fille, si vous n'éprouvez pas les douceurs d'une dévotion sensible, si même vous êtes comme assiégée de diverses tentations qui vous font horreur et qui jettent le trouble dans votre esprit, n'en perdez pas courage. Cette dévotion sensible n'est pas nécessaire : il suffit que vous vous attachiez à moi par le culte de volonté, que vous ayez une foi vive en mon Sacrement, et que, malgré toutes ces pensées qui vous portent au blasphème et qui semblent vous accabler, vous lui rendiez l'hommage d'une vénération profonde, sans aucun égard à l'impression sensible de votre cœur, et sans vous inquiéter des sentiments qui s'y élèvent. C'est assez que vous ayez cette dévotion qui rend votre volonté toujours prête à m'obéir, à m'honorer, à me rendre grâces, et à se soumettre à moi, selon toute l'étendue de mon bon plaisir.

Si vous avez, ma fille, cette dévotion que la volonté raisonnable vous commande, si vous concevez une extrême douleur de vos péchés, si vous formez une résolution ferme et constante de ne plus m'offenser à l'avenir, mais plutôt de satisfaire, de tout votre pouvoir, à ce que je demande de vous, approchez, approchez avec confiance de cet auguste Sacrement. Car ce n'est pas en vous éloignant de moi, mais en me recevant dans votre cœur, que vous obtiendrez la dévotion de volonté, et même la dévotion sensible, ma vertu et ma grâce.

Plus vous vous trouvez triste et désolée, dans le temps même que vous vous disposez à la confession et à la communion, plus vous devez apporter de soin et d'empressement à vous approcher de moi, pourvu que votre conscience soit nette, et que vous ayez cette bonne

volonté dont je vous ai parlé plus haut. En surmontant votre répugnance, vous deviendrez plus forte, plus fervente, plus ferme qu'auparavant.

Si, dans le temps même que vous communiez, vous vous trouvez saisie d'horreur et de crainte, si vous ne pouvez prendre ou consommer la sainte hostie aussitôt, ou si vous sentez une amertume pareille à celle du fiel, ne vous en tourmenterez pas. Ce ne sont pas là des signes infaillibles que vous vous soyez approchée de moi avec indignité. Il faut plutôt attribuer tout cela à une certaine faiblesse et à la crainte continuelle dans laquelle vous vivez. L'imagination est beaucoup plus vive dans les femmes que dans les hommes, et vous n'éprouvez tous ces troubles que parce que vous craignez de les éprouver. Si vous n'aviez pas cette imagination si prompte à s'alarmer, vous seriez exempte de ces difficultés et de ces peines d'esprit. Sans doute il me serait facile de vous en délivrer : mais je permets que vous en soyez tourmentée, parce qu'il faut vous retenir dans l'humilité, et vous empêcher de tomber dans l'orgueil, qui est le vice auquel les femmes sont plus ordinairement sujettes.

Montrez-vous plus généreuse, et armez-vous d'une constance plus mâle et plus virile. Dépouillez-vous de toutes ces petitesse ; méprisez toutes ces pensées extravagantes qui troublent votre imagination, et vous élevant à moi avec un intérieur tranquille, ne regardez que moi dans mon Sacrement ; n'y désirez que moi ; n'y cherchez que moi : ne songez plus qu'au bonheur de me recevoir, et alors vous reconnaîtrez que je suis le plus doux et le plus fidèle de vos amis, que vous n'avez pas d'autre protecteur, d'autre libérateur, d'autre rédempteur, d'autre sauveur que moi.

Pour augmenter encore votre vénération et votre respect, et pour enflammer davantage votre amour, considérez que dans ce Sacrement, mon corps vous est donné

sous les apparences du pain ; oui, le même corps glorieux que j'ai maintenant dans la ciel, et non pas un autre qui lui serait semblable : oui, mon corps ; un corps vivant et animé, un corps rempli de grâces et de vertus, un corps et une âme à qui le Verbe, c'est-à-dire la seconde personne de la Sainte Trinité, est uni ; de qui le Père et le Saint-Esprit sont inséparables. Ainsi la Trinité tout entière se trouve dans l'Eucharistie avec autant de vérité que dans la ciel, bien qu'ici elle soit cachée sous le voile du Sacrement. Il faut dire la même chose de l'espece du vin, que l'Évangile appelle le calice du Seigneur.

Voyez donc avec quel zèle et quelle ardeur vous devez vous approcher de ce Sacrement ! Vous avez le bonheur de m'y posséder, moi qui suis le consommateur de votre salut et l'auteur de votre félicité. La crainte et le respect auraient pu vous tenir éloignée de moi ; mais je vous ai fait un commandement de vous présenter à cette Table divine, et de me recevoir en vous souvenant de moi. N'ai-je pas dit que je ferai mes délices de converser avec les enfants des hommes, et que toute ma joie serait de les combler de mes bienfaits ? N'ai-je pas dit aussi que je frappais à la porte de votre cœur, afin qu'y étant entré, je prisse mon repas avec vous, et que vos fussiez rassasiée de moi-même ?

Quel peut être mon dessein dans toutes ces inventions de mon amour ? C'est de vous inspirer une ferme espérance, une sainte confiance, un ardent désir de vous approcher de moi ; et il ne faut pas que ce qui se passe en vous sans votre consentement, et par conséquent sans péché, vous éloigne d'un Sacrement si nécessaire, et vous prive des biens infinis qui en sont les fruits.



## CHAPITRE XIV

### DE LA DISCRÉTION



QUE tous vos exercices ne soient pas moins accompagnés de discrétion que d'humilité. Sans la conduite de ces deux vertus, qui nous font agir dans la mesure nécessaire, vous vous feriez tort à vous-même. Vous pratiqueriez certaines œuvres extérieures et corporelles, et vous vous priveriez des biens de l'esprit, qui sont les plus précieux de tous ; vous quitteriez les plus solides pour vous attacher aux moins considérables ; enfin il y aurait danger, en voulant pratiquer telle ou telle vertu, de blesser la charité en quelque chose.

Tenez compte aussi de la faiblesse de votre corps et mesurez vos forces ; ne les épuisez pas. Pour les ménager avec discrétion, prenez conseil d'un directeur qui me craigne ou de votre supérieur. Ne formez aucun dessein, ne faites aucun changement dans vos exercices, soit pour y ajouter, soit pour en diminuer quelque chose, sans son avis et sa volonté expresse. Si votre supérieur, qui tient ma place auprès de vous et qui prend soin de votre âme, vous défend le jeûne ou quelque autre sainte pratique, à moins qu'il n'y eût dans ce qu'il vous prescrirait un péché manifeste, obéissez-lui ponctuellement. Persuadez-vous qu'ayant une parfaite connaissance de ce qui vous concerne, il juge avec certitude de ce qui est nuisible ou nécessaire à votre salut. Ainsi, ma fille, quand même il vous commanderait de manger huit fois le jour, si vous le faites par obéissance, vous ne m'offensez pas. Ne laissez pourtant pas d'avoir la volonté de jeûner, au cas où il vous fût permis de suivre en cela votre attrait. D'ailleurs si vous mangez par obéissance, vous serez récompensée doublement ; au lieu qu'en jeûnant, vous ne recevriez de moi qu'une

récompense toute simple. Car la volonté de jeûner et le fruit de cette bonne volonté ne perd rien de son mérite, quand vous ne mangez que par un motif d'obéissance ; et puisque, si vous ne jeûnez pas, c'est uniquement pour obéir, vous méritez tout à la fois la récompense de l'obéissance et celle du jeûne. Il en est de même des autres actes de vertu que l'on désire pratiquer par le mouvement d'une bonne volonté, mais dont on s'abstient par la seule considération de l'obéissance qui s'y oppose.

Ne recherchez en vous et dans les autres que ma gloire et mon bon plaisir, et mettez votre application et votre zèle à en procurer en tout l'accomplissement. Ne négligez rien, dans les bonnes œuvres, de ce que vous pouvez faire, mais essayez de croître, autant que vous le pourrez, dans la vie spirituelle, et faites-y toujours de nouveaux progrès. Cependant, au milieu de tous ces efforts, de ces saintes occupations et de ces bonnes œuvres, évitez de vous complaire en vous-même, et d'en avoir une vaine satisfaction, comme si vous étiez, si vous possédiez, si vous pouviez quelque chose par vous-même ; mais ayez toujours les yeux arrêtés sur votre néant, et n'attribuez qu'à moi seul tout le bien dont vous êtes l'instrument.

On en rencontre qui n'étant pas satisfaites du joug que je leur impose, mâtent leur corps par des abstinences et des mortifications excessives : non seulement elles s'affaiblissent pour le combat spirituel, et ruinent toutes les dispositions qu'elles doivent avoir à m'obéir et à me suivre ; mais, par leur indiscretion, elles se trouvent réduites à une telle lassitude, à un abattement si complet, qu'elles sont contraintes de quitter leurs exercices spirituels pour soigner leur corps, et de reprendre tout de nouveau des soins qu'elles n'avaient plus. Mesurez donc vos travaux sur vos forces, de peur de vous anéantir, en vous affaiblissant par vos excès. Pour

éviter cet inconvénient, je vous permets d'entretenir et de réparer les forces de votre corps, non pour le plaisir que vous pourriez trouver dans ces soulagements, mais uniquement, comme je l'ai déjà dit, afin de soutenir la nature et de m'obéir en cela. Car c'est m'obéir que de mettre votre corps, qui est l'instrument de ma grâce, dans un état où il puisse accomplir ce que j'exige. Cependant soyez toujours prête, quand il me plaira, à être dans l'abondance ou dans la disette, dans la maladie ou dans la santé.

Au reste, lorsque vos infirmités ne vous obligeront pas, par discrétion, à ménager votre corps ; ne permettez pas que l'impatience, l'indévotion ou l'amour de vous-même vous fournissent des prétextes pour vous soustraire aux adversités et aux afflictions que je vous envoie. Embrassez-les plutôt avec joie, souffrez-les avec une longue patience, sans vous en plaindre à personne, et sans vous lasser de m'attendre. En un mot, laissez-moi faire, afin que ma grâce opère en vous quelque bien par le moyen de l'affliction qui est survenue ; elle vous est beaucoup plus avantageuse qu'une peine que vous vous imposeriez volontairement. Car tenez pour une vérité constante que toute tribulation vous arrive pour vous procurer quelque bien spirituel, et pour renouveler l'esprit en vous. Vous l'expérimenterez toujours, lorsque vous vous abandonnez à ma conduite, et que vous souffrirez sans murmure, ne vous lassant pas d'une longue attente. Je viens lentement, mais j'arrive à point nommé ; et lorsque vous me croyez éloigné, c'est alors que je suis proche, et disposé à vous secourir.

Les afflictions que je vous envoie sont autant de pénitences que je vous impose ; gardez-vous de les rejeter. Si vous voulez que je vous conduise, il faut vous abandonner à ma direction, vous appuyer sur moi, et nullement sur votre propre volonté. Portez gaiement la croix que je vous présente, et ne méprisez pas celles qui

vous viennent de la part des hommes. Souffrez avec patience toutes les peines qui vous arrivent, et, au lieu de vous attacher uniquement aux austérités corporelles, appliquez-vous principalement à mortifier, sans relâche, les vices qui vous font la guerre.



## CHAPITRE XV

### DE LA CONFORMITÉ AVEC JÉSUS-CHRIST

**U**NE épouse doit tellement aimer son époux que rien ne soit capable de l'en séparer, ni même de l'en éloigner pour un temps. Il faut qu'elle se conforme à ses sentiments en toute chose, et qu'elle se réjouisse lorsqu'elle s'aperçoit qu'elle lui devient semblable. C'est de cette sorte que vous devez vous comporter avec moi : considérez ma vie, mes actions et mes vertus ; vous apprendrez ainsi ce que j'aime et ce que je désire en vous.

Voulez-vous être ma fidèle épouse ? Que le plus ardent de vos désirs soit de me plaire et de me ressembler. Souhaitez de m'accompagner partout où j'irai, et de m'imiter en toute chose. Réjouissez-vous lorsque, dans certaines occasions, vous souffrez ce que j'ai souffert pour vous. Méditez sur toutes mes vertus en particulier, ou du moins sur les principales ; elles seront comme autant d'aiguillons qui vous réveilleront et vous presseront de me suivre et de marcher sur mes pas. Dans le principe, je l'avoue, vous aurez quelque peine à détruire en vous ce qui sera opposé à ma sainteté, c'est-à-dire, à mortifier vos passions et à déraciner vos mauvais penchants. Mais je vous l'ai déjà dit : à force de vous combattre vous-même, vous parviendrez à faire disparaître, d'un souffle, ce qu'à peine vous pouvez effacer maintenant par les plus violents efforts et avec le fer de la lime.



## CHAPITRE XVI

### DE LA PAUVRETÉ

**C**OMMENCEZ ma fille, par contempler ma pauvreté : considérez qu'étant infiniment riche, je me suis fait pauvre ; qu'étant venu parmi les miens, les miens ne m'ont pas reçu, et que j'ai vécu comme un exilé qui, manquant de tout, habite une terre étrangère ; que ma Mère ayant été obligée de quitter son pays, je naquis dans une étable, et qu'elle me déposa dans une crèche sur un peu de foin, n'ayant pour me réchauffer que le souffle de quelques animaux ; que j'ai été racheté par l'offrande désignée pour les pauvres, exilé durant mon enfance et nourri du travail de mes parents ; qu'ensuite j'ai vécu d'aumônes, sans avoir ni maison, ni demeure qui m'appartînt ; que j'ai souvent passé les nuits sur les montagnes ; que j'ai été dépouillé de mes habits aux jours de ma Passion ; que je suis mort sur une croix dans la plus complète nudité ; que dans ma soif extrême, il ne me fut pas permis de rafraîchir, avec une seule goutte d'eau, la sécheresse de ma langue, et qu'enfin, après ma mort, j'ai été déposé dans un tombeau d'emprunt. Mais en outre, que de fois, pendant ma vie, n'ai-je pas souffert de la faim, de la soif, du froid et des autres incommodités du corps. J'ai même dédaigné les soulagements corporels que la plupart des hommes jugent indispensables, et j'ai vécu dans le besoin et l'indigence la plus complète.

Vous vous flattez d'être pauvre, et vous ne manquez de rien ! Si, dans cette abondance des choses indispensables, vous ne jouissez pas de ce qui est plutôt superflu que nécessaire, vous vous laissez aller aux plaintes et aux murmures ! Jetez les yeux sur ma pauvreté ; après cela vous cesserez d'être triste de ce qu'un autre est

mieux traité que vous, et de ce que l'on pourvoit plus largement à ses besoins.

Pourquoi, à l'exemple de saint François, n'êtes-vous pas piquée d'une sainte émulation, lorsque vous rencontrez un homme plus pauvre que vous, et dont la vie, à cause de son indigence, est plus conforme à la mienne ? Ce serait chose louable de vous affliger, non de l'avantage d'autrui, non de ce qu'un autre est plus saint que vous, mais de ce que, par votre lâcheté, vous êtes si loin d'égaliser sa vertu.

Réjouissez-vous donc, et regardez-vous comme ma privilégiée, lorsque je me sers de la pauvreté, de l'humiliation et du mépris, pour vous rendre plus semblable à moi ; croyez alors recevoir un insigne bienfait et un don singulier de mon amour. Réjouissez-vous encore lorsque vous manquez des choses les plus nécessaires, ou lorsqu'on vous les ôte ; ne vous en plaignez à personne ; mais renonçant à vous-même, embrassez, avec bonheur et dans le silence de votre cœur, la croix de ma pauvreté.

De quoi vous sert, ma fille, d'avoir quitté le monde, renoncé aux richesses et aux avantages que l'on tire de la puissance de ses amis, si vous vous fâchez pour la perte d'une aiguille ? Quoi ! vous avez conservé tant d'affection pour un objet de si mince valeur ! Vous vous passionnez, vous vous contristez, vous contestez avec chaleur pour la possession de pareilles bagatelles, sans craindre de troubler la paix et de blesser la charité ! Décidez-vous donc, et déterminez-vous fermement à mépriser tout pour l'amour de moi, et à vous contenter de ce qui est absolument nécessaire. Supportez amoureusement la pauvreté, l'abjection et l'indigence, afin de me posséder. Ne dois-je pas vous être d'autant plus cher que je suis plus excellent, et que je puis vous être plus utile que mille mondes ?

Ma fille, que tardez-vous ? Fortifiez-vous par mon exemple ; embrassez-vous de mon amour, et, dans toutes

les choses qui vous concernent, soyez animée d'un saint zèle pour la pauvreté et pour un dépouillement parfait. Persuadez-vous que les autres me sont plus agréables que vous, parce qu'ils me servent avec plus de dévouement, et que m'étant plus fidèles, ils méritent toutes sortes de consolations. À cause de la tendre charité que vous devez au prochain, faites, autant qu'il est en vous, que personne ne manque de rien ; employez en faveur de tous, vos soins, votre crédit et vos services. Croyez que ce vous avez n'est pas à vous, mais appartient aux autres ; afin que ne possédant rien avec attache, vous perdiez tout sans regret. Enfin soyez convaincue que rien ne vous a été donné que pour l'usage d'autrui.



## CHAPITRE XVII

### DE L'HUMILITÉ



YEZ en exécration et fuyez, de toute votre âme, les dignités, les honneurs, la faveur des hommes et tous les avantages que le siècle peut vous proposer. Considérez-vous comme une personne qui me déplaît, qui serait odieuse à tout le monde si je la traitais selon ses mérites, et qui est indigne de la terre qui la soutient, de l'air qu'elle respire. Dans ces sentiments, implorez sans cesse ma grâce et ma miséricorde, ne vous appuyant pas sur vos mérites et sur vos œuvres, mais vous confiant uniquement en ma bonté et dans le fruit de ma rédemption. Demandez-moi, avec gémissements et avec larmes, une parfaite humilité, l'abjection, l'obscurité et le mépris.

Appliquez-vous, en outre, à embrasser, de toute votre âme, les choses les plus viles et les plus humiliantes : préférez les emplois dont les autres ne veulent pas comme étant trop au-dessous d'eux. Aimez ce qu'il y a de plus abject et ce que les autres méprisent ; estimez-vous même trop honorée d'être chargée des offices les plus obscurs. Ne faites jamais rien paraître qui sente tant soit peu la fierté et la vaine gloire ; rien dont on puisse vous louer, comme d'un mérite qui vous soit particulier, à moins que la nécessité ou la charité toute pure n'exige le contraire pour la gloire de Dieu. Jamais d'ostentation, jamais de jactance. Ne vous irritez pas contre ceux qui vous offensent et qui vous traitent avec mépris. Ne les regardez pas de plus mauvais œil que de coutume ; ne leur témoignez pas moins de bienveillance pour cela. Étonnez-vous plutôt de ce que toutes les créatures ne s'arment pas contre vous pour me venger, c'est-à-dire pour venger leur Créateur, le vôtre, qui est aussi le créateur de tout ce qui existe.

## CHAPITRE XVIII

### COMMENT ON ACQUIERT L'HUMILITÉ



MA fille, pour vous aider à acquérir l'humilité, considérez ma majesté, ma toute-puissance, ma sagesse et ma bonté. Je suis le seul immortel, le seul immense, le seul qui ne soit pas borné par l'espace, le seul infini, le seul ineffable et incompréhensible, le seul de qui toutes les créatures ont reçu l'être, le seul qui puisse, d'un signe de sa volonté, les réduire au néant avec tout cet univers, et rétablir ensuite toute chose dans son premier état. Ce n'est donc point par nécessité ou par indigence que j'ai créé à mon image les créatures raisonnables ; non, mais ce fut par un effet de mon amour et de ma bonté, afin que je pusse les combler de bienfaits et leur communiquer ma béatitude. Les hommes ont été dépouillés de cette grâce par le péché, et ils se sont rendus dignes des peines de l'enfer. Pour les sauver, je me suis fait homme semblable à eux ; pendant l'espace de trois ans, j'ai supporté pour eux la faim, la soif, le froid, le chaud, les fatigues, les travaux, les persécutions, les mépris, les opprobres, les douleurs cuisantes de la flagellation, le couronnement d'épines ; enfin, ma fille, j'ai souffert la mort de la croix pour vous délivrer de celle qui est éternelle.

Vous le savez : j'ai vécu sur la terre, non pas avec la puissance, la gloire et la majesté d'un Dieu, mais comme le plus pauvre, le plus méprisable et le dernier des hommes. Vous n'ignorez pas quelles douleurs j'ai souffertes, quels affronts j'ai subis, jusqu'à ce qu'enfin j'aie fini mes jours par une mort honteuse dont le monde m'a jugé digne. Oui, le monde a cru que je méritais d'être entièrement effacé de la mémoire des hommes, comme si ma vie et ma doctrine eussent été nuisibles et capables de les corrompre ; et, afin que ce

supplice fût encore plus infamant, je l'ai subi en présence de tout un peuple qui insultait à mes douleurs. J'ai couru à cette mort, comme le cerf altéré court à la fontaine, ou plutôt, ma fille, j'y ai couru dans l'ivresse de mon amour pour vous. Je ne me suis pas épargné ; je n'ai reculé devant aucune fatigue, aucun travail, aucune souffrance : ce qui vous devait être avantageux n'a jamais pu me déplaire. Vous m'avez paru si chère et si précieuse, que toujours j'ai été embrasé du zèle de votre salut. J'ai éprouvé des désirs extrêmes de mourir pour vous, et d'exposer mon corps à mille blessures. Ajoutez à cela qu'ayant une soif ardente de votre sanctification, je brûlai de verser pour vous tout mon sang ; ce que j'ai exécuté si ponctuellement qu'il ne m'en est pas resté une seule goutte.

Que me rendez-vous, ma fille, en échange de tant de bienfaits ? N'est-ce pas vous qui, depuis si longtemps, me traitez avec ingratitude et avec mépris ? Vous n'avez point d'oreilles pour mes paroles, ni de goût pour chanter mes louanges, et vous transgressez mes commandements. Courbée sous le poids de vos infidélités et de vos misères, au lieu de recourir à ma bonté, vous me bannissez loin de vous, vous multipliez vos péchés, vous rejetez mes inspirations, vous faites de mes créatures les instruments de vos iniquités ; vous abusez de mes dons.

Que de fois ne vous ai-je pas purifiée de vos crimes ? Que de fois ne vous ai-je pas préservée de la damnation éternelle ? depuis combien d'années ne géiriez-vous pas dans les flammes de l'enfer, si je vous avais prévenue de ma miséricorde ? de combien de péchés ne vous ai-je pas lavée ? de combien de chutes ne vous ai-je pas garantie ? et pourtant vous m'abandonnez ! vous me repoussez avec insolence et avec mépris. Étant si misérable et forcée d'avouer que sans moi vous n'êtes rien, est-il possible que vous osiez lever la tête pour me regarder, moi que vous avez tant de fois offensé, que vous

avez méprisé si longtemps ? Je vous tiens ce langage, ma fille, afin de vous apprendre à vous connaître vous-même.

Considérez que de souillures dans votre corps, que de taches dans votre âme, que d'impuretés dans votre cœur ! Oui, envisagez l'état déplorable où le péché vous a réduite ; examinez par combien de pensées criminelles, de honteux désirs, d'affections désordonnées, vous vous êtes rendue coupable à mes yeux. Cependant je vous supporte, toute misérable et infidèle que vous êtes : non seulement je vous supporte, mais je vous fais du bien et je vous aime. Qu'il y a longtemps déjà ! jusqu'à quand abuserez-vous de ma patience ? quand sera-ce que vous vous connaîtrez vous-même ? quand donc, enfin, reviendrez-vous à moi ? pourquoi ne vous humiliez-vous pas ? Saurais-je donc étendre plus loin ma miséricorde ? Comprenez la sublimité de votre vocation ; admirez dans quel lieu de mon héritage je vous ai plantée. Entrez en compte avec vous-même : j'attendais de vous des fruits abondants de sainteté ; où sont-ils ? Remarquez-vous comme je dissimule toutes vos fautes et vos ingratitude ? Ah ! bien loin de vous reprocher vos infidélités, comme si je languissais d'amour pour vous, comme si j'avais besoin de vous, comme si je ne pouvais vivre sans vous, je vous invite par ma seule clémence et par ma charité toute pure à me rendre amour pour amour, afin que du moins en m'aimant, vous reconnaissiez ce que je suis, ce que vous êtes, et que vous compariez vos ingratitude à mes bienfaits.

Considérez encore combien d'âmes en enfer qui l'ont moins mérité que vous. Ah ! vous y seriez bien plus sévèrement punie, si vous n'aviez été retenue par ma grâce ! et si ces âmes avaient reçu une faveur pareille à celle que je vous ai faite, elles m'en auraient témoigné autant de reconnaissance, que vous, vous me montrez d'ingratitude. Si vous pesez bien toutes ces choses ; si,

d'une part, vous considérez ma Majesté et votre bassesse ; de l'autre, si, dans votre bassesse, vous remarquez l'excès de votre orgueil, et, dans ma Majesté, cette humilité si profonde qui, pour l'amour de vous, m'a réduit au néant, vous n'aurez pas beaucoup de peine à vous humilier. Oh ! pensez sérieusement à quel état de pauvreté, d'abjection et de mépris, je suis descendu pour vous servir, vous si chétive créature, et moi si puissant, si riche et si grand, et vous concevrez pour moi dans votre cœur un respect et une vénération au-dessus de toute expression. Vous éprouverez, en outre, un désir insatiable de m'honorer, de me servir, de m'exalter, et en même temps de vous humilier, de vous mépriser, de vous placer au-dessous de toutes les créatures, afin de souffrir, pour l'amour de moi, des injures, des affronts et des mépris. Car, quelque grandes que fussent vos humiliations, elles ne répondraient pas au désir que vous auriez de vous rabaisser et de me rehausser, et vous éprouveriez un amour tout particulier pour ceux qui vous traiteraient avec plus de mépris et d'insolence, parce qu'en vous donnant le sujet de vous humilier, ils contenteraient la soif que vous ressentiriez pour les opprobres, et satisferaient vos désirs.

Si vous n'éprouvez pas encore ces sentiments, reconnaissez, ma fille, combien vous êtes ingrate envers moi ; combien vous êtes éloignée de la vraie humilité, qui n'est autre chose qu'un profond abaissement de cœur devant ma divine Majesté, et un profond mépris de soi-même avec une volonté constante de passer pour méprisable et abject aux yeux d'autrui.

Je vous y exhorte de nouveau, ma fille, jetez les yeux sur mon humilité, et prenez-moi comme modèle. Voyez comme le monde a méprisé ma vie et ma doctrine, comme il l'a calomniée et condamnée, comme il a donné à mes discours des interprétations malignes et pleines de fausseté. Considérez de quels opprobres j'ai

été abreuvé, quelles indignités j'ai souffertes pour des ingrats, à qui j'ai donné l'être et qui m'ont réprouvé. Après avoir été bafoué et maltraité de tous, je n'ai méprisé personne ; je ne me suis pas excusé, je n'ai rien fait pour ma défense.

Vous qui ne méritez que du mépris, réfléchissez sérieusement sur votre dureté, sur votre négligence, sur vos péchés, sur votre ingratitude, sur l'instabilité de votre cœur, sur votre misère et votre néant. Accusez-vous devant moi avec larmes, prenez sujet de vous humilier de tout ce qui vous arrive. Bien loin de vous complaire en vous-même, admirez plutôt comment il serait possible que vous puissiez plaire à qui que ce soit, si l'on vous connaissait parfaitement. Que les yeux de votre cœur se fixent sans cesse sur votre indigence et sur votre néant : considérez votre misère extrême, ce que vous devriez être, ce que vous n'êtes pas. Reconnaissez votre impuissance, votre pauvreté et vos besoins, et combien vous êtes éloignée de la charité parfaite et véritable, de la perfection qui fait les Saints.

Reconnaissez encore que, de vous-même, vous n'avez aucun bien, mais que tous les biens viennent immédiatement de moi seul. Tout ce que vous possédez de vous-même, et l'unique chose dont vous êtes capable, c'est de commettre des fautes, de tomber dans le péché, dans la défaillance et la pauvreté, de détruire en vous les dons que vous avez reçus de moi, et de dissiper les biens dont je vous ai comblée. Car il est certain que si je laissais la nature humaine à son penchant, elle n'opérerait aucun bien ; elle ajouterait de nouvelles chutes aux anciennes. Les défenses si expresses que je lui fais, et les menaces dont je me sers pour la retirer du précipice, l'empêchent-elles de s'y jeter à tout moment comme par une inclination irrésistible ? Tant il est vrai que l'homme n'est rien, de sa nature, qu'il n'a rien, de soi, et qu'il ne tend qu'au néant.

La méditation assidue de toutes ces choses ne contribuera pas peu à vous obtenir l'humilité. Humiliez-vous aussi de vos fautes cachées ; souvent elles sont grandes, quoiqu'elles vous soient inconnues, et que, dans l'aveuglement où vous êtes, elles se dérobent à vos yeux. Prosternez-vous, à cause d'elles, aux pieds de ma miséricorde ; déplorez, de tout votre cœur, cette pente et cette inclination naturelles que vous avez au péché, et auxquelles vous ne sauriez remédier vous-même ; regardez-vous toujours comme une pauvre aveugle qui est coupable en plusieurs manières, et qui est la plus ingrate de toutes les créatures.



## CHAPITRE XIX

### IL FAUT MÉPRISER LES JUGEMENTS DES HOMMES.

**N**e vous préoccupez point de ce que les hommes pensent de vous, et ne redoutez pas leurs jugements, pourvu que, de propos délibéré, vous ne leur donniez aucun sujet de se scandaliser de votre conduite, ni aucune occasion raisonnable d'en dire du mal. Êtes-vous meilleure, parce que les hommes vous louent ; valez-vous moins, parce qu'ils vous blâment : vous êtes toujours, en réalité, ce que vous êtes à mes yeux. Ainsi les louanges que l'on vous donne ne doivent pas vous inspirer d'orgueil, et vous ne devez pas non plus vous attrister lorsqu'on vous désapprouve. Quel avantage peut vous procurer une louange ? aucun, sans doute ; et même, le plus souvent, elle vous est nuisible en ce qu'elle vous éblouit, et qu'elle enfle votre cœur en y excitant la vaine gloire. Quel préjudice, au contraire, vous apportent le mépris, la réprimande, la médisance ou la persécution des hommes ? Tout cela ne peut vous nuire ; et, loin de vous causer quelque dommage, rien n'est plus propre à vous ramener à la connaissance de vous-même ; rien n'est plus utile pour vous rendre plus humble, et pour vous exciter à une vie plus parfaite. En effet, vous apprenez de là à vous conduire avec beaucoup de circonspection et de prudence dans vos rapports avec les hommes, et à mettre votre confiance non pas en eux, mais en moi seul.

Ne vous mettez donc pas en peine du jugement des hommes. Qu'ils disent du bien de vous ou qu'ils en disent du mal, laissez-les dire, laissez-les vous juger ; mais vous, élevez votre cœur vers moi, et, si votre conscience ne vous reproche rien, ne vous troublez pas. Si, au contraire, vous avez commis quelque faute, gémissiez-en, non point parce que les hommes vous

méprisent ; car vous devez supporter leur mépris comme une punition justement méritée, et même le désirer ; mais affligez-vous de m'avoir offensé et d'avoir scandalisé vos frères. Si on loue, ou si on blâme en vous une action qui est innocente, n'en soyez pas plus émue que si on blâmait ou si on louait un autre que vous.

Lorsque les hommes vous louent, croyez que c'est un effet de leur bienveillance ou qu'ils se trompent ; s'ils vous blâment ou vous accusent, ne vous en étonnez pas. Devez-vous trouver étrange que les hommes censurent votre vie, qu'ils la méprisent, qu'ils la condamnent, après qu'ils ont condamné la mienne, médit de ma doctrine, quoique ma vie fut innocente et ma doctrine irrépréhensible et sainte ? Réjouissez-vous plutôt de marcher sur mes traces, de participer à mes humiliations, et souffrez, comme moi, les persécutions des hommes. Laissez-les débiter des méchancetés contre vous ; je saurai bien faire que leur malice soit avantageuse ; souffrez seulement et taisez-vous.

Que votre unique soin soit de me plaire en toute chose et non pas aux hommes. S'il arrive que vous leur plaisiez, persuadez-vous qu'ils se trompent dans la bonne opinion qu'ils ont de vous, et que, ne vous connaissant pas comme je vous connais, ils jugent de vous bonnement et avec simplicité sur les apparences. Si vous leur déplaisez, attribuez cela à vos démérites, et prenez de là occasion de vous humilier de plus en plus. Si vous êtes méprisée des hommes qui vous connaissent si peu, que serait-ce s'ils vous connaissaient parfaitement, et s'ils voyaient tous vos défauts comme je les vois ! Aimez donc à passer pour vile et méprisable, et quelque grande que soit votre confusion, croyez que vous en méritez bien davantage.

Pensez que vous êtes la plus misérable, la plus indigne et la plus ingrate de toutes les créatures ; celle qui a le plus grand besoin de ma miséricorde et de ma

grâce, et reconnaissez que, hors de moi, vous n'êtes qu'un pur néant, que vos œuvres n'ont aucune vertu, qu'elles ne méritent aucune considération. Il n'est personne au monde que vous ne deviez estimer meilleur que vous et plus digne du ciel.

Persuadez-vous que les autres ont beaucoup de mérite ; mais, pour vous, croyez que je vous souffre par pure miséricorde. Gardez-vous bien de vous comparer jamais avec qui que ce soit, mais estimez-vous toujours la plus criminelle, la plus misérable, la plus ingrate, puisque tout ce qui vient de vous n'est que néant ou que péché.

S'élever au-dessus des autres, ou se préférer à eux à cause de mes dons, c'est un orgueil insupportable. Aussi, est-il bon, pour vous en préserver, que je vous prive de mes grâces sensibles, puisque vous ignorez le moyen de vous en servir, et qu'au lieu de ne vous en attribuer absolument rien, et de rapporter à moi tout le bien que vous y remarquez, vous vous en faites un sujet de vaine complaisance et d'orgueil.

Ne désirez donc pas mes dons à cause de vous-même, mais à cause de moi seul, de peur que votre orgueil ne m'offense, ou que vous ne me soyez en abomination par le mépris que vous ferez de mes grâces.

Considérez combien vous êtes faible, et avec quelle facilité vous vous laissez vaincre, lorsque je ne viens pas à votre secours. Quand je ne combats point pour vous, le moindre choc vous renverse ; vous ne sauriez, par vous-même, surmonter la tentation la plus légère ; vous n'êtes capable d'autre chose que de souiller et de corrompre par votre faute, tout le bien que vous voulez faire.

Vous êtes trop portée, ma fille, à blâmer les autres ; c'est pure arrogance de votre part. Devez-vous donc vous élever au-dessus d'eux, parce que vous n'avez point le défaut qu'on leur reproche ? et vous, n'en avez-

vous pas beaucoup d'autres ? Bien loin de valoir plus qu'eux, vous tombez dans un état pire que le leur par le désordre de votre langue, qui met à découvert votre orgueil et votre envie.

Mes véritables amis s'accusent toujours eux-mêmes, et ils se gardent bien de blâmer et de censurer les autres. Toutes leurs œuvres leur sont suspectes, et ils n'ont garde de s'estimer et de s'élever ; ils ont expérimenté trop souvent qu'ils se trompaient dans la bonne opinion qu'ils avaient d'eux-mêmes. Ils appréhendent toujours de ne me chercher pas avec un amour assez pur ; ils admirent et louent les œuvres d'autrui ; ils ne s'arrêtent à aucun soupçon désavantageux au prochain. Louez donc les autres, ou excusez-les, ou n'en dites mot. Ayez continuellement devant les yeux votre miséricorde et votre ingratitude ; et étonnez-vous de ce que tous les hommes ne vous détestent pas, ne vous couvrent pas de confusion et de honte.

Jamais vous ne deviendrez humble, ma fille, si vous n'aimez l'humiliation : l'humiliation précède nécessairement l'humilité. Recevez donc, comme de ma main, toutes les humiliations qui vous arrivent. Aimez à être humiliée et méprisée des autres. Permettez que l'on blesse votre réputation ; abandonnez-vous à moi et demeurez en paix. Je connais, mieux que vous, le moyen de conserver votre bonne renommée. Si vous vous défendez, si vous combattez pour vous-même, ne comptez pas sur ma protection ; vous témoignez par là n'en avoir pas besoin. Mais, au contraire, si vous vous taisez avec humilité, si vous m'attendez avec patience, je saurai bien prendre mon temps, lorsqu'il faudra répondre pour vous. Ne me prévenez donc pas par vos excuses ; je combattrai pour vous pendant que vous vous tairez.



## CHAPITRE XX

### DE L'OBÉISSANCE

**L'**OBÉISSANCE est une vertu excellente, qui m'est extrêmement chère. Les choses les plus communes et les plus basses, faites par pure obéissance, me plaisent davantage et sont plus méritoires à mes yeux qu'une infinité d'autres qui seraient faites par volonté propre.

Vous ne pouvez, ma fille, sachez-le bien, m'offrir un sacrifice plus excellent et plus digne qu'un cœur humble, obéissant et souple à toutes mes volontés. Par un seul acte d'obéissance, l'homme se détache de lui-même pour l'amour de moi, et, renonçant ainsi à sa volonté propre, il profite davantage et s'unit plus étroitement à moi que s'il s'employait longtemps à d'autres œuvres plus nobles et plus relevées.

Écoutez, ma fille, ce que doit être votre obéissance : si je vous apparaissais et que vous eussiez le bonheur de me voir et de converser familièrement avec moi, aussitôt que l'obéissance vous appellerait ailleurs, vous devriez me quitter et obéir. En agissant ainsi, ce n'est pas moi que vous quitteriez, mais vous vous quitteriez vous-même, et vous préféreriez ma gloire et ma volonté à votre propre consolation. Car c'est faire ma volonté que de renoncer à soi-même et de chercher moins ses propres intérêts que ceux des autres. En obéissant de la sorte vous renoncerez donc à vous-même et à vos intérêts, et bien loin de me perdre en me quittant, vous me trouveriez d'une manière plus excellente et avec plus de mérites.

Apprenez donc à vous quitter, pour l'amour de moi ; apprenez à renoncer à vos intérêts, à vos douceurs spirituelles, à votre progrès, pour vous acquitter de l'obéis-

sance. En faisant ainsi ce que vous devez, vous me procurerez plus de gloire, et non seulement vous n'y perdrez rien, mais vous gagnerez au centuple en vous détournant de votre chemin, pour prendre celui de l'obéissance. Que rien ne vous soit donc tellement cher, que rien ne vous paraisse tellement utile, que vous ne sachiez vous en détacher volontiers et avec joie, en considération de l'obéissance. Car de quelque mérite que soit la chose pour laquelle vous refusez d'obéir, ou qui vous porte à n'obéir que de mauvaise grâce, sachez que c'est une idole de votre volonté, et qu'elle vous est plus pernicieuse qu'on ne saurait dire. Si vous êtes dans une position où vous n'avez personne au-dessus de vous, placez-vous au-dessous de tous, en suivant leur volonté et en renonçant à la vôtre. N'agissez pas ainsi cependant par mollesse, mais lorsqu'il sera à propos que vous le fassiez, et dans le but de renoncer par amour pour moi à votre volonté propre.

Aimez, du plus profond de votre cœur, la vertu d'obéissance ; qu'elle soit, jusqu'à la mort, votre compagne inséparable, et soumettez-vous, pour l'amour de moi, gaiement, sans bruit, sans réplique, non seulement à vos supérieurs, mais même à tous les hommes, toutes les fois qu'il ne se rencontrera rien qui ne soit conforme à ma volonté. Pour que votre obéissance soit plus franche et plus parfaite, ne considérez pas si le supérieur, auquel ma Providence vous a soumise, est un homme de talent ou un homme sans lettres, s'il est ou non en grande considération, ni s'il est propre ou non à cet emploi, mais regardez-le comme mon représentant ; consultez-le, écoutez-le, comme vous me consulteriez, comme vous m'écouteriez moi-même. Tel est l'ordre de ma Providence ; c'est à moi que vous êtes soumise ; laissez-moi vous gouverner par qui bon me semble, et non moins par un homme simple que par un savant.

Abandonnez-vous donc à la conduite de votre supérieur, sans aucun scrupule, sans aucune crainte ; et, méprisant votre prudence et votre sagesse, soumettez-vous à son jugement, entrez dans ses vues, embrassez toutes les prescriptions, toutes les recommandations qui sortent de sa bouche, avec autant de respect que si elles sortaient de la mienne. Car si je donne quelquefois à mes serviteurs des supérieurs peu habiles ou peu expérimentés, c'est afin qu'ils ne cherchent pas la sagesse humaine ou l'homme dans l'homme, au lieu de me chercher uniquement, moi qui suis leur Dieu, et qui ne leur parle pas moins par la bouche d'un homme simple que par celle d'un homme habile, pourvu qu'ils ne manquent pas de confiance, lorsqu'ils le consultent. Il faut donc qu'ils reçoivent toutes leurs réponses et tous leurs conseils, non pas comme venant de la part d'un homme, mais comme venant de moi sans rien attribuer à la prudence ou à la simplicité humaine, mais donnant tout à moi seul et s'abandonnant à ma conduite.

Si vous ne voulez pas vous égarer, suivez la voie de l'obéissance, et agissez, en toutes choses, d'une manière conforme au jugement de votre père spirituel. Vivez dans la simplicité et la pauvreté d'esprit, vous dépouillant de votre jugement, de votre prudence, de votre prévoyance et de vos propres idées. Rejetez tout prétexte de plaintes et de murmures, et regardez toujours comme le meilleur et le plus sage ce qui aura été décidé par votre supérieur ou par ceux qui tiennent sa place, tant que vous n'y verrez pas de péché manifeste. Pour faire mourir absolument en vous la volonté propre, non seulement vous devez vous tenir sous l'obéissance d'un homme, mais vous soumettre encore, pour l'amour de moi, à toutes les créatures.

Vous devez haïr tellement en vous la volonté propre et l'anéantir à tel point, qu'en quelque lieu que vous viviez, il paraisse que vous n'avez pas de volonté, mais

que vous recevez indifféremment tout ce qui vous arrive, et que vous préférez toujours la volonté d'autrui à la vôtre, toutes les fois que vous le pouvez sans péché, et sans détriment des convenances et de la discrétion. Ainsi, dans les choses qui sont vôtres, c'est-à-dire qui vous concernent uniquement, acquiescez de telle sorte au sentiment d'autrui, qu'il semble que vous avez fait le vœu d'obéir à tout le monde.

Je dis plus : lors même que vous vous trouvez seule, ne faites jamais votre volonté, pour ce motif que telle est votre volonté, mais que toute votre vie et toutes vos actions aient pour but unique le renoncement de vous-même, puisqu'en effet cela vous est plus avantageux que le Paradis même. Que ma volonté vous soit connue par une inspiration intérieure, ou par ma Sainte Écriture, ou par l'entremise de votre supérieur, ou de quelque autre manière, il n'importe pas : suivez-la tout aussitôt, méprisez tout sentiment, tout jugement, toute opinion, tout attrait, toute inclination personnelle. Mais il est nécessaire que vous apportiez beaucoup de prudence, pour connaître ma volonté, de peur que, pensant suivre mon esprit, vous ne suiviez le vôtre, ou que vous ne vous laissiez égarer par l'esprit d'erreur et d'illusion. Pour éviter ce malheur, soumettez toutes vos actions au jugement de votre supérieur et abandonnez-vous entièrement à sa conduite.



## CHAPITRE XXI

### IL FAUT MORTIFIER SA VOLONTÉ PROPRE.



MA fille, rien n'est capable de gêner votre marche comme la volonté propre, et, si elle meurt en vous, rien ne saurait vous causer de peine. Quelle créature peut vous affliger, si vous êtes morte à vous-même, si le *moi* et le *mien* sont anéantis en vous, et si vous ne vous recherchez plus vous-même en rien ?

Quelle chose au monde peut vous être contraire, si je vis en vous et si vous vivez en moi ; si vous possédez Celui à qui nulle créature ne résiste, et qui les oblige toutes, par son pouvoir absolu, de lui rendre une juste obéissance ? Mais si vous suivez votre volonté propre, toutes les créatures vous résisteront : vous serez combattue de toute part, et, que vous le vouliez ou non, vous ne pourrez vous soustraire à ma Providence, qui deviendra votre croix et votre supplice en toute rencontre, au lieu qu'elle eût été votre consolation et votre soutien.

Enfin, si vous vous dépouillez de votre volonté propre, vous goûterez la paix intérieure et une joie que la volonté propre ne connaît pas. Car rien n'est capable de troubler le monde comme la volonté propre. C'est ce qui m'a fait dire à mes disciples : *Vous rencontrerez de grandes difficultés dans le monde, c'est-à-dire, dans les choses qui sont du monde, dans les cupidités et dans les affections où le monde se plaît ; mais demeurez en assurance ; car j'ai vaincu le monde, afin que vous en triomphiez vous-même en moi et qu'en moi vous possédiez une paix parfaite.*

Commencez donc à déraciner en vous tous les vains désirs du siècle ; mortifiez, anéantissez en vous tout amour-propre. Car comment vaincrez-vous le monde et le démon, si vous entretenez en vous leur armée, je veux dire, vos passions et vos vices ? Chassez premièrement

loin de vous tout ce qui est contraire à ma volonté, et tout ce qui combat contre vous ; car le monde et le démon ne triompheront de vous, ils ne vous attaqueront même que par les forces qu'ils possèdent au dedans de vous et que vous leur fournissez contre vous-même.

Regardez comme des bienfaiteurs et des amis ceux qui font la guerre à vos passions et à vos défauts, qui contrarient votre volonté propre, et qui vous forcent de reconnaître combien peu vous êtes morte à vous-même, et à quel point vous êtes sensible à vos propres intérêts. Oui, vous devez les aimer et vous réjouir de la guerre qu'ils déclarent à votre amour-propre, qui est votre plus grand ennemi, ou plutôt le seul ennemi que vous ayez à craindre ; et si vous profitez, comme il convient, de toutes ces occasions, vous deviendrez d'autant plus forte et plus redoutable que votre volonté propre sera plus mortifiée.

Plus votre renoncement sera parfait, et plus mon empire sur vous sera absolu. À mesure que votre amour-propre s'éloigne, je m'approche de vous. Quand cet amour-propre ne vous causerait d'autre mal que d'empêcher mon action en vous, ne vous faudrait-il pas reconnaître que, tous les jours, il vous dépouille d'un bien infini ?

Vous avez beau vous tourner de tous côtés ; pour marcher à ma suite, point d'autre chemin que celui par lequel j'ai fait marcher mes disciples. *Quiconque veut venir à ma suite, qu'il renonce à soi-même, c'est-à-dire qu'il se quitte, qu'il se dépouille de sa volonté propre, qu'il porte sa croix et qu'il me suive.* Commencez donc tout de bon, puisqu'il y a nécessité. Quelque chose que vous quittiez, si vous ne vous quittez pas vous-même, vous n'avez encore rien quitté ; et, au contraire, si vous ne vous aimez plus vous-même, si vous ne vous appartenez plus à vous-même, si vous vous abandonnez complètement à moi, quand bien même vous seriez au

milieu des richesses et des honneurs, vous avez tout quitté pour l'amour de moi. Plus vous sortez de vous-même, plus j'y entre ; plus votre mort est entière, plus ma vie en vous est parfaite. Vous goûterez d'autant plus mes douceurs, que vous aurez plus d'aversion pour vous-même. Quittez donc toute chose, afin de trouver toute chose ; c'est-à-dire, quittez-vous afin de me posséder. Jusques à quand différerez-vous, ma fille ? Pourquoi toutes ces ingratitude et toutes ces craintes ? La seule cause de tous ces tourments, c'est l'amour de vous-même et votre peu de confiance en moi.

Quittez-vous enfin, et fiez-vous à moi. Puis-je vous tromper ? Pourquoi douter de ma bonté ? Quel bien pouvez-vous vous faire à vous-même ? Que pouvez-vous vous donner à vous-même ? Sans moi, qu'êtes-vous ? Croyez-vous courir une chance fâcheuse en vous quittant pour vous donner tout à fait à moi ? Considérez celui auquel vous vous donnerez : c'est à moi, c'est-à-dire à Celui de qui vous avez reçu l'être, et qui seul vous le conserve tant il est vrai que vous n'êtes rien sans moi, et qu'à plus forte raison, vous ne pouvez être bien sans moi. Vous vous donnerez à moi, avec qui vous ne sauriez être mal ; à moi, qui ne puis vous rejeter, ni vous abandonner, ni vous tromper, ni vous séduire, parce qu'il m'est impossible de n'avoir pas d'amour pour vous.

Jetez-vous donc dans mes bras avec confiance et sans différer ; je vous recevrai, je vous protégerai. Quand vous êtes hors de moi, c'est comme si vous n'étiez pas. Ah ! si vous cherchez la vie, oui, jetez-vous dans mes bras, et embrassez-moi afin que je vous embrasse en même temps et que je vous unisse tellement à moi, que si quelqu'un voulait vous nuire, il fût forcé de me frapper avant d'arriver à vous. Renoncez à vous-même avec joie et sans indécision ; ne demandez,

ne cherchez, ne choisissez rien par un mouvement d'inclination naturelle ou de volonté propre ; mais que votre indifférence s'étende à tout, pour l'amour de moi, et ne désirez rien que ce que vous saurez m'être agréable. Vous devez avoir toujours dans le cœur la prière que j'ai adressée à mon Père, sur la montagne des Oliviers : *Seigneur, que votre volonté se fasse* ; et encore : *Toutefois, Seigneur, que votre volonté s'accomplisse, et non pas la mienne* ; et ailleurs : *Enseignez-moi à faire votre volonté, car vous êtes mon Dieu* ; et dans un autre endroit : *Qu'il me soit fait selon votre bon plaisir*.

Pour juger dans quelle mesure vous possédez cette abnégation de vous-même, voyez si les peines qui vous arrivent, les afflictions qui surviennent, les affronts et les injures que vous recevez, excitent du trouble dans votre cœur, et si vous en êtes plus émue, quand vous en souffrez, que lorsqu'un autre les endure. Vous connaîtrez par là le degré d'amour que vous avez encore pour les créatures ou plutôt pour vous-même : et, en effet, pourquoi aimez-vous les honneurs, le repos et tous les autres biens périssables, sinon parce que vous vous aimez vous-même ? Car vous désirez toutes ces choses ; au lieu que si vous m'aimiez, vous repousseriez tous ces désirs, vous supporteriez avec patience les afflictions ; vous vous en troubleriez beaucoup moins, quand elles vous arrivent, que si elles arrivaient à un autre.

Vous ne devriez avoir d'autre sujet de vous attrister que quand vous voyez qu'on me traite avec mépris ou que l'on ne me rend pas tout l'honneur qui m'est dû. Voilà pourquoi l'unique but de celui qui s'est quitté lui-même, c'est de mourir à lui-même, de dépouiller le vieil homme pour se revêtir du nouveau, et de se débarrasser de tout ce qui met entre lui et moi un milieu qui empêche notre union d'être parfaite. Les moindres de ces obstacles sont les diverses pensées dont l'esprit se

distrain, et la préoccupation que lui donnent les créatures ; mais le plus considérable, c'est la volonté propre. C'est elle qui diminue mon pouvoir sur votre cœur : j'y possède d'autant moins de place que la volonté propre y est plus puissante et plus au large. Ainsi, ma fille, aussi longtemps que vous vous porterez à une chose plutôt qu'à une autre pour contenter votre goût naturel, sachez que vous n'êtes pas encore parfaitement morte et qu'il reste quelque chose à faire mourir en vous.

Remarquez-vous qu'un objet autre que moi veut gagner votre affection, qu'il occupe votre esprit, qu'il le détourne et l'arrête, qu'il imprime en vous son image et vous attire, qu'il vous cause de la tristesse et de l'inquiétude ? Rentrez en vous-même par un prompt retour ; fermez à cet objet la porte de votre cœur ; élevez votre esprit vers moi. Mettez-vous au-dessus de toute crainte et de toute espérance, de tout gain et de toute perte, de tout repos, et de tout travail, de toute joie et de toute tristesse, de toute sollicitude et de tout ce qui peut occuper votre cœur : car si vous fixez votre esprit en moi, vous mépriserez toutes ces choses.

Au reste, si vous vous aimez vous-même, si vous ne vous dépouillez pas de tout vous-même, vous serez toujours à la merci de la joie et de la tristesse, de la colère et de la crainte, de mille inquiétudes et d'une infinité de troubles. Vous ne goûterez jamais la tranquillité de l'esprit, si vous ne vous oubliez vous-même, et si vous ne mourez à vous-même. Il faut donc, ma fille, que vous vous anéantissiez vous-même pour ne vivre qu'en moi, et pour ne goûter et ne sentir que moi seul. Tant que vous vous priverez de vous-même, vous ne manquerez de rien ; vous n'aurez besoin de rien, tant que vous serez avec moi : je prendrai soin de vous, je vous protégerai. En vous négligeant de cette façon, vous ne négligerez rien, parce que vous trouverez en moi le centuple de

toutes choses. Jetez dans mon sein toute votre sollicitude, toutes vos craintes, et même toute votre personne. Espérez en moi et confiez-vous en moi. Votre espérance ne sera pas déçue ; elle ne peut être démesurée, si vous menez une vie sainte et pénitente. Découvrez-moi toutes les plaintes que vous voudriez communiquer à un ami. Je prendrai soin de vous, je vous nourrirai, je vous conserverai, je vous défendrai : seulement dépouillez-vous de vous-même et ne considérez que moi seul ; n'ayez d'autre soin que de vous mortifier, d'éteindre complètement en vous la concupiscence, l'amour-propre, l'appétit sensuel, renonçant à toutes les choses que vous aurez désirées et dont je ne vous avais pas inspiré le désir, moi qui suis votre Dieu. Vous devez, par amour pour moi, vous porter avec ardeur à cette parfaite obéissance, à ce renoncement généreux de votre volonté, à cet entier dégagement de vous-même, et me montrer tant de résignation et tant de soumission en tout, que mon bon plaisir soit votre unique volonté.



## CHAPITRE XXII

### DE LA CONSIDÉRATION DE LA DIVINE PROVIDENCE



ANT que vous serez portée à choisir une chose plutôt qu'une autre, parce que, dans ce choix, vous trouverez plus de repos et de consolation, sachez que l'amour-propre vit encore en vous et que vous n'avez pas renoncé parfaitement à vous-même. Car vous devez embrasser indifféremment toute chose, vous reposer et vous appuyer sur ma seule Providence ; cela vous donnera une très grande liberté, une paix profonde, une tranquillité merveilleuse. Ne vous appuyez, en rien, sur vous-même, ne vous promettez rien de vous-même ; ne comptez ni sur votre esprit, ni sur vos forces ; ne proposez rien ; ne bâtissez rien sur des fondements si ruineux. Ne vous fiez pas non plus sur votre avancement dans la vertu, ni sur votre bon propos, quelque solide qu'il vous paraisse ; mais sortez hors de vous-même, renoncez-y en toute manière, et reposez-vous en moi seul. Confiez-vous en ma bonté et en ma grâce ; appuyez-vous sur ma Providence ; soyez toujours prête à recevoir le bien et le mal, selon mon bon plaisir, sans choix et sans répugnance, dans le temps et l'éternité, ne désirant autre chose que d'être dans l'état où je vous veux. Ainsi, sans vous mettre en peine si vous profitez peu ou beaucoup, si vous me suivez de près ou de loin, si les dons que je vous fais sont grands ou petits, si, en sortant de ce monde, vous irez ou n'irez pas en Purgatoire, si vous souffrirez longtemps, et en quel temps vous souffrirez, laissez tout cela à ma Providence, et ne souhaitez autre chose que l'accomplissement de ma dernière, suprême et très louable volonté, puisque c'est le plus grand bien que vous puissiez désirer, et la chose du monde dans laquelle je désire le plus que vous preniez le soin de me plaire. Que ma volonté

souveraine soit donc votre perfection, et la mesure de votre perfection.

Que votre cœur ne soit agité d'aucune curiosité ni d'aucun souci des choses futures, ni de celles qui sont incertaines et qui n'arriveront peut-être point ; mais laissez-moi le soin de toutes ces choses, puisque j'en ai la direction. Le mal que vous redoutez n'arrivera peut-être jamais ; et quand bien même il serait déjà arrivé, il ne faudrait pas vous en affliger, puisque, selon le langage de l'Évangile, *à chaque jour suffit son mal*.

Quelque chose que je permette, et en quelque manière que ce soit, c'est par l'ordre de ma Providence, et vous devez en être satisfaite ; vous devez m'en louer, et avoir la ferme assurance que cela vous est avantageux. Vous devez le considérer comme une chose présentée par une main amie ; comme une chose que j'ai prévue et ordonnée de toute éternité pour votre utilité particulière, pourvu que vous vous appuyiez pleinement sur ma bonté. Avoir bonne opinion de moi, s'appuyer sur moi, s'abandonner entièrement à ma conduite, c'est rendre hommage à ma bonté et en relever l'étendue. Une âme que je trouve dans ces sentiments m'est si agréable que je ne saurais l'abandonner, et je ne puis permettre qu'il arrive aucun mal à celui qui a placé en moi toute son espérance. Plus vous avez de confiance en moi, et plus vous êtes assurée d'obtenir le parfait accomplissement de vos désirs. Si vous me croyez assez bon pour faire tourner à votre avantage tous les maux qui vous arrivent, vous en verrez bientôt l'expérience. Il en serait certainement ainsi, si déjà vous saviez recevoir de cette sorte les adversités et les peines.

Mes dévots et mes amis me prient souvent de les préserver du Purgatoire ; cette prière est bonne, mais vous pouvez en faire une plus parfaite et plus désintéressée. Prosternez-vous aux pieds de ma Majesté, et désirez que ma justice soit satisfaite, en vous offrant à souffrir le

Purgatoire pour ma gloire et mon bon plaisir, et en me témoignant que vous ressentiriez moins de joie en évitant le Purgatoire qu'en accomplissant ma volonté. Si, par le secours de ma grâce, vous surmontez cet amour désordonné que vous avez pour vous-même, si vous vous jetez entre mes mains avec une entière confiance, ne vous attachant qu'à moi seul, vous ressentirez, par une heureuse expérience, les merveilles que ma grâce opérera en vous. Venez donc, ô ma fille, renoncez à vous-même, ne songez qu'à moi seul, et moi, je penserai à vous ; j'aurai soin de vous ; jamais je ne vous laisserai sans assistance.

Je le répète, ma fille, recevez tout ce qui arrive comme venant de moi, et non des créatures. Admirez et louez en toute occasion les effets de ma Providence ; recevez-les avec amour et actions de grâces, persuadée que je m'en sers pour opérer votre salut. Le but que je vous propose, c'est de vous porter à souffrir et à agir, dans toutes ces rencontres, de manière à mériter ma miséricorde. Appliquez-vous également à tirer ma louange et ma gloire de tous les événements, de tout ce que vous voyez, de tout ce que vous éprouvez, vous souvenant du motif pour lequel je les permets : je veux que vous remontiez jusqu'à la source d'où ils viennent, c'est-à-dire jusqu'à ma bonté, afin que vous lui fassiez une digne offrande de vous-même.

Si vous étiez fidèlement attentive à considérer, d'un même œil, les sujets de tristesse et de joie que je vous envoie ; si vous saviez me trouver dans toutes les créatures, votre profit serait immense, même dans ce qui paraîtrait vous être le plus contraire. Tout serait pour vous une occasion de m'offrir quelque sacrifice. Car je suis dans toutes les créatures, et pas une ne peut subsister sans moi. Me trouvant en elles d'une manière si intime, je suis bien plus près d'elles qu'elles-mêmes ; et vous devriez être si pauvre d'esprit qu'il ne fut pas en

votre liberté de vouloir une chose plutôt qu'une autre, ni d'en désirer ou d'en fuir aucune en considération de vous-même. Vous devriez n'avoir jamais égard qu'à ma seule volonté, que vous reconnaîtrez facilement dans les dispositions et les ordres de ma Providence, pourvu que vous y fassiez une sérieuse réflexion, et que vous me cherchiez avec une intention pure.



## CHAPITRE XXIII

### DE QUELLE MANIÈRE IL FAUT SUPPORTER L'ADVERSITÉ

**R**ECEVEZ toutes les tribulations comme des signes qui vous annoncent que ma grâce est proche ; acceptez-les avec joie, reconnaissant que vous êtes digne de ces châtiments. N'imputez vos souffrances qu'à vos péchés, et remerciez-moi de ce que, vous regardant des yeux de ma miséricorde, je vous visite avec la verge dont j'ai coutume de corriger mes enfants, au lieu de vous abandonner comme vous le méritez.

Lorsque je vous châtie, c'est une marque que je veux vous rendre meilleure. Mais si je m'abstiens de punir, et si je vous abandonne à votre propre sens, vous êtes très malheureuse, malgré le calme et la paix dont vous paraissez jouir, puisque je ne veille plus sur vos actions et que je cesse de vous garder.

Quelque grandes que soient vos peines, dites-vous toujours : j'en ai mérité bien davantage ; et quand bien même vous ne les auriez pas méritées, pourriez-vous vous refuser à souffrir, pour l'amour de moi, avec patience et résignation, puisque, le premier, j'ai souffert pour vous ? Puis, en supposant même que je n'eusse rien souffert pour vous, ne devriez-vous pas vous croire bienheureuse de souffrir pour un Dieu qui chaque jour vous comble de biens infinis, et à qui vous êtes redevable de tout ce que vous avez et de tout ce que vous êtes ? Après tout, n'êtes-vous pas à moi ? C'est moi qui vous ai créée, et vous êtes à moi comme l'argile est au potier qui la pétrit comme il veut. Moi aussi, je vous traite comme je le veux, et il ne vous est pas plus permis de vous plaindre de ma puissance et de ma justice, qu'à l'argile de se plaindre du potier. Qu'auriez-vous à dire contre votre Créateur, soit qu'il vous console soit qu'il vous afflige ? Convaincue comme vous l'êtes, par le cri

de votre conscience, d'avoir mérité tous ces maux, qu'avez-vous à prétendre, sinon que je vous punisse de vos mépris, et que j'humilie votre orgueil ?

Voici pour vous un autre motif encore plus pressant de patience et de résignation. Vous n'ignorez pas combien je vous aime : je vous aime d'un amour vrai et constant, et je ne puis rien vous réserver que de très excellent et de très salutaire. Eh bien ! avant que je vous eusse tirée du néant, ma volonté était que tel jour, à telle heure, à tel moment, vous eussiez à endurer toutes ces peines. Oh ! ne devez-vous pas désirer que cette volonté s'accomplisse en vous, puisqu'elle est inspirée par le tendre amour que je vous porte ? Supportez donc tout avec joie, avec douceur, avec action de grâces, avec onction et dévotion de cœur, sans témoigner aucune amertume, ni aucun trouble contre ceux qui semblent être les causes de tous ces chagrins. Considérez-les plutôt comme mes ministres qui exécutent fidèlement mes ordres, et ne reconnaissez que moi seul pour l'auteur de vos maux. Oui, c'est moi qui vous les ai préparés avec un cœur plein de fidélité, de miséricorde et d'amour pour vous.

Ainsi ne le perdez pas de vue : toutes les afflictions qui vous arrivent viennent immédiatement de moi ; je vous les envoie pour votre utilité particulière, par un motif d'amour. Puisqu'elles vous sont offertes de ma part avec amour, recevez-les avec reconnaissance et affection. Lorsque vous êtes sans tribulation, croyez que je suis irrité contre vous, et que je vous prive du plus beau présent dont j'ai coutume d'honorer mes amis pour qu'il leur serve d'ornement et de parure.

Souvenez-vous des peines et des contradictions de toute nature que j'ai endurées ; rappelez-vous celles de ma très sainte Mère, qui a été si tendrement aimée de moi, et celles de tous mes serviteurs qui ont marché sur mes pas. Considérez que personne n'est parvenu à la

gloire éternelle que par la croix, et qu'après avoir bu au calice des adversités ; que ce chemin royal est la seule voie qui conduise à la bienheureuse patrie. Si vous voulez nous y rejoindre un jour et participer à notre béatitude, ne vous faut-il pas suivre la même route que nous, puisqu'il n'y en a pas d'autre ? Pensez aussi, dans vos peines, à la récompense glorieuse et surabondante dont je dois couronner votre patience. Certes, ce motif n'est pas à dédaigner, mais il est moins parfait : je préfère que vous souffriez, pour moi, par amour pur et désintéressé. Je sais quel prix je vous prépare, et quelle récompense je veux vous donner. Je dis *que je veux vous donner*, parce que je ne la dois à personne. Elle ne sera donnée que parce que je le veux ; mes dons sont gratuits. Mais vous, ma fille, n'envisagez pas la récompense ; servez-moi d'une manière plus noble et plus généreuse ; soumettez-vous à tout ce que je veux, purement pour l'amour de moi.

Si vous saviez, ma fille, quel est le fruit des tribulations, vous voudriez mettre toute votre gloire dans la croix et les souffrances. Plus vous seriez contrariée dans vos désirs, je dis même dans les désirs que vous avez de me plaire, plus vous auriez de résignation et de ferveur à souffrir. En effet, lorsque votre bonne volonté rencontre des obstacles, c'est ma Providence qui le dispose ainsi, afin que vous acquériez deux vertus pour une, et que vous ne méritiez pas seulement la récompense de cette bonne volonté qui est réputée pour œuvre, mais encore la couronne de la patience qui vous fait supporter ce qui s'oppose à l'exécution de votre bon désir.

La couronne que je réserve à cette bonne volonté sera d'autant plus glorieuse, que vous aurez été éprouvée par de plus grandes contrariétés, et qu'en les supportant vous aurez donné des preuves d'une fidélité plus constante, puisque toutes ces traverses n'auront servi qu'à redoubler votre ardeur. Je vous aime, et je veux que

vous soyez toute à moi, comme ma fidèle épouse ; je veux que vous me serviez sans intérêt propre, que vous alliez partout où je vous enverrai, et non pas où votre désir pourrait vous porter, de peur que, dans les choses même où vous cherchez à me plaire, vous ne vous recherchiez vous-même en même temps. Je veux que vous soyez comme une servante fidèle, obéissante, pleine de zèle, qui n'a pas d'autre volonté que celle de sa maîtresse. Ainsi, sans avoir égard à vous-même, n'envisagez que moi seul en toute chose ; aimez d'un amour extrême toutes les souffrances que je vous impose par la main des hommes ou de quelque autre manière que ce soit.



## CHAPITRE XXIV

NOUS DEVONS CONSIDÉRER CEUX QUI NOUS PERSÉCUTENT  
COMME LES INSTRUMENTS DE DIEU, ET MONTRER DANS NOS  
PEINES LA DOUCEUR DE JÉSUS-CHRIST.

I vous avez, ma fille, quelque occasion de souffrir, n'imputez pas aux hommes ce que vous souffrez. De quoi les verges sont-elles coupables, lorsqu'un père les emploie pour corriger son fils ? Et pourquoi vous fâcher contre les hommes, puisque je me sers d'eux comme de fouets pour vous châtier ? Ne discutez pas avec eux, ne vous irritez pas contre eux ; mais prenez garde que votre impatience ne vous soit préjudiciable, et que vous ne perdiez, par vos contestations et par vos plaintes, le fruit que vous devez recueillir de vos souffrances.

Dans les afflictions qui vous viennent de la part du prochain, que la douceur et la sérénité paraissent toujours sur votre visage ; que l'on n'y remarque aucun trouble, aucun chagrin, nul abattement, nulle tristesse, rien, enfin, qui fasse soupçonner aux autres que vous ressentiez des contrariétés et des peines.

Si quelqu'un vous reprend, ou s'il vous adresse quelque parole injurieuse, montrez-lui bon visage ; demeurez dans le silence ; témoignez-lui, par un sourire accompagné d'humilité, qu'au lieu d'être fâchée de l'outrage qu'il vous fait, ou d'en conserver du ressentiment, vous recevez en bonne part ce qui vient de lui. Gardez-vous de parler en cette occasion, ou du moins ne répondez qu'avec une grande modestie, et en deux ou trois mots seulement.

Faites paraître en vous tant de douceur et d'humilité que personne ne craigne de vous reprendre, de vous mépriser, de vous parler durement. Dans toutes vos contrariétés, dans toutes les réprimandes qu'on vous

adresse, apprenez à vous taire, à souffrir, à demeurer en repos, et vous trouverez ma grâce. Soyez certaine que vous ne l'acquerrez qu'en souffrant, avec patience et sans murmures, les peines que je vous envoie.

Ô ma fille, ô épouse bien-aimée, vous avez en moi un parfait modèle d'humilité, de patience et de douceur. Ce n'est pas à tort que j'ai dit à mes disciples : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur*. Au milieu des tourments que j'ai endurés, des moqueries et des blasphèmes dont j'ai été l'objet, des cruelles menaces de mes ennemis dont le visage ne respirait que la fureur, est-il sorti de ma bouche la moindre plainte, un seul murmure ? Lequel d'entre eux ai-je maudit ? à qui ai-je parlé avec aigreur ? à qui ai-je fait une réponse tant soit peu rude ? à qui ai-je souhaité du mal ? Ah ! il n'en est pas un seul pour qui je n'aie eu une profonde compassion, puisque j'ai prié pour eux tous.

Ainsi, à votre tour, ma fille, pratiquez la patience dans un silence paisible, dans une tranquillité entière, et vous ne manquerez jamais de douceur, jamais vous n'exhalerez de murmure, jamais aucune plainte. Ne vous justifiez pas vous-même ; au lieu de répondre à ceux qui vous outragent et qui déchirent votre réputation, demeurez sans défense et sans excuse, gardez le silence ; remettez-moi le soin de vous-même ; confiez-moi votre cause. Je combattrai pour vous, si, sans faire de bruit, sans vous troubler, vous vous attachez à moi avec un ferme désir de souffrir, pour l'amour de moi, toute sorte de confusions, plutôt que de laisser échapper au dedans ou au dehors de vous-même le moindre murmure.

Aussi longtemps qu'il vous semblera, ma fille, que l'on vous fait injure, aussi longtemps que vous croirez souffrir injustement, vous n'aurez pas la véritable patience ni la connaissance de vous-même. Allez donc avec joie et avec une sainte ardeur au-devant de toutes

les adversités ; offrez-vous à moi pour souffrir, pour être dans le besoin, le travail et la peine, en la manière que je veux. Regardez votre journée comme perdue, lorsqu'elle s'est écoulée sans que vous ayez ressenti quelque peine de l'esprit ou du corps, et sans avoir été éprouvée par quelque croix.

Si vous connaissiez le mérite de la patience, vous seriez pleine de respect et de reconnaissance pour ceux qui vous donnent à souffrir. Considérez qu'étant l'Agneau sans tache, j'ai cependant excusé mes bourreaux ; j'ai prié pour ceux qui me crachaient au visage, qui me flagellaient et qui me crucifiaient. J'ai conservé pour eux, au fond du cœur, beaucoup de douceur et de mansuétude. Méprisez de même tous les outrages ; ne croyez pas qu'il puisse vous en être fait. Jetez les yeux sur moi seul, au milieu de vos peines les plus poignantes, et persuadez-vous bien que, si je les permets, c'est par le pur amour que je vous porte ! De cette sorte, ma fille, tout dans les créatures sera, pour vous, un acheminement à une plus grande grâce, parce que vous me trouverez en toute chose. Vous ne considérerez pas la créature, mais vous me sentirez en elle, vous m'entendrez en elle ; car je vous parle en effet dans toutes les créatures. Écoutez donc : comprenez ce que je désire de vous pour chaque peine qui vous arrive, et, dès que vous reconnaîtrez ma volonté, empressez-vous de l'accomplir. Si vous m'écoutez ainsi en toute sorte de rencontres, le monde sera pour vous un livre, où vous apprendrez vos obligations et vos devoirs.



## CHAPITRE XXV

### DE LA PRIVATION DES CONSOLATIONS DANS LES SOUFFRANCES

**L**E sublime état des parfaits, le chemin royal par lequel ont marché tous mes amis et que vous devez suivre vous-même, c'est la privation de consolation dans les adversités et les souffrances ; c'est de se voir dans un tel abandon qu'on ne puisse plus se tourner d'un côté ou d'un autre, ni jeter les yeux sur d'autres que sur moi, ni avoir recours à d'autres qu'à moi, ni prendre conseil d'autres que de moi, ni se confier à d'autres qu'à moi. En cet état, il ne reste autre chose à faire que de réfléchir sur le fruit des souffrances et sur la gloire qui m'en revient. On s'offre intérieurement à moi par affection et par désir ; on s'abaisse au-dessous de tous avec une si grande humilité, qu'il semble qu'il leur soit permis, ou plutôt qu'ils aient reçu de moi un commandement exprès de tourmenter, de fouler aux pieds, d'outrager impunément. Alors on s'abstient de toute plainte, de toute contestation, de tout murmure, de toute aigreur envers le prochain, et l'on aime plus tendrement ceux qui persécutent avec plus de rigueur. En effet, ma fille, ils vous ouvrent le chemin du plus parfait renoncement ; ils vous fournissent le moyen d'apaiser ma justice et de trouver grâce auprès de moi. Un autre motif de joie qu'ils vous donnent, c'est qu'ils vous offrent l'occasion d'exercer votre vertu et de mettre à l'épreuve l'amour que vous avez pour moi : ne serait-ce point là, dites-moi, le plus ardent de vos désirs, si vous m'aimiez parfaitement ?

Mais il y a encore une perfection plus grande, et plus sublime que celle-là : c'est lorsqu'étant privé de toute consolation divine et humaine, étant accablé de tentations, d'ennuis, d'inquiétudes, d'afflictions et de peines, et comme rejeté de moi et mis en oubli, on ne se

détourne pas de moi pour se tourner vers les créatures. L'âme qui est parvenue à ce degré ne me quitte pas pour recourir à des soulagements humains qui remplacent mes consolations et mes lumières. Au contraire, elle se confie en moi, elle m'attend patiemment, elle s'attache à moi avec une foi pure et par la seule charité, elle est prête à rester dans cet état aussi longtemps qu'il me plaira, elle s'abandonne à moi avec une entière résignation, sans avoir d'autre vue que ma gloire et ma volonté, tâchant même de me louer intérieurement, autant qu'un cœur sec et aride en est capable.



## CHAPITRE XXVI

### DE LA PAIX INTÉRIEURE ET DE LA DOUCEUR DU CŒUR



VOUS comprenez suffisamment, ma fille, qu'il vous faut supporter les afflictions avec patience. Mais il faut de plus que cette patience soit accompagnée d'une grande douceur ; c'est-à-dire, que vous devez souffrir avec une patience qui ne se lasse jamais, qui endure tout, avec un cœur tranquille. Car la douceur n'est autre chose que cette tranquillité, qui doit être la compagne inséparable de la patience. Si vous vous trouvez dans cet état si heureux, rien de ce qui vous arrivera, hors de moi, soit dans le temps, soit dans l'éternité, ne pourra ni vous attrister, ni vous troubler. Vous n'aurez d'autre souci que de n'être jamais séparée de ma grâce et de mon amour, et de demeurer toujours attachée inviolablement à ma volonté. Bien loin de rien négliger pour vous unir à moi par la charité, c'est à cela que doivent tendre tous vos efforts. En quelque lieu que vous soyez, quelque peine ou quelque plaisir que vous éprouviez, si c'est pour ma gloire et par mon ordre, réjouissez-vous de ce qu'étant absolument soumise à ma volonté, vous êtes disposée à recevoir également de moi les douceurs et les amertumes.

Si vous êtes bien dans cette disposition, rien ne pourra vous causer la moindre tristesse. Quelle chose au monde pourrait vous contrarier, puisque votre volonté, n'étant autre que la mienne, s'accomplira toujours en toute chose ? Ne devez-vous pas ressentir une joie extrême en voyant ma volonté s'accomplir en vous ? Pourquoi donc ne conserveriez-vous pas un plein repos et une tranquillité parfaite dans l'homme intérieur, bien que, dans la partie inférieure, vous ressentiez des peines

et des ennuis, et pourquoi n'accepteriez-vous pas paisiblement les plus grandes tribulations, parce que ma volonté est la règle de la vôtre ?

Aspirez, ma fille, à cette tranquillité, veillant à ce que toute colère et tout mécontentement soient tout à fait éteints en vous, et à ce que l'appétit irascible y demeure dans le silence et l'immobilité ; quant à l'appétit concupiscible, il ne vous servira plus qu'à l'exercice des vertus et vous élèvera jusqu'à moi. La raison trouvera, dans cet état, son contentement et sa joie, la conscience jouira d'une paix abondante et d'un calme profond, l'âme tout entière sera établie dans le repos.



## CHAPITRE XXVII

### DE L'AMOUR DU PROCHAIN



MA fille, ayez pour le prochain un cœur compatissant et rempli d'un amour chaste. J'appelle amour chaste, celui qui est exempt de toute sensualité, qui n'embarrasse pas le cœur par un commerce trop intime et trop familier, qui ne corrompt pas sa pureté par une affection désordonnée, qui ne le trouble pas par des inquiétudes, des jalousies, des soupçons, des désirs importuns, qui ne le partage pas par une infinité de diverses imaginations. Un amour chaste est un amour saint et tout céleste, qui ne fait pas acception des personnes, ni distinction de sexe, qui aime tout le monde, en Dieu, par un épanchement de charité pure.

Si vous êtes remplie de cette charité véritable et sainte, vous vous réjouirez avec le prochain, quand vous verrez ses progrès dans le chemin du salut. Compatissante pour les nécessités de vos frères, vous témoignerez à tous la part que vous prendrez à leurs peines ; pour tous, vous vous montrerez pleine de douceur, d'affabilité, de bienveillance et de miséricorde. Avec des entrailles de mère, vous chercherez tous les moyens de pourvoir aux besoins de tous, par votre zèle, par vos consolations, par votre assistance et vos bons offices, considérant comme vôtres les infirmités corporelles et spirituelles du prochain. Vous serez indulgente pour tous, et vous contribuerez à leur avancement spirituel par vos prières, par vos bienfaits, par tous les services que vous serez capable de leur rendre. Vous montrerez un visage bienveillant à ceux pour qui vous ne pourrez davantage ; vous chercherez à adoucir leurs peines par quelque marque extérieure d'affection et par de consolantes paroles.

Veillez surtout à ne juger et à ne mépriser personne, car cela nuit à votre âme et me déplaît extrêmement. Rejetez plutôt jusqu'aux moindres soupçons ; excusez tout le monde, même ceux qui tombent dans de grandes fautes. Si l'un de vos frères vient à pécher, dites que j'ai permis cette chute pour en tirer un plus grand amendement ; dites qu'il était bien intentionné, mais qu'il a été surpris par ignorance, ou par erreur, ou qu'il a cédé à sa faiblesse, et que la tentation était violente ; dites enfin, avec vérité et du fond du cœur, que vous vous fussiez rendue plus coupable si pareille tentation vous était survenue.

Vous ne devez pas regarder, d'un même œil, vos œuvres et celles du prochain : il faut juger les vôtres avec sévérité, vous reprocher beaucoup vos défauts, et estimer peu vos vertus ; mais en même temps il faut rehausser ce que les autres font de bien et dissimuler leurs défauts. Ne dites jamais de mal d'autrui ; n'écoutez pas celui qu'on en peut dire.

Si vous vous trouvez dans l'obligation de reprendre le prochain, et que vous sentiez en vous quelque colère, renvoyez la réprimande à un autre temps. Car pourquoi, en guérissant les autres, se blesser soi-même ? Ne serait-ce pas abuser de la médecine que de faire dix blessures pour en guérir une. Attendez le temps opportun pour appliquer le remède, et, lorsque vous serez calme, que le prochain sera disposé à recevoir la correction, alors reprenez-le avec un esprit de douceur et de charité. Employez les prières et les exhortations plutôt que la dureté et la rigueur des réprimandes. Recourez aussi à moi par la prière, afin que cette correction opère l'amendement.

Bien loin d'exciter les haines, les différends et les querelles, portez tout le monde à la paix ; souvenez-vous de ma parole : *Heureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu.*

Si quelqu'un vous offense ou vous porte de la haine, rendez-lui le bien pour le mal. S'il vous fait mauvais visage, s'il vous dit des paroles blessantes, ne lui en dites que de douces et d'obligeantes. Par ce moyen, il rentrera plus sûrement en lui-même.

Lorsque vous voyez des personnes qui souffrent, pensez aux fatigues, aux afflictions, aux mépris, à toutes les peines que j'ai endurés pour vous, afin que vous me considériez dans le prochain, que vous m'aimiez en lui, que vous compatissiez à mes douleurs en même temps qu'aux siennes, et que vous vous transformiez en moi.



## CHAPITRE XXVIII

### DE LA PURETÉ INTÉRIEURE



**A**PLIQUEZ-VOUS aussi, ma fille, à acquérir la pureté intérieure, de manière à ce qu'étant détachée de tout, vous ne vous arrêtiez à aucun plaisir, vous n'en recherchiez aucun, vous n'en admettiez aucun pour le motif et la considération de la jouissance qu'il vous procure.

Bannissez de votre cœur non seulement les mauvaises pensées, mais encore celles qui sont vaines et inutiles, et, si quelqu'une vient à s'y glisser, au moins que cela n'arrive jamais de propos délibéré. Que votre résolution soit de ne penser qu'à moi, et non à autre chose, à moins que ce ne soit en vue de mon amour.

N'admettez pas non plus en vous, s'il est possible, les images et les représentations des objets extérieurs : quand elles se présentent à votre esprit, chassez-les à l'instant. Jetez en moi tous vos soins, toutes vos sollicitudes. Ne vous troublez d'aucun événement : veillez soigneusement sur votre cœur, de peur que l'affection de quelque créature, quelque désir sensuel, quelque passion désordonnée, quelque inclination peu réglée ou quelque intention moins droite ne s'en empare et n'y demeure.

Ne souffrez pas qu'il y ait un milieu, si petit qu'il soit, entre vous et moi : ne cherchez que moi purement, simplement, en tout, et non pas votre propre satisfaction. En toute rencontre élevez votre esprit à moi ; de manière que si vous aviez à parler, à traiter quelque affaire ou à en délibérer, vous vous entreteniez d'abord avec moi par la prière ; que toute action et toute occupation extérieure vous fournissent matière et occasion de me prier, ou plutôt que l'occupation même de votre esprit soit une prière continuelle, que tout ce qui frappe

vos sens vous élève à moi et devienne aussi pour vous une occasion de me prier et de me louer.

Dégagez votre esprit de tout ce qui est créé, et portez vos désirs et vos affections jusqu'à moi. Rapportez à moi tout ce que vous voyez de beau, tout ce que vous rencontrez d'agréable et de délicieux, afin que, seul, je sois toute votre joie, que tout serve à vous édifier, et que rien ne se présente à vous, dont vous ne tâchiez de tirer, pour votre âme, quelque profit.



## CHAPITRE XXIX

### IL FAUT RAPPORTER TOUT À DIEU.

**N**E vous attribuez rien de ce que j'opère en vous, ni des dons que vous recevez de moi : vous devez sans doute reconnaître que ces dons et ces grâces découlent de moi comme de leur source ; admirez mes bienfaits, ma charité gratuite et ma mansuétude ; mais vous n'en devez pas moins avoir toujours devant les yeux votre misère et votre néant, ne tirant aucune vaine complaisance de mes largesses et ne vous en prévalant jamais. Ne vous réjouissez pas à cause des dons que je vous ai faits, ni à cause des opérations de ma grâce en vous ; je veux dire, ne vous réjouissez pas de mes dons ni du bien que j'opère en vous, parce que c'est en vous que je l'opère, ni parce que c'est à vous que je fais ces dons ; car ce serait là vous réjouir en vous-même, pour l'amour de vous-même et dans la vue de votre intérêt propre ; mais réjouissez-vous en moi seul et pour l'amour de moi, de ce que je suis si bon, si libéral, et si miséricordieux envers des créatures si ingrates et si indignes de ma bonté. Ma bonté éclate, en effet, d'autant plus visiblement en vous que vous êtes plus misérable en vous-même, et plus ingrate à mon égard ; et il faut aussi que dans les dons que je vous fais, votre joie soit plus désintéressée et qu'elle n'ait pour objet que moi. Dans ces rencontres, après m'avoir témoigné votre gratitude et fait paraître votre humilité, deux choses qui doivent croître en proportion de mes dons, soyez comme si je ne vous avais rien donné, comme si vous ne sentiez pas que ma grâce a opéré en vous. Jetez les yeux sur votre néant, sur votre impuissance et votre infirmité de peur que vous ne vous élevez et que vous ne preniez en vous-même quelque complaisance.

Si vous goûtez mes douceurs spirituelles, si vous avez reçu d'en haut quelque sainte inspiration, ou si ma grâce s'est servie de vous pour procurer quelque bien au prochain, vous pouvez sans doute vous réjouir du bien qui a été opéré par moi, mais vous ne devez pas vous réjouir en vous-même de ce que je l'ai opéré par vous, en vous complaisant dans le choix que j'ai fait de vous et non pas d'un autre : car il y a toujours là un amour-propre déguisé. Détournez plutôt votre cœur de la bonne œuvre et de vous-même, n'envisagez jamais ces deux choses ensemble, à moins que ce ne soit, comme je l'ai dit, pour admirer ma bonté et reconnaître votre néant. Soyez alors comme si rien n'avait été fait, comme si vous n'aviez pas senti cette impulsion de ma grâce, et cependant jetez les yeux sur moi, et non pas sur le don que vous avez reçu, et gardez-vous d'y arrêter votre esprit, d'y établir votre joie et d'y prendre votre repos.

Lorsque vous éprouvez ces douceurs spirituelles, ne vous amusez pas à rechercher curieusement de quelle nature elles sont, ni si elles viennent de moi ou d'ailleurs. Ce serait encore mettre un milieu entre vous et moi, et cela vous empêcherait d'arriver jusqu'à moi. Abandonnez-vous plutôt à ma conduite, d'une manière absolue. Désirez ignorer les choses qui se passent en vous, plutôt que d'empêcher les opérations de la grâce, en vous embarrassant l'esprit par cet examen trop curieux. Ne vous exposez pas à vous enfler d'orgueil, ou à concevoir pour vous quelque secrète complaisance, ou à vous réjouir en vous-même, en vue de vous-même. Laissez-moi la disposition de toutes ces choses, comme de toutes les autres. Soyez convaincue que si je vous fais quelque bien, il tombe sur une personne indigne, sur une ingrate, et sans qu'il y ait aucun mérite de votre part. Rien ne m'est plus agréable que cette humilité profonde qui, à la considération de votre bassesse, de votre

indignité et de votre ingratitude, vous inspire une crainte religieuse et une sainte frayeur, vous remplit d'un certain trouble, et par la honte que vous cause le sentiment de ces douceurs spirituelles, vous persuade qu'elles ne soient rien, ou que du moins elles ne viennent pas de moi. Oh ! je préfère beaucoup vous voir dans cet état d'abaissement volontaire, plutôt que dans une folle joie et une vaine consolation.

Autrefois, ma fille, n'ai-je pas défendu à mes apôtres de se réjouir de leurs miracles et de la puissance qu'ils exerçaient sur les démons, bien qu'ils sussent certainement qu'ils avaient reçu de moi le don des miracles et le pouvoir de chasser ces esprits impurs ? De même, ma fille, lorsque vous avez reçu de moi quelques grâces sensibles ou quelque autre don, ne vous en glorifiez pas, ne vous en réjouissez pas, hors de moi, autrement que pour l'amour de moi. Ne vous reposez qu'en moi seul, c'est-à-dire, en ma seule gloire et en mon bon plaisir : car l'amour-propre se glisse partout, et trompe facilement ceux qui ne se tiennent pas sur leurs gardes.

Ne tirez donc aucune gloire, ne cherchez aucune louange, à l'occasion de mes dons ; ne vous en attribuez rien à vous-même, et ne souffrez pas que les autres vous en attribuent aucune chose. Ne vous en réjouissez pas comme d'un bien qui vous appartient ; mais rapportez tout à moi. Dégagez-vous de tout ce qui vous est propre ; ne désirez rien, en vue de vous-même ; n'ayez que des joies désintéressées ; vivez sans aucune attache à vos goûts, à votre jugement, à vos vues, à votre sentiment ; soyez tout à fait pauvre d'esprit.

Si vous voulez être mon épouse, conservez toujours votre cœur chaste, pur, libre et dégagé de tout amour des créatures. Toutes les fois que vous sentez en vous quelque mouvement d'amour naturel ou sensible pour quelque chose que ce soit, soupirez après moi par de tendres gémissements, sollicitant ma grâce et mon

amour qui est le seul solide, le seul désirable, le seul capable de vous rendre heureuse, le seul éternel. Tout ce qui se fait pour la créature par pur amour naturel n'est pas exempt de souillures ni de péril. Si vous tendez à la pureté parfaite, renoncez aux amusements, aux consolations, aux entretiens, en un mot à toutes les choses où la nature, seule, trouve sa satisfaction. Passez avec liberté par-dessus tout cela, n'arrétant votre cœur à rien et ne vous attachant qu'à moi seul. Car, après tout, rien n'est si capable de détacher l'homme des créatures et de lui-même, et de le rendre tout à fait libre, comme le mépris qu'il fait de soi-même et de toutes les créatures : il n'estime alors que moi seul, et ne juge que moi seul digne de remplir son cœur ; tout le reste n'est à ses yeux que comme de la boue.

Examinez soigneusement le motif de vos actions, de vos desseins, de vos volontés, et soit que vous parliez, soit que vous vous taisiez, dans l'action ou dans le repos, entrez jusque dans le fond de votre âme, jusque dans le secret de vos pensées et de vos intentions, et vous trouverez souvent que ce qui paraissait être un produit de ma grâce n'avait pour principe qu'un amour-propre déguisé, qu'un intérêt humain qui n'est pas sans péché. Veillez donc avec soin sur vous-même, afin qu'il n'y entre rien de vicieux et qu'aucune affection désordonnée ne s'y établisse.

Si vous aviez un cœur tout à fait vide des créatures, si vous n'aviez des yeux et des désirs que pour moi seul, j'irais au-devant de vous avec tant d'affection, je prendrais tant de plaisir dans votre cœur, qu'il semblerait que je ne puis plus vivre sans vous, ou que, sans vous, ma félicité ne saurait être parfaite.

Au commencement, il est vrai, vous n'aurez pas peu de difficulté à veiller ainsi sur vous-même en toute rencontre, à vous observer en tout, et à vous détourner d'une chose, aussitôt que vous vous apercevrez que

cette chose n'est point moi, ou que je ne l'ai pas produite. C'est là qu'est la peine et l'affliction d'esprit : car vous vous trouverez vous-même en beaucoup de circonstances, où il faudrait pourtant vous renoncer entièrement et mortifier, en vous, ce qui n'est pas exactement dans l'ordre.

Pour vaincre la nature, il faut de toute nécessité opposer une violence à une autre violence. Vous rencontrerez donc autant de croix que vous aurez d'inclinations vicieuses à déraciner en vous. Alors, ma fille, vous commencerez à vous connaître vous-même ; alors vous serez humiliée, à la vue de votre fragilité et de l'impuissance où vous êtes de vous surmonter vous-même ; et il vous sera évident que, pensant être quelque chose, vous n'êtes rien. Mais, avec de la persévérance, ce qui d'abord vous coûte beaucoup vous deviendra fort léger.

Cet exact et continuel examen de tout ce qui se passe dans votre intérieur opérera en vous des effets fort salutaires : il vous découvrira vos faiblesses et vos imperfections ; il vous portera à gémir et à désirer vivement d'en être affranchie ; il vous précautionnera contre une infinité de périls dans lesquels vous fussiez tombée. Enfin les peines que vous vous donnerez pour vous dépouiller de vos défauts, et les larmes que vous répandrez, parce que vous ne pouvez vous vaincre vous-même, ni vous débarrasser des misères dont vous souhaitez d'être délivrée, seront un nouveau baptême qui effacera les taches de votre âme et expiera vos péchés. Ne perdez donc pas courage ; si vous demeurez en moi, vous surmonterez tout : si vous vous confiez en moi, je vous aiderai à lever cette croix ; je la porterai avec vous.



## CHAPITRE XXX

### IL FAUT OBSERVER LES INSPIRATIONS DIVINES ET NE PAS NÉGLIGER LA GRÂCE.

**N**MPOSEZ-VOUS, ma fille, plusieurs pieuses pratiques, et accoutumez-vous à certains exercices salutaires qui vous serviront de moyens pour vous élever à moi, lorsque, toutefois, vous ne serez point portée à autre chose par un attrait venant évidemment de moi. Car vous ne devez pas vous attacher tellement à ces pratiques que vous préférerez vos propres industries à mes inspirations. Mais partout où vous apercevez ma volonté, qu'elle vous soit manifestée par votre supérieur ou par un ordre particulier de ma Providence, qui impose quelquefois une espèce de nécessité dans les choses douteuses, il faut vous abandonner vous-même.

Dès que vous reconnaissez avec certitude mes inspirations au dedans de vous, suivez-les à l'instant même et quittez tout pour m'obéir. Car il ne suffit pas que vous me cherchiez et suiviez avec soin, je veux que vous me serviez comme il me plaît, et que, renonçant à votre volonté, même dans les choses louables, vous embrassiez, pour l'amour de moi, celles qui, en apparence, sont les plus viles et les plus abjectes. Car, par la soumission que vous apportez à exécuter mes ordres, ces choses viles et méprisables ne deviennent pas seulement aussi bonnes, mais encore meilleures pour vous que celles auxquelles vous renoncez.

Dans ces circonstances, vous devez quitter vos pratiques et les remettre à un autre temps, non par négligence, ou par paresse, ou par inconstance, mais par un dépouillement pur et simple, et par un parfait renoncement de vous-même, afin de ne vous appuyer jamais sur

vous-même, mais sur moi seul, et de ne mettre qu'en moi toute votre confiance.

Ô ma fille ! Si vous saviez à quels périls vous vous exposez, et quel obstacle vous apportez à votre avancement, lorsque vous rejetez mes inspirations, et combien vous vous rendez criminelle, en leur fermant l'entrée de votre cœur, sans doute vous sécheriez d'affliction et de crainte. Marchez donc toujours avec tremblement, dans la pensée que peut-être vous m'êtes ingrate. Craignez que ce que vous méritez ne vous arrive, comme il est arrivé à plusieurs autres, et que vous ne perdiez ma grâce, après que, par un juste jugement, je vous aurai délaissée, à cause de votre ingratitude et de votre orgueil. Demeurez donc continuellement dans une parfaite humilité ; confiez-vous en moi et non en vous. Priez sans cesse pour obtenir ma grâce, et observez ses mouvements avec soin, afin de reconnaître ce que j'exige de vous. Il ne vous suffit pas, ma fille, de savoir ce que je désire ; mais, en même temps que ma volonté vous est connue, il faut la préférer à tout le reste, et m'être aussi fidèle pour l'exécuter, au préjudice de quoi que ce puisse être.

Quant à cet avis que je viens de vous donner, d'être dans une appréhension continuelle de perdre ma grâce ou d'être délaissée de moi, à cause de votre ingratitude et de votre négligence, il ne faut pas que ces craintes soient un effet du désespoir ou de votre peu de courage, mais d'une véritable humilité, puisque cette vertu est inséparable de l'espérance et de la confiance que vous devez avoir en moi.

Si vous ne pouvez pas faire ce que font les autres, ne perdez pas courage et ne vous laissez pas abattre : vous ne devez pas avoir autant égard aux actes de piété qu'ils pratiquent qu'à leurs vertus, parce que je distribue mes dons à chacun, selon le tempérament qu'il a reçu de la

nature, et selon la vocation particulière par laquelle je l'attire au but et à la fin que je lui destine.

Je donne à chacun les moyens de faire les actes de piété qui lui sont propres, et comme les tempéraments et les vocations ne sont pas semblables, et que, pour l'ordinaire, ma grâce s'y accommode, les actes de piété ne peuvent pas être les mêmes pour tous. Si donc vous ne pouvez suivre les autres dans leurs pieuses pratiques, ne laissez pas de les imiter dans leurs vertus : car les vertus sont les mêmes pour tous les hommes. Ainsi, vous pouvez être humble, miséricordieuse, patiente, bien que les actes que vous formez de ces vertus soient différents de ceux que forment les autres.

Il n'y a qu'un chemin qui conduit à moi, et c'est le seul que les Saints ont suivi. Ce chemin est la charité qui connaît le secret d'ajuster à une même fin les différentes pratiques de ceux qui aspirent à la sainteté. Entrez dans ce chemin comme les autres, et marchez dans la voie particulière que je vous tracerai. Si vous suivez ce chemin de la charité, ou plutôt si vous me suivez, recevant tout de moi, rapportant tout à moi, vous humiliant sous ma main puissante, n'ayant que moi pour but de vos actions et de vos paroles, et n'y cherchant que ma gloire ; dans quelque ténèbres que vous marchiez, de quelque tentation que vous soyez agitée, quelque abandonnée de moi que vous pensiez être, je ne souffrirai jamais que vous tombiez dans l'égarement.

Considérez donc votre vocation ; exercez-vous dans les vertus propres à votre état, et soyez prête à changer, à quitter, à reprendre vos pieuses pratiques, selon mon bon plaisir et les mouvements intérieurs que je vous en donnerai. Car vous ne devez pas mesurer votre perfection à celle d'un autre, ni la faire consister en ce que vous voulez, mais en ce que je veux, sans vous mettre en peine en quel degré de perfection est celui-ci ou celui-là ni en quel degré vous êtes vous-même ; et vous devez

être fort résignée à ne vouloir pas d'autre perfection que celle qui me plaît de vous donner. N'en désirez pas d'autre que de vous voir, quand il me plaira, dans l'abondance ou dans la disette ; souhaitez d'être, devant moi, telle que je voudrais que vous fussiez. Observez, reconnaissez et suivez l'attrait de ma grâce. Si, au lieu de vous rechercher vous-même dans les choses de la nature et dans celles de la grâce, vous cherchez purement moi seul, vous saurez bientôt où je veux vous attirer, et le chemin que vous devez tenir dans la vie spirituelle.



## CHAPITRE XXXI

### IL FAUT COMMUNIQUER LES DONS DE DIEU.

E ne veux pas, ma fille, que vous négligiez les grâces et les dons que je vous fais ; mais si, par leur moyen, vous pratiquez quelque bonne œuvre, je vous défends de vous y chercher vous-même, de vous en rien attribuer, d'en prendre de la vanité, de vous en glorifier, ou d'en concevoir quelque bonne idée de vous-même. J'exige que vous rapportiez purement à ma gloire tous les avantages que vous retirez de mes dons. N'oubliez jamais cette vérité, que, de vous-même, vous ne pouvez rien, vous ne possédez rien, et que vous tenez de moi seul tout ce que vous avez. Aussi j'entends que mes dons ne retournent pas à moi sans avoir produit quelque fruit ; mais je veux que vous me les rendiez avec usure ; c'est ce que je vous ai enseigné dans la parabole des talents. Car comme, dans votre corps, vos yeux ne sont pas seulement faits pour eux, et qu'ils n'ont pas été placés où ils sont pour leur utilité propre ou pour la seule utilité du visage, mais pour servir à toutes les autres parties du corps : ainsi je ne vous ai pas donné mes grâces pour vous seule, et afin que vous en recueilliez tout le fruit ; mais j'ai mis ces dons en vous pour que vous en fassiez part aux membres de mon corps mystique. Vous devez assister vos frères dans leurs besoins, les gagner à mon service et me les amener. Je leur ai refusé plusieurs choses que je vous ai données, parce qu'ils peuvent les trouver en vous, et je leur en ai donné plusieurs que vous n'avez pas, parce que c'est pour vous, autant que pour eux, qu'ils les ont reçues. J'exige donc que les autres participent aux talents que j'ai mis en vous ; je veux que vous fassiez franchement pour eux ce qui dépend de vous et qu'ils ne peuvent faire, afin qu'une même charité ne forme qu'un corps

de vous tous, et que ce qui se trouve dans l'un de ses membres soit pour les autres comme pour lui. Il est juste, en effet, que l'un participe au bien de l'autre par l'union qu'il a avec le corps, et par les liens de la charité qui les unit.

Si vous considérez, ma fille, que telle est ma volonté, vous servirez le prochain avec allégresse ; vous le soulagerez avec joie, vous compatirez avec bonté à toutes ses afflictions ; vous le consolerez au lieu de l'aigrir ; vous lui donnerez sans délai ce que vous pouvez lui donner ; vous prendrez part à la joie de ses succès. Entre vous, comme entre les parties d'un même corps, il n'y aura ni envie, ni querelle, ni émulation, ni recherche d'aucun intérêt particulier ; mais on y verra régner une charité parfaite et une entière communication de biens. Vous ne possédez rien qui vous appartienne en propre, et comme dit mon apôtre : *Qu'avez-vous que vous n'avez reçu ?* Vous n'avez donc rien qui ne soit à moi, rien qui vous ait été donné pour vous seule ; mais tout ce que vous avez reçu est un dépôt confié à vos soins pour l'utilité des fidèles, qui ne font tous qu'un même corps, je veux dire l'Église, et vous me rendrez compte de ce dépôt.

Ainsi, à quelque sublime contemplation que vous soyez élevé, quelque douceur que vous trouviez dans mes plus intimes communications, soyez prête à quitter votre consolation propre, vos dévotions les plus douces et les plus attrayantes, et enfin quittez-vous aussi vous-même, lorsque vous êtes appelée à secourir le corps ou l'âme de votre frère. C'est en cela que consiste la charité ; elle ne cherche pas ses intérêts, mais ceux d'autrui ; et cette charité m'est plus agréable, elle vous est plus avantageuse que votre dévotion particulière et la plus haute contemplation.

Au reste, en tout ce que vous faites ou que vous souffrez, en tout ce que vous embrassez ou que vous fuyez,

que je sois votre principe, votre milieu et votre fin. Faites ou quittez toute chose pour l'amour de moi, et n'y cherchez que ma gloire et mon bon plaisir. Ce n'est point parce que vous servez le prochain que vous me plaisez ; mais parce que vous renoncez à vous-même et à vos propres intérêts, et que, pour l'amour de moi, vous laissez tout pour le secourir et le consoler. Si vous agissez en vue de quelque autre considération, comme à cause de la faveur, de l'amitié, de la parenté, ou en vue de quelque avantage et de quelque profit, quelque grande et excellente que soit votre œuvre, je ne la reçois ni ne la regarde : je n'estime pas le sacrifice, quand on ne le fait pas purement pour moi.



## CHAPITRE XXXII

### DE LA PAUVRETÉ SPIRITUELLE



A chère fille, soyez toujours affamée et altérée de la justice, et que, dans ce désir ardent, vos mains soient sans cesse employées aux bonnes œuvres qui sont en votre pouvoir. Mais persuadez-vous bien qu'il n'y a, au monde, personne aussi faible que vous, personne aussi pauvre, personne qui ait un plus pressant besoin de ma grâce. Gémissiez donc et pleurez incessamment de ce que tant de choses vous manquent ; ayez continuellement les yeux sur votre indigence.

Ce n'est point à vous d'examiner ce que font les autres, ni quel chemin ils tiennent dans la vie spirituelle, ni s'ils progressent dans la vertu, ni de quelle manière ils se conduisent envers moi. C'est à moi seul de savoir ce que j'ai donné à chacun, et ce que je dois en attendre.

Soyez, à vos yeux, la dernière de tous ; regardez-vous comme la plus vile et un pur néant. Rougissez, en ma présence, si vous apprenez que quelqu'un vous loue ou qu'il pense bien de vous, et gémissiez de l'injure qui m'est faite par ceux qui vous louent et vous estiment, vous si méprisable, vous si ingrate, vous si pécheresse.

Persuadez-vous que vous êtes tellement misérable, qu'il est bien permis à tout le monde de vous mépriser et de vous fouler aux pieds. Que votre cœur soit insensible aux injures, et comptez pour rien les outrages et les peines que l'on vous fait.

Vous devez être, en tout temps, dans l'indifférence pour les injures et les louanges, et reconnaître qu'il n'y a pas de louange dont vous ne soyez indigne, pas d'injure que vous n'ayez méritée. Car si vous êtes sensible aux injures, si vous vous en plaignez, c'est un signe que votre amour propre n'est pas mort, et que vous n'en êtes

pas dépouillée. En un mot, vous ne devriez ni considérer, ni ressentir d'autre injure que celle qui m'est faite. Comportez-vous donc avec moi de telle sorte que ni les biens, ni les maux, ni les sujets de joie, ni les sujets de tristesse qui vous arrivent, ne vous touchent plus les uns que les autres.

Soyez toujours pauvre d'esprit, et comme je vous l'ai déjà dit, ne soyez affamée ni altérée que de la justice, tenant votre cœur libre et dégagé de toute créature, et prêt à suivre, avec ardeur, tous les mouvements de ma volonté et de mon bon plaisir.



## CHAPITRE XXXIII

### DE L'AMOUR DE DIEU



QUE votre cœur, ma fille, soupire après moi avec autant d'ardeur que le cerf altéré après les sources d'eau vive. Celui qui a soif ne peut penser à autre chose qu'à boire ; car, quoi qu'il fasse, la soif qui le brûle ne le quitte pas, et il ne peut étouffer le désir qu'il éprouve de se désaltérer. Ainsi, celui qui m'aime véritablement, et qui brûle pour moi d'un véritable désir, n'a d'autre pensée que celle de mon amour, ni d'autre désir que de venir à moi et de m'être étroitement uni.

Ayez donc toujours soif de la justice, afin de n'être jamais satisfaite de ce que vous aurez fait pour ma gloire, et de ressentir toujours une peine secrète de m'avoir si peu honoré. Ainsi, sans vous contenter de faire des efforts ordinaires, tâchez d'entrer dans la pratique des vertus les plus sublimes, et marchez pour y avancer toujours. Ayez un cœur tout brûlant du désir de m'être unie, de m'honorer toujours de plus en plus et d'accomplir, avec plus de perfection, ma souveraine volonté.

Les personnes qui aiment éperdument ne deviennent pas seulement insouciantes pour les délices, elles oublient même ce qui est indispensable au corps, comme le boire et le manger. Elles deviennent pâles, languissantes, lorsqu'elles ne peuvent jouir de ce qu'elles aiment, ou qu'elles s'aperçoivent qu'elles ne sont pas aimées, et elles ne goûtent ni joie, ni consolation, ni repos qu'elles n'obtiennent ce qu'elles aiment.

C'est ainsi, ma fille, que vous devez m'aimer : c'est en moi seul que vous devriez trouver de la consolation et de la joie, et ailleurs rien que des sujets de pleurs et de tristesse. Si vous m'aimiez véritablement, vous n'auriez

pas de repos que vous ne m'eussiez possédé d'une manière parfaite : vos désirs seraient toujours brûlants, et ils exciteraient en vous une soif et une faim que vous ne sauriez éteindre, et qui ne vous laisseraient pas de repos. Puissiez-vous languir d'un tel amour et n'avoir de désirs que pour moi seul !

Si vous me présentiez un cœur simple et dégagé de tout amour, je le tirerais après moi, je le percerais de mes traits. Oh ! que vous seriez heureuse, si, agitée d'une ivresse toute sainte et toute divine, et n'ayant que du mépris pour les objets créés, vous ne poursuiviez que moi, en vous écriant : Je suis blessée d'amour !

Vous devriez tellement brûler d'amour pour moi, que ceux qui vous approchent ne vissent rien en vous qui ne respirât l'amour, et qu'ils ne se séparassent de vous que brûlants, qu'embrasés eux-mêmes d'amour.

Si vous voulez m'aimer, aimez-moi de tout votre cœur. Je ne veux pas que vous m'aimiez et qu'en même temps vous cherchiez autre chose que moi, à moins que m'aimant pour moi-même, vous n'aimiez cet objet qu'en vue de mon amour. Je veux un amour pur et sans mélange ; je veux être le seul motif et l'unique cause de votre amour : j'entends que cet amour ne connaisse ni borne, ni mesure. N'en mettez donc pas au vôtre ; si vous m'aimez beaucoup, souhaitez de m'aimer davantage, puisque l'amour qu'on peut avoir pour moi s'étend jusqu'à l'infini. Il ne dit jamais : C'est assez ; il n'est jamais rassasié ; à quelque point qu'il arrive, il peut encore aller au-delà. La charité croît toujours, car elle n'est autre que la bonne volonté, et on ne peut prescrire à la bonne volonté ni borne, ni mesure : il en est de même de la charité.

Je sais bien que vous voudriez m'aimer de tout votre cœur : peut-être même voudriez-vous m'aimer toute seule autant que toutes les créatures ensemble. Ce désir est bon ; je ne le condamne pas, pourvu qu'il ne soit pas

accompagné d'un désir secret de votre propre excellence et de singularité, et que, par une subtile vanité, il ne vous porte à vouloir faire, toute seule, autant que toutes les autres ensemble. Que ce désir soit pur, et que je sois aimé de vous purement pour moi ; qu'il croisse toujours en vous, et qu'il soit comme un écoulement de la véritable charité, afin que vous m'aimiez toujours de plus en plus, et que vous souhaitiez de m'aimer autant toute seule que tous les hommes ensemble ; non que vous veuillez en cela être préférée à aucun d'eux, mais parce que la charité ne peut être rassasiée. Car, quelque grand que soit votre amour pour moi, il faut qu'il vous paraisse encore trop faible pour satisfaire votre désir.

Mon amour, lorsqu'il se rencontre dans une âme, ne demeure pas oisif ; il y opère de grandes choses, et l'on peut dire qu'il ne mérite plus le nom d'amour, aussitôt qu'il cesse d'agir.

Cependant, ma fille, ne vous troublez pas, ne vous découragez pas, lorsque vous vous trouvez dans l'impossibilité de faire certaines bonnes œuvres. Alors votre bonne volonté me suffit, elle m'est aussi agréable que ces bonnes œuvres elles-mêmes.

Je n'exige de personne ce que je n'ai pas donné, et le grand nombre des bonnes œuvres me plaît moins qu'un grand amour. Si beaucoup d'œuvres me sont offertes sans amour, elles sont incapables de me satisfaire. À quoi bon la paille, si cette paille ne couvre pas le grain de froment ? Quand donc vous m'aurez offert le froment, ne vous inquiétez pas de la paille, c'est-à-dire, des œuvres extérieures. Sans doute, je me soucie peu des œuvres faites sans charité ; mais j'estime beaucoup la charité, encore qu'elle ne soit pas accompagnée des œuvres, comme lorsque la maladie, la nécessité, ou l'obéissance vous ôtent le moyen d'en faire. Car alors, comme je l'ai déjà dit, la bonne volonté me suffit. Mais aussitôt que vous n'êtes plus empêchée, si mon amour

est en vous, il ne reste pas inactif, et, en vue de moi, il se répand sur le prochain. Faites-lui tout ce que vous voudriez me faire à moi-même. Je l'ai mis en ma place ; eh ! que pouvez-vous à mon égard puisque je n'ai besoin de personne ? Pour que vous accomplissiez ce commandement avec plus de joie et de courage, j'ai promis de recevoir le bien fait à votre prochain, et de le reconnaître comme s'il était fait à moi-même. En effet, par la charité que vous exercez envers le prochain, vous me considérez en lui ; c'est moi que vous servez en lui, c'est moi que vous aidez en lui ; c'est moi que vous supportez en lui ; en lui pardonnant, c'est à moi que vous pardonnez.

J'ai établi le prochain en mon lieu et place, et vous pouvez lui faire beaucoup de bien. Mais, pour cela, il faut que vous observiez en quoi vous pouvez lui être utile et que je vous en donne l'occasion. Car je l'ai dit et je vous le répète : la charité ne se mesure pas sur la multitude des œuvres, mais sur la vivacité et la sincérité des affections, c'est-à-dire, sur la dévotion intérieure de l'esprit, sur le zèle et l'ardeur de la volonté : plus elle apporte d'empressement, de joie, de dévouement et de ferveur à tout ce qui regarde ma gloire et mon bon plaisir, se renonçant plus complètement elle-même, ne cherchant que moi purement, et me préférant à toutes les créatures, plus il est manifeste alors qu'elle m'aime véritablement, et plus aussi elle éclate, au dehors par la pratique des bonnes œuvres.

Je voudrais que les enfants des hommes sussent le plaisir que je prends à demeurer dans un cœur animé de ces saintes dispositions. Avec quelle joie je vais à la rencontre de ce cœur qui ne désire que moi seul ! Avec quelle profusion de grâces je me répands dans ce cœur libre, détaché de lui-même et de toute créature ; dans ce cœur qui ne cherche et ne regarde que moi, qui ne soupire qu'après moi, qui m'attend avec patience, qui rejette toute autre consolation que la mienne, ou plutôt

qui ne veut pas plus de mes consolations que des autres, parce qu'il s'en croit indigne, et qu'il désire ne se rassasier en tout que de mon plaisir ! Encore que ce cœur ne désire, hors de moi, ni douceur, ni quoi que ce soit, je le remplis de toute sorte de biens. En se détachant des créatures, que peut-on regretter qui ne se rencontre en moi d'une manière plus excellente, plus pure et plus suave ? Dans quel objet créé trouvera-t-on, comme en moi, la beauté, la douceur, le plaisir, la fidélité, la sincérité, la consolation, la présence continuelle de l'objet aimé, les richesses, la gloire, la puissance, enfin tout ce qui peut exciter le désir et le satisfaire ?

Sachez-le bien, ma fille, la moindre consolation que l'on goûte de ma bonté présente et sensible, surpasse infiniment tous les plaisirs que peuvent donner toutes les créatures ; ou plutôt toute autre douceur, en comparaison de celle-là, n'est que fiel et amertume. Aussi, serait-il impossible, si tout était dans l'ordre, que l'homme ne m'aimât pas plus que lui-même, et que toute autre créature. Mais maintenant, ô malheur déplorable ! l'homme me quitte, moi qui suis le souverain bien ; il méprise ma bonté ; il renonce à son propre bonheur pour s'aimer soi-même, pour aimer le monde ; et c'est ce malheureux amour qui produit ses inquiétudes, et qui donne naissance à tous les maux dont il se plaint.

Oh ! pourquoi les hommes se trompent-ils de la sorte ? Les malheureux ! s'ils trouvent du plaisir à aimer, d'où vient qu'ils ne m'aiment pas, moi, de qui l'amour est saint, chaste, pur, sincère ; moi, qui suis infiniment aimable, essentiellement bon, le bien sans mélange, le bien souverain, et qui leur promets, en retour de leur amour, une joie infinie, une éternité bienheureuse, tandis que l'amour du monde ne produit que des mécomptes, des distractions, des remords et des tristesses ? Quittez donc, méprisez toutes choses, et

tournez-vous vers moi avec toute la véhémence de vos désirs, dans toute l'étendue de votre cœur, dans toute la capacité de votre âme.

Attachée aux créatures, vous trouvez ce qui est dans les créatures ; je veux dire que vous vous souillez d'un plaisir illégitime, comme par une espèce d'adultère. Vos inquiétudes sont continuelles, vous n'êtes jamais rassasiée. Vous remplissez votre esprit d'images coupables, vous êtes assiégée de pensées qui vous éloignent de moi et vous jettent dans une perpétuelle dissipation. Mais quand un cœur s'unit à moi, je le recueille, je l'embrasse étroitement, je lui apporte toujours, avec moi, la tranquillité, le repos et la pureté de conscience.

Vous devez travailler, tous les jours, à vous détacher des créatures et vous tourner vers moi par un regard intérieur, pour vous unir à moi par l'amour. Priez-moi sans cesse pour obtenir cette grâce que tout autre ne peut vous donner : observez avec soin les mouvements de mon esprit, suivez exactement mes avis, abandonnez-vous à ma Providence. Le mouvement de mon Esprit n'est point contraire à la Sainte Écriture, ni à l'obéissance que vous devez à vos supérieurs ; soumettez-vous donc à eux humblement, et marchez dans la simplicité, sans vous appuyer aucunement sur vous-même.

L'amour est un trésor incomparable, qui ne devrait être confié qu'à moi seul ; et, certes, ma fille, votre cœur est infailliblement où est votre trésor. Si donc vous voulez savoir ce que vous aimez, examinez quelles sont vos pensées les plus ordinaires, de quoi vous vous entretenez plus volontiers et avec plus de plaisir, ce que vous désirez avec plus d'ardeur, ce que vous cherchez et poursuivez intérieurement ; voilà votre trésor, parce que vous vous y plaisez plus qu'en aucune autre chose ; et ainsi l'objet que vous aimez, et l'amour avec lequel vous l'aimez, sont également votre trésor.

Mais voyez combien sont à plaindre, combien sont ingrats et malheureux ceux qui achètent la damnation avec ce trésor incomparable, c'est-à-dire, avec l'amour. Car si les hommes me dédaignent, si, au lieu de m'aimer, ils affectionnent les richesses passagères, les sens périssables, et des objets remplis d'impuretés, par cela seul qu'ils aiment ce qui ne mérite pas leur amour, ils attirent sur eux des supplices éternels.

Oh ! que tous mes amis gémissent et se désolent de me voir ainsi rejeté du cœur des hommes, pour qui j'ai fait le sacrifice de ma vie, et que j'ai acquis au prix de mon sang ; qu'ils ressentent une affliction extrême, lorsque ce cœur est possédé par un autre qui est mon ennemi, et possédé de telle sorte qu'il se trouve enveloppé avec lui, dans un malheur éternel, et entraîné dans des tourments qui n'auront jamais de fin, dans un feu qui ne s'éteindra jamais.



## CHAPITRE XXXIV

### DE LA LOUANGE DE DIEU



SOYEZ toujours animée, ma fille, du désir ardent de m'aimer, de me louer, de m'honorer et de me plaire sans réserve, de vous rendre parfaitement agréable à ma divine Majesté, de me chérir du plus profond de votre âme, et de toute l'étendue de votre cœur. Ayez toujours intérieurement tant de respect, tant de crainte, tant de sollicitude et tant de favorables inclinations pour moi et envers moi, qu'il ne se passe jamais rien en vous qui puisse me déplaire. Mais quoique vous deviez craindre par-dessus tout pour vous-même, et éviter soigneusement que rien de semblable n'arrive à votre occasion ou par votre négligence, ayez aussi pourtant à cœur le salut des autres. Autant qu'il est en vous, veillez sur leurs actions ; procurez ma gloire et mon honneur, en les empêchant de commettre le péché, et, pour vous acquitter dignement de ce devoir, agissez par un motif de charité, et uniquement pour l'amour de moi. Car il faut que votre cœur soit comme une source d'amour qui se répande continuellement sur moi, et cet amour doit être plein de fidélité, de dévotion et de zèle. Il doit vous porter à exécuter promptement les choses qui regardent ma gloire, de telle sorte que votre plus ardent désir soit de vous voir dépouillée, purifiée, dégagée de toute vue et de tout amour de vous-même, et de tout autre amour, afin que, dans ce parfait dégagement de toute chose, tous vos désirs ne tendent qu'à moi, et que, vous conservant, pour mon service, dans une liberté pleine, dans une pureté parfaite, vous m'obligiez à régner en vous avec une volonté absolue et souveraine, et à vous posséder toute seule sans aucun milieu. Mais il faut aussi

que cet amour vous porte à désirer que ma volonté s'accomplisse dans les autres, et que je sois connu, aimé, honoré et servi de tous les hommes.

Si vous m'êtes fidèle épouse, vous souffrirez mille morts plutôt que de consentir à un seul péché, même véniel. Il n'est pas vraisemblable sans doute que vous puissiez demeurer longtemps exempte de péché véniel, toutefois vous ne devez pas le commettre de propos délibéré, et il vous faut une volonté ferme et inébranlable de ne pécher jamais. Cependant gardez-vous bien de chercher ni d'établir ailleurs qu'en moi la fermeté et la constance de cette volonté.

Je plais à celui qui m'aime, et toutes mes œuvres, tous mes jugements lui sont agréables : aussi ne cesse-t-il jamais de me louer. Celui qui m'aime n'a pas de peine à chercher en moi ce qu'il veut louer ; car l'amour lui apprend ce qui peut et ce qui doit y être loué.

Me louer n'est autre chose que penser à moi en m'aimant, m'admirer en pensant à moi, vouloir, en m'admirant, que tous les cœurs soient remplis de mon amour, et toutes les bouches occupées à publier mes grandeurs.

Quand ma louange se trouve dans la bouche d'un homme qui me sert avec un cœur pur, elle bannit la tristesse, éclaire l'esprit, le remplit d'une joie ineffable. Elle est un rempart dans la prospérité, un appui dans l'adversité. Elle prémunit sûrement contre tous les artifices des hommes et des démons, contre toutes leurs subtilités et toutes leurs ruses.

Oh ! que mes anges se plaisent à entendre chanter en chœur mes louanges ! mais ils se plaisent bien plus encore au milieu de ceux qui me louent avec une grande pureté intérieure. Ils sont ravis de voir les hommes imiter, sur la terre, les concerts du ciel. En effet, s'il se trouve sur la terre un échantillon et comme un avant-goût de la béatitude éternelle, il consiste dans ma louange. Rien ne représente mieux l'état de la félicité

future que la joie et l'allégresse de ceux qui me louent véritablement.

Comme je n'ai besoin de la louange de personne, et qu'aucune louange ne saurait rien ajouter à ma gloire, il est certain que toute créature est incapable de me louer. Ainsi, ma fille, pour me bien louer, il faut vous en juger indigne. Cependant ayez-en le désir, afin de témoigner que la louange humaine est peu de chose à mon égard, que je suis au-dessus de toute louange, et que toute créature est impuissante à me louer. Mais comme toutes les créatures, malgré leur impuissance, manifestent l'inclination très ardente qu'elles ont à me louer, cette inclination doit paraître beaucoup plus en vous, et, après vous être épuisée en efforts pour me louer dignement, reconnaissez que vous n'avez rien fait.



## CHAPITRE XXXV

### QUELLE LOUANGE EST PLUS AGRÉABLE À DIEU

E dois vous dire, ma fille, quelles sont les louanges qui me plaisent. Sans doute, pour obéir à l'Église, lorsqu'elle le commande, vous êtes obligée d'employer votre voix à chanter mes louanges dans les termes prescrits ; cependant les louanges qui viennent de la bouche ne me plaisent pas autant que celles qui se forment dans l'esprit et qui sont tout intérieures.

Lorsque vous vous pénétrez du sentiment de votre misère ; que, comparant ma Majesté infinie avec votre bassesse si profonde, votre difformité si grande, votre ingratitude si prodigieuse, vous vous humiliez devant moi, et que, vous mettant au-dessous de toutes les créatures, vous vous plaisez à être foulée aux pieds et à passer, aux yeux de tous, pour vile et méprisable, alors, ma fille, vous m'offrez un sacrifice de louanges qui m'est agréable. Un cœur ainsi contrit et humilié, je ne puis le rejeter. Le gémississement de cœur me plaît infiniment plus qu'un grand amas et un assemblage confus de paroles, qu'une multitude de prières vocales qui vous serait à charge à vous-même.

C'est encore me louer véritablement que de n'avoir pas moins d'amour pour moi dans l'affliction que dans la prospérité ; de me rendre grâce également dans l'un et dans l'autre de ces deux états, et de me servir, dans l'adversité, avec le même zèle et le même amour.

Éviter le péché, s'appliquer avec ardeur à la pratique des vertus, avoir un grand zèle pour ma gloire, et ne chercher surtout que mon honneur et mon bon plaisir, voilà encore une excellente manière de me louer.

Mais purifier votre cœur de toute affection vicieuse, de toute paresse, de toute pesanteur, de toute négligence ; m'obéir sans retardement et sans murmure ; ne vous attacher qu'à moi dans un parfait repos, dans une paisible tranquillité d'esprit et dans le silence intérieur : c'est encore là me louer, ma fille, et me louer d'une manière bien plus pure et plus agréable pour moi.

Ma fille, que tout ce qui a son principe en vous, que tout ce qui arrive du dehors, soit rapporté à moi par un soudain regard intérieur, afin que ma grâce le tourne à ma gloire et à ma souveraine louange. Par ce moyen, toutes choses contribueront à votre salut, et la nature même se convertira en grâce. Ainsi, lorsque vous découvrez les ruses et les desseins du démon, lorsque vous êtes attaquée par des tentations ou d'impureté ou de blasphème, ou même lorsque vous ne faites que les pressentir, soyez attentive à faire tourner au profit de votre âme le mal que le démon veut vous faire : car ce gain spirituel que vous retirez de la tentation est pour moi une gloire et une louange. Dans ces circonstances, ayez donc aussi recours à moi : dites-moi du fond de votre cœur : « Seigneur, mon Dieu, autant de fois que cette tentation me surviendra, et que cette pensée mauvaise se glissera dans mon esprit, autant de fois aussi je veux vous offrir les louanges et la gloire que vous recevez dans le ciel, vous adorer et m'humilier profondément devant vous, pour vous honorer pleinement, et en même temps couvrir de confusion l'esprit tentateur. Je veux me mettre à sa place et faire ce qu'il ne peut, vous offrir une louange infinie. »

S'il vous arrive quelque peine ou quelque malheur, dites à Dieu : « Mon Dieu, qui êtes plein d'une bonté paternelle, quelque fâcheuse que soit la peine que je vous offre, je la souffre de bon cœur, pour l'amour de vous seul et pour votre gloire. Si même votre honneur pouvait s'accroître par l'augmentation de mes peines, je

m'y soumetts entièrement, et je suis toute prête à en accepter de plus grandes. Faites, ô mon Dieu, que non seulement rien ne me paraisse insupportable, quand votre nom peut en être glorifié, mais encore que le plus ardent de mes désirs soit alors de tout souffrir pour vous. »

Si vos yeux sont frappés de quelque objet qui les flatte, si vous apprenez quelque nouvelle qui vous réjouit, si vous éprouvez quelque consolation sensible, dites à Dieu : « C'est de vous, ô mon Dieu, que viennent ces consolations ; vous êtes la source de toute beauté, de toute douceur, de toute félicité. Si vous le voulez, je me priverai volontiers de tous les biens créés ; volontiers je renoncerai à toute espèce de consolation, afin que vous régniez, seul, dans mon cœur, que, seul, vous me possédiez tout entière, vous qui êtes beau, aimable, désirable, au-delà de tout ce que je puis estimer, aimer et désirer. »

Lorsque vous entendez parler de quelque chose de grand et de beau, et que vous êtes frappée, par exemple, de la variété des plantes, des animaux et des fleurs, ou de la vaste étendue de l'espace, ou du grand nombre des grains de sable de la mer, ou de la multitude des étoiles qui brillent au firmament, dites : « Dieu tout-puissant, éternel, très beau et très aimable, que toutes les hiérarchies qui environnent votre trône, que ces esprits célestes qui, par millions et par millions, vous louent et vous honorent, suppléent à ma faiblesse ; que tous les saints désirs des bienheureux soient comme autant de supplications et de prières qui s'élèvent, en mon nom et pour moi, vers votre trône ; que la beauté de l'univers et la douce harmonie qui se forme de la diversité de tous les êtres, vous rendent éternellement, de ma part, gloire, honneur et bénédiction. »



## CHAPITRE XXXVI

### DE LA PRATIQUE DE L'AMOUR ET DE LA LOUANGE DE DIEU

**A** fille, si vous désirez m'aimer et me louer de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces, si vous voulez persévérer dans cet amour, il faut l'exciter, le nourrir, l'entretenir par certaines pratiques. Avant tout, empêchez votre esprit de s'attacher à aucune créature et de s'en occuper intérieurement, et faites en sorte qu'exempt de soins et d'inquiétudes, il s'élève librement à moi par de brûlants soupirs, par des aspirations continuelles, par des désirs enflammés qui me témoignent l'extrême passion que vous avez de m'aimer avec ardeur, avec fidélité, avec persévérance ; par des désirs qui me prouvent que vous ne cherchez qu'à me plaire, qu'à me glorifier, autant qu'il est en votre pouvoir, en accomplissant parfaitement ma volonté ; par des désirs enfin qui attestent que vous n'avez des yeux que pour moi, qui suis la source de toute beauté, que vous ne voulez posséder que moi, qui suis votre félicité même, jouir sans cesse des douceurs de ma conversation, et être attaché à moi pour ne vous en séparer jamais, me considérant toujours comme votre unique et souverain bonheur.

Ayez donc toujours présente à l'esprit quelque pensée qui vous excite à m'aimer, qui vous rappelle ma douceur et ma bonté, qui vous anime à les admirer, à les louer, à les glorifier ; ou bien encore déplorez, en ma présence, accusez, reprochez-vous votre misère, votre faiblesse, votre inconstance, votre ingratitude ; ou bien, animée d'une compassion sincère et affectueuse pour les affligés et pour les morts, priez pour eux et pour toute l'Église.

De plus, communiquez-moi toutes vos pensées sur les choses que vous devez faire, entretenez-vous-en avec

moi ; si vous avez un conseil à prendre, prenez-le de moi, afin d'acquérir, par cette pratique, l'habitude de me parler toujours, que vous soyez seule ou en compagnie, et de tenir constamment votre cœur élevé à moi, en m'offrant des prières ou en me glorifiant par vos œuvres.

Honorez-moi avec un soin si ardent, que le désir de ma gloire soit en vous comme une ivresse spirituelle, et n'épargnez ni votre peine, ni votre travail, ni les secours que vous pourrez donner, ni le conseil qu'on espérera de vous, rien, en un mot, de ce qui dépendra de vous, lorsqu'il s'agira de procurer ma gloire en vous ou dans les autres. Cependant, tandis que l'homme extérieur se répand au dehors, faites que l'intérieur demeure paisible avec moi, et me reste étroitement uni. Car il n'est pas à propos que vous vous livriez tellement aux choses extérieures, que l'esprit se dissipe, en courant indifféremment après toute sorte d'objets, et se remplisse d'une infinité de distractions et de vaines pensées. Ah ! plutôt lorsque l'homme extérieur est occupé, que l'esprit se tienne toujours recueilli, et qu'il demeure tout entier avec moi.

Dès que vous en aurez contracté l'habitude, aucune occupation, aucune œuvre extérieure, si elle ne passe pas les bornes de la modération, ne vous distraira de mon amour ; aucune ne vous empêchera de converser avec moi, ou plutôt de conserver le silence intérieur, pourvu comme je vous l'ai dit, que vous n'engagiez pas votre cœur dans les choses périssables, et que vous ne vous livriez pas, sans discrétion ni sans mesure, à ces œuvres extérieures. Car, tant que vous tiendrez votre cœur libre et dégagé des créatures, pas une n'est capable de vous détourner de moi, quelque grandes que soient les occupations de l'homme extérieur, puisque votre intérieur sera exactement fermé aux impressions qu'elles pourraient produire, et que votre esprit ne s'y

attachera pas, pour satisfaire le goût naturel qu'il y aurait.

Ne vous plaignez donc plus de ce que les œuvres extérieures vous détournent de mon amour et vous empêchent de vous y livrer intérieurement. Cela ne va pas comme vous le pensez, et tous vos empêchements ne viennent que de vos affections dérégées, que de votre indiscretion, que de l'instabilité de votre cœur, que de votre curiosité, que de votre faiblesse, que de votre mauvaise inclination, et de ce que vous n'êtes pas encore parfaitement morte à toute chose. De là il arrive que vous vous occupez avec les créatures, non seulement au dehors, mais aussi au dedans de vous-même. Évidemment un cœur qui s'affectionne à tant d'objets, et qui se partage en tant de manières, ne peut s'attacher à moi ; il ne peut même se fixer, ni demeurer en repos.

Mais, après tout, si la charité fraternelle ou l'obéissance vous impose les œuvres extérieures, et qu'à leur occasion, vous vous troubliez jusque dans l'homme intérieur, ne vous en affligez pas. Car je puis rétablir promptement et réparer, avec usure, ce que vous sacrifiez pour moi et vous vous trouverez bientôt d'autant plus unie à moi, par les doux liens d'un intime amour, que vous pensiez en être plus éloignée.

Cependant, s'il arrive alors que vous vous trouviez tellement distraite et éloignée de moi que vous ne puissiez vous recueillir, ni élever votre esprit aux choses du ciel, concluez que vous n'êtes pas sortie de vous-même par le seul amour que vous me portez, mais que votre charité était mêlée à quelque recherche de vous-même, qui a gâté cette œuvre extérieure ; et soyez assurée que vous avez agi par un mouvement secret que je désapprouve, et dont je n'étais ni la cause, ni le motif. Vous n'avez pas été assez circonspecte, ni assez vigilante, et voilà pourquoi vous avez ressenti quelque effet de la faiblesse humaine. Toutefois, ne vous éloignez pas de

moi ; revenez, et je vous recevrai avec le même amour que de coutume. Que votre cœur, ma fille, m'exprime ses pieux désirs : qu'il ne tarde pas à me blesser de ses affections brûlantes et enflammées. Non, jamais vous ne pouvez m'exprimer des désirs auxquels je reste insensible. Si vous me désirez, vous me trouverez ; si même je me cache pour quelque temps, ou si je fais semblant de me retirer, c'est pour l'amour de vous et dans votre intérêt. Car il m'est impossible de ne pas visiter ceux qui m'appellent. C'est moi-même qui excite vos pieux désirs ; c'est moi qui les inspire à votre cœur ; comment pourrais-je ne pas les exaucer ? Si par une disposition de ma volonté, je permettais qu'ils ne fussent exaucés qu'à votre mort, je vous rendrais alors, au centuple, ce que vous m'aurez demandé : car il ne m'est pas possible de rejeter absolument une dévote prière. Vous reconnaîtriez alors que je rends mille pour un ; vous vous trouveriez exaucée, dans un temps où vous ne pourrez plus perdre mes dons. De toutes les demandes que vous pouvez me faire, que la principale, que l'unique, même, soit de me posséder. Que pouvez-vous faire de plus saint, de plus glorieux pour moi que de me désirer par-dessus tout ? Priez sans cesse pour obtenir cet amour pur, désintéressé ; cet amour chaste, constant, fidèle, ardent, parfait, par lequel vous puissiez, avec toutes les créatures raisonnables, vous attacher inviolablement et éternellement à moi.



## CHAPITRE XXXVII

### DU DÉPOUILLEMENT DU VIEIL HOMME

**V**OUS ne me posséderez tout entier, ma fille, que si vous vous quittez tout entière, et si vous vous dépouillez tout à fait de vous-même. Il faut que vous soyez disposée à souffrir une extrême pauvreté, à renoncer à toutes les consolations humaines, et à vous priver de toutes les commodités temporelles, si vous voulez acquérir le souverain bien.

Prenez donc courage, et réjouissez-vous lorsque vous êtes privée de toute consolation humaine ; lorsque les amis, la faveur et le secours vous font défaut. Voyez comme un vaillant soldat quitte ses amis, son pays, sa femme et ses enfants ; comme il renonce à son repos et à sa propre commodité ; comme il expose sa vie à mille périls, et méprise les travaux, les veilles, les fatigues, le dénuement et les difficultés du chemin, pour courir après les richesses et les honneurs dans une terre étrangère. À son exemple, vous devez quitter toute chose, vous dépouiller, devenir pauvre, être dénuée de toute consolation et de toute douceur, pour ne vous reposer qu'en moi seul, de manière que, ne vous réservant rien dans le monde pour votre consolation, il n'y ait que moi, et moi seul qui vous possède.

Il faut, en outre, exclure de votre cœur toute occupation des créatures, en bannir de votre esprit le souvenir, y effacer jusqu'à leur image, afin que, seule ou au milieu des hommes, vous ne portiez avec vous d'autre image que la mienne.

Ainsi, ma fille, soit que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous dormiez, soit que vous parliez, consultez-moi comme un miroir, regardez-moi comme le plus parfait modèle de votre vie, travaillant à rendre

la vôtre conforme à la mienne, imitant mes vertus et prenant mes actions pour règle de votre conduite.

Si vous mangez, trempez votre pain dans mes plaies ; si vous buvez, prenez du sang de mes blessures, de ce sang chaud et bouillant qui ne respire que l'amour ; si vous parlez, considérez que j'écoute vos paroles, et n'en laissez échapper aucune qui puisse me déplaire, ou qui ne soit pleine d'honnêteté et de modestie ; si vous gardez le silence, écoutez-moi parler secrètement à votre cœur, et observez avec soin quel est mon bon plaisir et ma volonté parfaite ; si vous dormez, reposez-vous sur mon cœur, et, plaçant votre bouche sur la plaie de mon côté, attirez ma grâce en vous par votre souffle, et envoyez-moi, par le même souffle, les plus secrets mouvements de votre cœur, et les affections qui en sont la partie la plus précieuse.

Partout et toujours, formez-vous sur mon exemple ; réfléchissez en vous, comme un miroir fidèle, toutes ces vertus héroïques qui reluisent sur moi.

Considérez et imitez mon humilité profonde et pleine de modestie, ma mansuétude si parfaite, ma paix si douce et si tranquille, ma patience inaltérable, ma chasteté si pure, ma piété si libérale, ma providence si fidèle, ma compassion si tendre, ma miséricorde si prévenante, ma charité si ardente et mon amour extrême. Imprimez fortement cette image dans votre esprit et dans votre cœur, et chassez-en, par son moyen, celle des objets créés.

Je ne veux pas que vous demeuriez tout à fait sans image, ni que vous vous élevez trop haut, avant le temps, par un vol précipité. Mais arrêtez-vous maintenant à former en vous l'image de mon humanité et de ma Passion, jusqu'à ce que je vous élève à un degré de perfection si haut et si sublime, que vous vous trouviez dénuée de toutes sortes d'images et de représentations sensibles, sans exercice et sans action, dans un tel calme

et un tel repos d'esprit, qu'il semblera que vous ne tenez plus à la matière et que vous êtes détachée de vous-même<sup>7</sup>.

Cependant, en attendant le moment où je vous élèverai à ce degré plus sublime, considérez que je suis toujours présent, et que je pénètre, d'une manière admirable, vos plus secrètes pensées. Ne vous arrêtez pas à cette considération, mais apprenez encore à sentir ma présence, qui fait que j'ai toujours les yeux sur vous, et que je vous connais jusque dans le fond le plus intime de votre cœur. Apprenez, dis-je, à sentir en vous-même, comme je suis une lumière qui ne peut être bornée et qui n'est susceptible d'aucun changement, une lumière éternelle, immense, incompréhensible. Admirez comme je suis tout aimable, tout désirable, tout sincère, sans l'ombre même de la plus légère imperfection. Outre

---

<sup>7</sup> Sainte Thérèse n'approuvait pas les mystiques qui voulaient qu'une âme, arrivée à un certain degré d'oraison, employât tous ses efforts pour éloigner de sa vue la très sainte humanité de Jésus-Christ, comme si cette vue eût pu mettre obstacle à une contemplation plus élevée ; mais elle reconnaissait en même temps un état d'oraison où Dieu suspend toutes les puissances de l'âme, de sorte que, quand même elle ne le voudrait pas, elle perd de vue cette présence de l'humanité du Sauveur. Le pieux Lansperge, dans ce passage, ne contredit pas la doctrine de sainte Thérèse. Il insiste, au contraire, sur la nécessité de s'arrêter à l'image de l'humanité du Sauveur, tout en admettant un état d'oraison où l'âme, sans aucun effort de sa part, et de la seule opération de la grâce divine, se trouve dénuée de toute représentation sensible. Au reste, tout en repoussant cette recommandation que font, d'une manière absolue, les mystiques dont elle parle, et qui la donnent comme une règle générale, mettant ainsi la sacrée humanité du Sauveur au rang de nos misérables corps et des autres choses créées, sainte Thérèse ajoute qu'*il est quelquefois utile de se considérer comme environné de toutes parts de la divinité et tout abîmé en elle.*

cela, je suis tout bon, et je n'ai rien en moi qu'on ne puisse aimer ou qui puisse déplaire ; je suis très fidèle, très miséricordieux, très communicatif ; enfin j'aime constamment, et je garde une fidélité inviolable à tous ceux qui m'aiment et qui espèrent en moi ; je leur suis un consolateur empressé, un protecteur puissant, un rémunérateur très riche et très libéral ; je leur procure plus de délices qu'on n'en saurait souhaiter, et néanmoins jamais je n'engendre le dégoût en rassasiant les désirs, mais je les irrite et les échauffe de nouveau, à mesure que je les contente et les rassasie.

Que cette image remplisse votre esprit ; qu'elle dissipe toutes les autres représentations qui s'offrent à votre imagination ; qu'elle vous empêche de vous y arrêter et d'y donner le moindre consentement. Ne les admettez pas au dedans de vous, mais plutôt entretenez-vous intérieurement, dans le silence et le calme recueilli de votre cœur, avec moi seul. Attendez incessamment et sans vous lasser, que je vous découvre ce que je veux que vous fassiez et que vous enduriez, et même ce que je veux opérer en vous et avec vous, afin que vous m'obéissiez en tout, que vous me suiviez et me portiez partout.

Soyez tellement dépouillée de vous-même, c'est-à-dire, de votre amour-propre et de toute inclination naturelle, que la partie raisonnable soit aussi peu émue des louanges et du blâme que reçoit la partie extérieure et sensible ; aussi peu touchée de ses consolations et de ses peines, que si votre âme était déjà séparée du corps, ou que, déjà comme arrêtée et unie à moi par une suspension merveilleuse de ses puissances, elle ne le regardât plus que de loin.

Mais, pour acquérir ce détachement si parfait, je vous l'ai déjà dit, il faut auparavant veiller sur vous-même, et vous observer avec beaucoup d'exactitude, pour reconnaître et discerner, en un moment, ce qui est

caché dans votre intérieur, ce qui vous pousse, ce qui vous attire, ce qui vous occupe agréablement, ce qui vous déplaît, ce qui vous sollicite, ce qui vous fait pencher d'un côté plutôt que d'un autre, et enfin, ce que vous aimez ou ce que vous désirez, c'est-à-dire, si c'est moi, ou vous, ou quelque autre objet créé. Aussitôt que vous avez découvert quelque chose qui ne vient pas de moi, ou qui n'est pas de moi, rejetez-la ; car il est certain que vous appartenez à l'objet qui vous possède. Mais moi, je ne puis souffrir de rival dans le cœur qu'on me donne ; je veux y prendre, seul, mon repos. Ainsi, vous ne me trouverez jamais parfaitement, si vous cherchez quelque autre chose que moi seul.

Détachez-vous donc absolument de tout objet créé ; ne souffrez en vous ni milieu, ni empêchement, ni rien qui me soit opposé ; que toute créature en soit bannie. N'usez des biens créés que dans la mesure de la nécessité ; mais qu'aucun n'occupe votre cœur ; qu'aucun ne s'en empare, afin que, n'étant attaché à rien, vous ayez la liberté de vous donner entièrement à moi et de vous abandonner pleinement à ma volonté. Au reste, quoi qu'il vous arrive, il vous suffit de sentir que telle chose est arrivée, sans vous y arrêter davantage, et sans permettre que son image ou son souvenir s'imprime en vous. Remettez-moi plutôt le soin de vous-même et de tout ce qui vous concerne ; évitez tout partage ; élevez votre vol au-delà de tout ce qui est sujet au changement, et ne vous appuyez jamais que sur moi.

Ainsi ne cherchez que moi seul en tout, et lorsque vous aurez peine à me trouver, attendez-moi avec longanimité et patience ; remplissez-vous d'une foi vive et d'une pleine confiance, ne vous appuyant que sur ma bonté, sur ma sage et amoureuse conduite. Si je ne viens pas aussitôt que vous le souhaitez, ne vous laissez pas de m'attendre ; car j'arriverai toujours à propos.

Ainsi dépouillée de vos propres désirs, ainsi dégagée de tout amour des créatures, ne vous laissant plus distraire par leur souvenir ou leurs images, attachez-vous à moi dans la simplicité et le dénuement du cœur. Dans cet état parfait, offrez-vous à moi ; laissez-moi vous posséder ainsi détachée de vous-même, et demeurez avec moi, dans cette heureuse immobilité de l'éternité, où il n'y a ni passé, ni avenir.

Soupirez, ma fille, après cet heureux moment, dans la vue de ce beau jour de l'éternité : mourez et renoncez à tout ; quittez-vous vous-même, c'est-à-dire votre corps et votre sensualité. Figurez-vous hors de ce monde, ou séparée de tout ce qui est dans le monde ; regardez-le de loin, et comme si vous étiez étrangère à lui et à vous-même. Pensez que vous êtes seule avec moi et moi seul avec vous, et considérez-vous comme s'il n'y avait aucune autre créature avec vous. Comptez pour rien tout ce que vous sentez hors de moi ; car tout ce qui est hors de moi n'est en effet que néant. Alors nulle créature ne pourra vous causer de détriment ; pourvu que vous n'admettiez pas en vous son impression ou son image, et que votre cœur ne prête aucune attention aux inquiétudes et aux désirs que tout objet créé y excite.



## ÉPILOGUE



**J**E vous donne ces instructions, âme fidèle, comme à celle qui a l'honneur d'être ma fille et mon épouse : je vous les propose comme une règle qu'il faut suivre pour dépouiller le vieil homme, marcher dans un nouvel esprit, et vous approcher de plus en plus de la perfection. Relisez donc souvent ces avertissements si salutaires, et lorsque vous reconnaîtrez ne pas les avoir observés assez exactement en quelque point, renouvelez à l'instant votre ferveur et votre sainte résolution.

Bien que je vous donne à lire ces règles spirituelles, que les oreilles de votre cœur n'en soient pas moins ouvertes à mes inspirations, afin d'entendre intérieurement ce que je vous donne à lire. Vous prenez plaisir à la lecture des lettres et des nouvelles que vous recevez de vos amis, quoiqu'elles ne soient le plus souvent remplies que de choses futiles, et qu'elles n'apportent à votre cœur que de la distraction, du trouble, du dégoût et des obscurités. Méprisez toutes ces vaines lectures, et appliquez-vous sérieusement à celle que je vous présente ; elle est toute spirituelle et toute sainte, et je vous l'adresse afin que vous ayez, de ma part, de quoi vous entretenir utilement pour votre salut. Faites-en vos méditations ordinaires, et détestez, pour l'amour de moi, tout ce qui tend à vous rendre moins pure.

Vous devez d'autant plus aimer mes enseignements, que je dois vous être plus cher en ma qualité d'époux. Car je ne dois pas être simplement aimé de vous, mais

je le dois être infiniment, et je dois vous plaire par-dessus tout.

Je désire aussi que vous observiez ces règles, avec d'autant plus de fidélité que les choses dont elles traitent plaisent moins à un cœur charnel, plein de l'esprit du monde, qu'à un cœur spirituel et rempli de mon amour. À dire vrai, ces saintes instructions ne charment pas les oreilles par la pompe et l'éclat des paroles, mais elles nourrissent de vérité tout cœur qui m'aime véritablement.

Il ne vous reste donc plus qu'à veiller sans cesse. Me voici ; je frappe à votre porte. Ouvrez-moi votre cœur, ma sœur, mon épouse. Donnez-moi votre cœur, et ne désirez que moi seul, puisque moi-même je vous désire.

Vous ne pouvez me recevoir, tant que vous aimerez autre chose que moi ; vous ne pouvez me posséder, tant que vous posséderez autre chose que moi ; vous ne pouvez sentir ma présence, si vous vous possédez vous-même. Sortez donc de vous-même, quittez-vous vous-même, afin que je vous possède et que vous ne possédiez que moi seul. Le temps présent est court, mais celui qui le suit n'a point d'autres bornes que l'éternité.

Je vous en avertis de nouveau, ma fille ; veillez continuellement sur vous-même, afin que, vous montrant digne d'être mon épouse, vous ayez le bonheur de m'avoir comme époux. Aimez-moi, moi qui suis votre Seigneur et votre Rédempteur. Pensez continuellement à moi ; considérez-vous avec attention ; attachez-vous à moi, et persévérez avec moi jusqu'à la fin de votre vie.

Dès maintenant vivez heureuse en moi ! Adieu !



## TABLE DES MATIÈRES

<a href="#">Jean Juste Lansperge</a> .....	4
<a href="#">Avant-propos</a> .....	6
<a href="#">Épître dédicatoire</a> .....	9
<a href="#">Épître de Jésus-Christ à l'âme fidèle</a> .....	12
<a href="#">I. Règle pour vivre selon l'esprit</a> .....	24
<a href="#">II. Il faut mortifier ses désirs, et mourir aux inclinations déréglées.</a> .....	27
<a href="#">III. Il faut garder sa langue.</a> .....	29
<a href="#">IV. De la vie intérieure</a> .....	31
<a href="#">V. Il ne faut juger personne.</a> .....	33
<a href="#">VI. Du combat contre les vices</a> .....	36
<a href="#">VII. Il faut fuir ce qui est occasion de tentation.</a> .....	49
<a href="#">VIII. Comment il faut vaincre les tentations de l'esprit</a> .....	51
<a href="#">IX. Il faut se prémunir contre l'envie.</a> .....	54
<a href="#">X. Il faut éviter la singularité.</a> .....	55
<a href="#">XI. Du culte et de la dévotion envers la Mère de Dieu</a> .....	56
<a href="#">XII. De la dévotion sensible</a> .....	59
<a href="#">XIII. Comment il faut s'approcher de la sainte Eucharistie</a> .....	62
<a href="#">XIV. De la discrétion</a> .....	65
<a href="#">XV. De la conformité avec Jésus-Christ</a> .....	69
<a href="#">XVI. De la pauvreté</a> .....	70
<a href="#">XVII. De l'humilité</a> .....	73
<a href="#">XVIII. Comment on acquiert l'humilité</a> .....	74
<a href="#">XIX. Il faut mépriser les jugements des hommes.</a> .....	80
<a href="#">XX. De l'obéissance</a> .....	84

<a href="#">XXI.</a> Il faut mortifier sa volonté propre. ....	88
<a href="#">XXII.</a> De la considération de la divine Providence .....	94
<a href="#">XXIII.</a> De quelle manière il faut supporter les adversités .....	98
<a href="#">XXIV.</a> Nous devons considérer ceux qui nous persécutent comme les instruments de Dieu, etc. ....	102
<a href="#">XXV.</a> De la privation des consolations dans les souffrances .....	105
<a href="#">XXVI.</a> De la paix intérieure et de la douceur du cœur .....	107
<a href="#">XXVII.</a> De l'amour du prochain .....	109
<a href="#">XXVIII.</a> De la pureté intérieure .....	112
<a href="#">XXIX.</a> Il faut rapporter tout à Dieu. ....	114
<a href="#">XXX.</a> Il faut observer les inspirations divines et ne pas négliger la grâce. ....	119
<a href="#">XXXI.</a> Il faut communiquer les dons de Dieu. ....	123
<a href="#">XXXII.</a> De la pauvreté spirituelle .....	126
<a href="#">XXXIII.</a> De l'amour de Dieu .....	128
<a href="#">XXXIV.</a> De la louange de Dieu .....	135
<a href="#">XXXV.</a> Quelle louange est plus agréable à Dieu .....	138
<a href="#">XXXVI.</a> De la pratique de l'amour et de la louange de Dieu .....	141
<a href="#">XXXVII.</a> Du dépouillement du vieil homme .....	145
<a href="#">Épilogue</a> .....	151





## ENTRETIENS DE JÉSUS-CHRIST AVEC L'ÂME FIDÈLE

Figure influente de la première Réforme catholique, auteur prolifique, directeur spirituel prisé et précurseur de la dévotion au Sacré-Cœur, le chartreux allemand Jean Juste Lansperge (1489-1539) est aujourd'hui regrettamment méconnu. Le présent petit ouvrage, dont nous avons le plaisir de proposer une réédition numérique, aurait pourtant à lui seul mérité de lui conserver une éminente renommée. Ces *Entretiens de Jésus-Christ avec l'âme fidèle*, empreints d'une piété ardente, sensible et toute vibrante de l'amour de Dieu, s'inscrivent en effet indubitablement parmi les œuvres les plus remarquables de la spiritualité chrétienne.



PDF GRATUIT

Reconquista Press

[www.reconquistapress.com](http://www.reconquistapress.com)

